

possibles

VOLUME 12 ● NUMÉRO 1 ● HIVER 1988

LE QUOTIDIEN MODES D'EMPLOI





LE QUOTIDIEN MODES D'EMPLOI

possibles
VOLUME 12 • NUMÉRO 1 • HIVER 1988

possibles

B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

Comité de rédaction :

Rose Marie Arbour, Francine Couture, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Raymond Savard, André Thibault.

Secrétariat et administration : Suzanne Martin

Collaborateurs(trices) :

Éric Alsène, Marie Bouchard, Francine Déry, Roland Giguère, Jacques T. Godbout, Suzanne Jacob, Gaston Miron, Marcel Rioux.

La revue est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCCQ).

Les articles parus dans la revue POSSIBLES sont répertoriés dans *Point de repère*.

Les textes présentés à la revue ne sont pas retournés.

Possibles est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts du Canada.

Sur la page couverture :

Raymonde April, *Les temps satellites*, 1986, photographie noir et blanc, 8" x 10", Portefolio de dix photographies publiées par la Canadian Photographic Portfolio Society, Vancouver, 1986.

Conception graphique

et maquette de la couverture :

Nicole Morisset

Montage et supervision typographique :

Claude Poirier et Serge Wilson

Composition : Composition Solidaire inc.

Impression : Imprimerie L'Éclaireur, Beauceville

Distribution : Diffusion Dimedia

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec
D775 027

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada
ISSN : 0703-7139

© 1987 Revue *Possibles*, Montréal

SOMMAIRE

Éditorial	7
Field Work MARC LESAGE	13
De fil en aiguille... RAYMONDE SAVARD	19
La fascination FRANCE THÉORET	27
Déambulations-stations ROSE MARIE ARBOUR	37
Les mots et les chiffres ANDRÉ THIBAUT	47
Café Instantané LISE GAUVIN	55
Le téléphone rouge FRANCINE DÉRY	63
L'agenda : mode d'emploi ou mode de vie MARCEL FOURNIER	69

**À travers...
le trousseau de clefs** _____ **75**
MARIE BOUCHARD

**Pomme Douly
et la répartition des tâches** _____ **83**
SUZANNE JACOB

**Vie quotidienne,
classe populaire
et vie associative** _____ **89**
YVAN COMEAU

Les mémoires jumelles _____ **99**
LUC RACINE

**Tranches de vie
à consommer sur canapé** _____ **113**
SUZANNE MARTIN

L'espace vital individuel _____ **119**
BIANCA CÔTÉ

Ange à la prothèse _____ **121**
DANIEL GAGNON

DOCUMENT

**Le NPD
et la politique de défense** _____ **131**
PHILIP RESNICK

 **SUR LES CHEMINS
DE L'AUTOGESTION**

**Informatique :
de l'illusion de l'appropriation
à l'utopie de la convivialité**
COLLECTIF TRANSMARGE _____ **141**

**LE JOURNAL
DE MARCEL RIOUX** _____ **159**

**COURTEPOINTES
ET POINTES SÈCHES** _____ **169**

Erratum

Veuillez noter que dans le Volume 11 — no 4 — Automne 1987 intitulé *Quelle université ?* la quatrième intervention de la table-ronde (page 111) est de Robert Saucier et non de Suzanne Roux.

À nouveau la quotidienneté

Le temps de la quotidienneté, le temps de s'occuper de ce qui ne regarde que soi, ses proches, son environnement immédiat et courant, en deçà de tout système de productivité/rentabilité, sans autre formalité que celle d'attitudes et de gestes immédiats entre les gens et les choses. Le lieu de la quotidienneté en est un où ce qui lie et distancie les gens et les choses se maintient sans le repère de succès/échec partout ailleurs dominant et omniprésent. Cet espace-temps de la quotidienneté correspondrait-il aujourd'hui à ce qu'avant on appelait gravement « les espaces de liberté » ? « Utopie concrète », acte poétique, subversion des codes et des valeurs seraient-ils aujourd'hui synonymes de quotidienneté ?

En autant que la quotidienneté restera ce qu'elle est encore — un lieu de sens et de non-sens à la fois —, nous croyons qu'elle est un lieu de liberté possible. Nous tentons ici de la nommer mais non de la cerner comme une totalité : la quotidienneté, ici, n'est l'enjeu d'aucun savoir, d'aucun intérêt vraiment objectif ou comptabilisable. Nous ne l'abordons pas en termes de chiffres ou de statistiques mais comme site d'imaginaire, de subjectivité, de langages. Parler de la quotidienneté c'est parler de ce qui n'a pas de voix au chapitre, de ce qui n'a pas de crédibilité ni encore d'utilité quantifiable ou monnayable socialement. Contrairement au

travail et aux relations qu'il entraîne, aux loisirs (organisés) qu'il génère, aux conflits et aux luttes sur lesquels il s'édifie, rien ici ne se conquiert, ne se mesure, ne s'affronte, ne s'acquiert, ne se compte, ne se défait pour disparaître ensuite. La vie de travail, la vie dite « active » ne tolère pas ce qui sépare de l'objectif visé, ni ce qui garde à distance d'un but tracé. Elle rejette ce qui ne se résout pas dans la stricte productivité, elle fait que l'un dévore l'autre, que toute distance, toute différence est à craindre, à extirper. Au nom de la productivité et de la consommation qui s'ensuit.

Dans la vie quotidienne, nous croyons que les personnes et les choses peuvent encore échapper à cette dynamique mortifère car il y est possible de maintenir une distance entre soi et les autres, de se garder soi-même *différent-e* malgré la longue fréquentation qui nous unit aux autres, gens et choses, pour les avoir côtoyés de si près depuis si longtemps. Dans la vie quotidienne la différence est toujours possible et, par là, la rencontre avec les autres.

Malgré notre sentiment que la quotidienneté ne se comprend pas comme un tout bien cerné et n'est pas une panacée universelle, nous présentons ce numéro pour manifester notre désaccord et notre désaveu du système de la productivité-à-tout-prix. Une faille se dessinera peut-être au sein de ce système qui nous coupe le souffle et de plus en plus.

Nous désirons aborder autrement, en dehors des balises existantes, un *no future* que les crises continues de la société capitaliste et post-industrielle ne cessent d'engendrer avec toutes les marques de la vraisemblance, un *no future* de plus en plus remis en question par des catégories et classes d'individu-e-s, de groupes de toutes sortes, et cela, depuis quelques décennies déjà, allant des hippies et de l'architecture alternative et des communes, aux organisations coopératives de tout

acabit, à l'alimentation dite naturelle, au végétarisme, à la pratique du yoga et des arts martiaux, à l'utilisation de l'informatique à des fins d'alternative sociale etc. Ces expériences alternatives ont proliféré depuis les années 60 jusqu'à aujourd'hui : celles qui se sont maintenues — l'écologie par exemple (sur le plan collectif), les nouveaux régimes physiques et les diverses formes de « libération » mentale et de l'imaginaire (sur le plan individuel), sont même devenues objet d'intérêt scientifique et socio-politique. Il fallait s'y attendre. Il n'y a rien là de bon ou de mauvais en soi. Cela coïncide néanmoins au fait que le domaine de la quotidienneté, de la vie personnelle, de la subjectivité, redevient en même temps, comme en contrepartie, un lieu privilégié de désordre, de chaos prometteur vers lequel on se tourne maintenant pour retrouver justement ce que la productivité, le savoir objectif ont éliminé : le droit à l'incohérence, à lire comme un droit à la *différence*. La vie quotidienne est là où se situent le non-important, le non-visible, le non-évident, là où pulule ce qui n'est pas encore formulé, dit ou pensé logiquement, là où surgit en germes épars l'espace pour d'autres comportements et attitudes, pour des dévoiements encore innommables, a-normaux, pour des dérapages de toutes sortes d'où l'étincelle peut surgir. Rejeter l'homogénéité des savoirs et le trop grand consensus, s'ouvrir à l'hétérogénéité et à l'imprévu — tout en ne cooptant pas avec le spontanéisme ou avec l'aveuglement du désordre systématique — apparaît comme une des seules avenues fructueuses. Cela, moins au nom d'une hétérogénéité acceptée comme une nouvelle convention qu'en regard d'une sensibilité attentive à ce qui n'est pas encore formulé, friande du grain de sable dans le rouage huilé, de ce qui dépasse, de ce qui déborde et défie le bon sens, la bonne forme, la bonne pensée. Cela où les tensions, les contradictions, les incompatibilités, plutôt que d'entraîner mécaniquement la mort de l'autre — selon le traditionnel scénario qui permet au Même de

s'éterniser —, met au contraire en rapport des réalités autrement incommensurables.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

La difficulté à parler de soi, à rendre compte dans le langage parlé de l'expérience de sa vie quotidienne, explique que le mode allusif ait été privilégié ici par la majorité pour traiter de questions par ailleurs centrales non seulement de la vie privée mais, par ricochet, essentielles à l'organisation de la vie collective.

Nous avons tenté de saisir par des voies inspirées de certains faits et gestes quotidiens, banals en apparence, ce qui nous saisit et nous accapare intimement, ce que nous n'aurions pas autrement nommé, mais qui nous détermine dans notre travail professionnel sans trop que nous en prenions conscience.

Certaines zones de ce territoire du quotidien ont aussi été laissées en « blancs ». Les collaboratrices à ce numéro viennent d'horizons différents : or le langage pour parler de la quotidienneté a été et est davantage élaboré par les littéraires qui savent faire surgir l'intensité de l'indifférence apparente des personnes et des choses, savent débusquer ce qui est refoulé et dont l'exploration entre soi et les mots est l'activité propre.

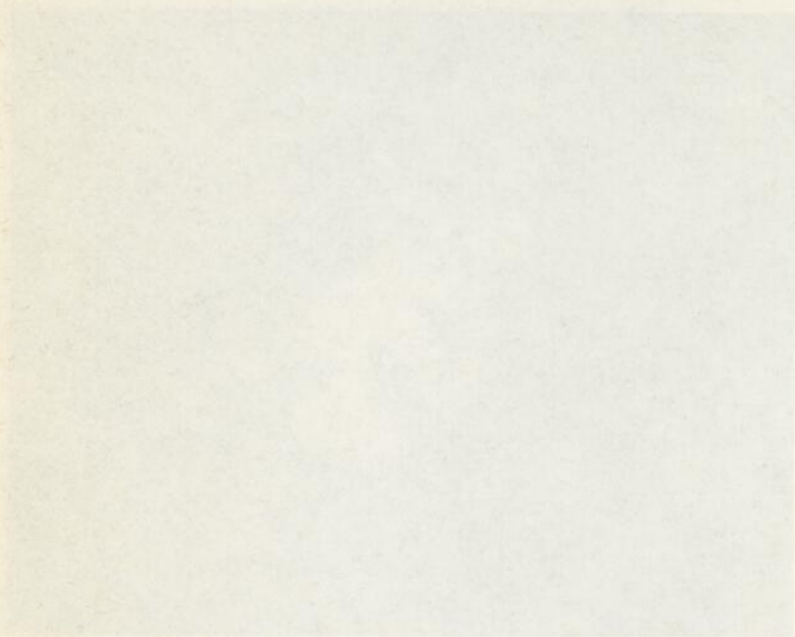
Rose Marie Arbour
pour le comité de rédaction



Raymonde April
Les temps satellites

1986
Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portfolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
AND
ZOOLOGY
OF
THE
CITY OF
NEW YORK
AND
THE
ADJACENT
ISLANDS
OF
STATEN ISLAND
AND
ROCKAWAY

Field Work

I. Le petit calepin noir

Fin août 198... Vingt et une heures. Un homme, près de la quarantaine, air soucieux et inquisiteur, arpente la rue principale d'une ville de province. Enfin... ce qui reste de principal à cette artère dorénavant secondarisée. Il s'arrête devant chaque édifice. Épie les vitrines comme s'il cherchait un article particulier ou une aubaine de fin de saison : écrit sur un petit calepin noir : « Tracer au jour le jour les fondements tant théoriques que méthodologiques de ma recherche. Dire les institutions, les groupes, les mouvements, les gens, les idées et les actes qui la façonnent. Croquis plus qu'oeuvre. Procès plus que produit. » L'homme remet le calepin dans la poche intérieure de sa veste. Il s'engage dans les rues avoisinantes. Marche ainsi pendant des heures. Réfléchit, se remémore les lieux de sa tendre enfance, de son adolescence. « Tiens, une ruelle ! » Il s'y risque. Retrouve, à l'arrière de ce qui fut jadis une librairie, une petite cour intérieure, espace privilégié de ses premiers égards amoureux.

Près de minuit. Retour sur la rue principale. À peine âme qui bouge. Tout au plus un ou deux couples plus ou moins enlassés et quelques adolescents contrits de rentrer au bercail. Rien ne doit échapper aux yeux du chercheur. Il marche toujours ;

repense à cette dernière courte phrase griffonnée il y a quelques heures à peine : « Procès plus que produit. » Il se dit « cette promenade est aussi partie intégrante de ce procès de recherche. Ce serait une erreur de l'omettre dans le produit final. » Il réfléchit toujours « procès plus que produit... Il faut que je revienne sur cette idée. Plutôt : procès tout autant que produit ». Il veut oublier ce dilemme « somme toute sans grande importance ». Il se trouve ridicule. Choisit de s'enfoncer dans ce ridicule : « Ce n'est pas le temps de fuir une première difficulté. Il s'agit du cheminement de cette recherche et de la mise en forme de son rapport final. Procès tout autant que produit ! Cela devra être évident dès les premières lignes du premier chapitre. » Il poursuit sa longue marche. Accélère. Décide de faire une courte visite dans le vieux quartier de la ville. Les maisons décrétées « monuments historiques » ont été « retapées ». Quelques nouvelles galeries d'art... quelques nouveaux restaurants... « Voilà le collège des jeunes filles de bonnes familles où L..., M... et M... ont fait "leur classique" ». Le chercheur scrute ce qui l'entoure. Depuis vingt ans, tout ce qu'il a fait l'éloigne de cette ville. De prime abord, rien de devait l'inciter à y revenir. Rien, si ce n'est une idée, un acte presque gratuit devenu... un grand projet. Son projet. Démesuré. Il n'est pas sans ignorer qu'il risque de s'y perdre. Il reprend son calepin... cherche son crayon... un bon moment. Le trouve enfin. Écrit : « Il me faut profiter de ces nuits où, étranger dans mon patelin d'origine, je peux faire le point en dégageant moments et faits particuliers de la journée. Il y a tant d'impressions à la fois touchantes et dérangelantes. Me voilà fasciné par tous ces souvenirs comme si le moindre... ai-je tendance à accorder trop d'importance à ce qui n'en a guère ? Il faut cerner davantage l'objet de cette démarche. Ai-je été trop pressé de venir ici ? Peut-être. De toute manière, je ne le regrette pas. » L'homme remet précieusement son calepin noir et son crayon rouge dans la poche intérieure de sa veste grise.

Field
Work

Une heure. La nuit. De retour à cette chambre que le sociologue a convenu de louer le temps nécessaire à son « investigation sur le terrain ». Il pense. « Isolé dans cette pièce confortable, laide et macabre, je sens, malgré la gentillesse de la propriétaire, que je n'y tiendrai pas deux nuits. Je devrais avoir la simplicité d'accepter l'invitation de loger chez C... et M..., un couple ami. » Las, il s'étend, prend un livre et souligne un premier passage : « Toute une forêt marche dans ma tête, je suis perdu, je risque de me perdre. Il me faudrait écrire chaque arbre pour ne pas être lu avec sarcasme et ironie, pour ne pas être pointé du doigt par les pingres de la littérature, accusé de prétention et d'altitude » (Yves Navarre). Puis, du même paragraphe, il souligne un autre passage : « ... comment, habitués que nous sommes tous, à notre esprit défendant, à tout savoir de tout, continuellement, consommateurs d'événements, prévus, traqués dans nos désirs, rompus à toutes les thèses, avons-nous perdu prise au point de ne plus savoir quelle époque nous vivons, et quel temps, le temps, quelle saisie nous pourrions avoir de lui et à quel prix ? » L'homme referme le livre. Se dit : « Quelle époque nous vivons, et quel temps... n'est-ce pas ce qui motive ma présence dans cette ville ? Ce projet, aussi disproportionné et irrationnel qu'il puisse paraître, il me faut l'audace, le détachement et la sérénité nécessaires à sa réalisation. »

Deux heures. Convoité par le sommeil, l'homme ose un regard inquiet du côté de ce grand cahier jaune toujours en attente sur la table de chevet. Il se dit « demain matin j'écris les premières pages de ce cahier ; les premières pages de mon journal de recherche ». Il est sur le point de dormir. Une dernière pensée effleure son esprit : « Procès plus que produit... Procès tout autant que produit. Préférable. Risqué. Nécessaire... »

II. Le grand cahier jaune

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

lundi le 1^{er} septembre 198...

« La plus méchante phrase vaut mieux que le papier blanc » (Jean Guittou). Cela illustre et justifie à la fois le propos de ce cahier. Son intention : chercher à combler un silence : découvrir un lieu toujours obscur et peu avoué entre l'aura du chercheur et le produit de son travail. Non pas tant pour démystifier ce personnage le plus souvent têtue et obstiné que pour faire partager ses doutes et étonnements.

Il y a mille et une manières de réfléchir, mille et une raisons de le faire. La vie intellectuelle, aussi complexe que le sujet qui la porte, lui est aussi intimement liée. Lorsque ce dernier étouffe, la première piétine, s'arrête. Il faut le dire simplement : la vie intellectuelle n'est pas au-delà des sentiments. N'est-ce pas précisément leur trouble qui permet de produire sa singularité ?

mardi le 2 septembre 198...

Il y a des questionnements le plus souvent cachés par le sociologue. Ce sont généralement, dans les différentes étapes de son travail, ceux qui devraient le mieux traduire ses incertitudes et tourments. Bref ceux qui pourraient, à l'insu du chercheur hanté par les aléas d'une démonstration savante, illustrer avec le plus d'éclat ce qu'il perçoit comme les manifestations de ses propres faiblesses. Du choix d'un paradigme au développement d'une problématique, de l'interpellation d'un champ théorique à la formulation et la vérification d'hypothèses, de l'utilisation d'une technique d'enquête à l'hermétisme de l'écriture, n'est-ce pas une propriété substantielle de la recherche d'inviter par tous les moyens possibles et appropriés le chercheur à camoufler ses manques ?

jeudi le 2 octobre 198...

« It is not a sin against science to admit that there are a wide variety of perspectives on any issue and that complete objectivity is virtually impossible... Everyone tends to interpret events through previous concepts and experiences » (John D. Jackson).

« La stratégie d'un bon travail sociologique est de partir avec un scénario d'action modifiable en cours de route en fonction des aléas — qu'on essaie d'utiliser à son profit — et des informations qui arrivent » (Edgar Morin).

III. Le temps des silences

Fin octobre. L'homme n'a pas écrit un traître mot depuis plus de vingt jours. Ni dans son petit calepin noir ni dans son grand cahier jaune. Il se dit « tout va trop vite ; faut écrire dans sa tête ». Il aménage soigneusement des moments de solitude, moments nécessaires pour faire le point, imaginer les étapes à venir et se convaincre malgré le caractère outrancier de son projet de sa faisabilité. Il essaie de mémoriser ce qu'il pense pour être ainsi en mesure de le reproduire sur du « papier blanc » le moment venu.

RAYMONDE SAVARD

De fil en aiguille...

L'idée d'une recherche empirique sur le travail domestique que les femmes accomplissent tous les jours et des rapports que, ce faisant, elles entretiennent avec la technologie, a peu à peu germé dans notre esprit. * C'est sur la base de données concrètes, nous disions-nous, que l'on a pu révéler les unes après les autres les nombreuses facettes des conditions de vie des femmes. C'est de là que naquit le processus de conscientisation du dernier quart de siècle qui entraîna à son tour des revendications, des luttes, des organisations. Et, comme autant de petits pas sur un long chemin à parcourir, quelques mesures concrètes par-ci par-là vers une égalité des chances dans la vie.

Une facette est demeurée dans l'ombre cependant. Celle des tâches dites ménagères, reliées aux soins et à la socialisation des enfants, à l'entretien d'un environnement et des êtres, à la gestion domestique. Même si plusieurs hommes mettent présentement les mains à la pâte, les recherches sur le fameux partage des tâches nous montrent

* / titre du projet de recherche : *Impact des technologies sur la travail domestique des femmes*. Équipe de recherche : Gisèle Bourret, Raymonde Savard, professeures et Louise Corriveau, animatrice sociale. Personne ressource : Pierrette Massé. Cette recherche est subventionnée par les fonds FCAR, programme ACSAIR pour l'année 86-87 et l'année 87-88.

qu'ils effectuent des tâches plutôt manuelles, linéaires et bien découpées dans le temps. La simultanéité des tâches domestiques, dimension principale de la nature de ce travail, est toujours une affaire de femmes. Partir un lavage pendant que le café se fait, ramasser des traîneries, passer l'aspirateur en pensant à la liste d'épicerie, consoler le petit, répondre au téléphone, etc., etc, tout cela se réalise dans un même court laps de temps. Et surtout, la responsabilité de ce travail est encore peu partagée. Le travail domestique fabriquerait le genre féminin, dit-on, qui le fabrique à son tour. Zone grise de la recherche sur les femmes, du moins au Québec, ce lieu d'activités est sans doute l'un des derniers à prendre encore appui sur des traditions parfois ancestrales. Contrairement à ce qui s'est passé dans le monde du travail, les changements apportés par la technologie se sont sans doute faits avec plus de continuité que de rupture, la tradition orale jouant toujours. De mère en fille en petite-fille. De soeur en amie en voisine quand il s'agit de se transmettre recettes et astuces.

Faisant le constat que ce travail comptait pour plus de la moitié de notre richesse collective, des consoeurs italiennes, françaises, américaines ont pris comme objet d'étude la vie quotidienne des femmes qui comprend dans une large mesure, le travail domestique. Un ouvrage québécois (Vandelac, L. et al. *Du travail et de l'amour*, 1986.) rend bien compte de l'ensemble de ces travaux et nous a donné le goût d'aller voir plus loin, c'est-à-dire chez-nous, sur le terrain. En 1987, de quoi est faite la vie quotidienne des femmes québécoises ? Comment le temps de travail domestique se découpe-t-il du matin au soir ? Comment les femmes perçoivent-elles ce travail ainsi que les services, commodités, outils pour le réaliser ? Comment voient-elles son évolution pour les années à venir ?

ES
ien
emploi

De
fil

en aiguille...

Un fait de civilisation

Ce que nous appelons les signes de civilisation sont la plupart du temps extérieurs et visibles. Les gratte-ciel, les tours à bureaux, les usines, un stade olympique, les autoroutes signalent un état d'évolution technologique où s'inscrivent les rapports que les humains ont entre eux. Ce sont aussi les merveilles des musées, le cinéma. Selon les époques, ce fut la pierre, le fer, le bois ou le béton. La parole, l'écriture ou l'ordinateur.

Pourtant la civilisation, c'est autant dans les mains qui tricotent, cousent, fricotent, décorent, nettoient, caressent. Là où se tisse, maille après maille, la trame de la vie de tous les jours de tout un chacun. On ne peut saisir une société de l'intérieur sans regarder de l'autre côté des portes closes par les fenêtres des maisons. Non, ce n'est pas du voyeurisme sociologique mais le désir bien légitime de jeter un peu de lumière sur les faits et gestes du quotidien, révélateurs de l'esprit d'une époque. Dans le temps et dans l'espace, ces faits et gestes ne sont jamais les mêmes. Tout comme l'idée que l'on s'est faite au cours des âges, du bien-être et du confort. La viande bouillie, fumée, grillée, rôtie, séchée, les lentilles, le tofu, le poisson, les sauterelles, autant de sources de protéines, déifiées ou rejetées selon les ressources, les modes ou les religions. Fumer fut jadis signe de bien-être, c'est aujourd'hui signe de maladie. À l'ère victorienne, les fenêtres étaient petites et recouvertes d'épaisseurs de rideaux comme d'autant de jupons, protégeant du soleil et des regards. De nos jours, la norme est luminosité. On a voulu des planchers de bois, de tuiles, de lino, puis des moquettes mur à mur. À l'époque de la lutte à la poussière et des allergies, on assiste au retour vers le bois ou à l'apparition sur le marché d'aspirateurs ultra puissants. Les vêtements furent drapés ou cousus. Ils furent de lin, de laine, de soie, de rayonne ou de polyester. De l'harmonica au vidéo, de la cuisine de

grand'mère à la « cuisine raisonnée ». Et ainsi de suite.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

La vie domestique, c'est le lieu des désirs, des émotions, de la subjectivité permise. Là où les enfants grandissent, apprennent, sont aimés ou rejetés. Le lieu des joies et des chagrins. L'espace privilégié de construction, déconstruction, reconstruction des êtres. Là aussi où la violence et l'exploitation sont si cachées qu'il faut des lois pour protéger ceux et celles qui sont sans défense.

Invisibilité et dévalorisation vont toujours de pair. Est-il plus noble de construire un édifice, voire d'en faire les plans, que de tricoter une nappe ou d'endormir chaque soir un enfant ? Un architecte, un ouvrier de la construction peuvent anticiper gagner leur vie et même s'assurer d'un certain standing. Une femme dont l'occupation principale est d'élever des enfants est vouée de façon quasi certaine à la pauvreté pour aujourd'hui et pour demain.

Enfin la vie quotidienne, tout comme le monde extérieur, a été pénétrée et transformée par la technologie. Là aussi, il y eut évolution du simple outil à la machine, à l'automation-programmation. Mais les intérieurs ne sont-ils que le lieu essentiel au déversement de ce que fabrique un système économique de production-consommation ? Les femmes, des consommatrices manipulées par les agences de publicité ? Comment concilient-elles, en 1987, les attentes culturelles nouvelles qui prennent la forme de projets d'études, de travail, de sports, de loisirs, de disponibilité aux enfants avec les attentes traditionnelles toujours présentes concernant l'entretien de soi, des autres et de son environnement ? La panoplie d'appareils électroménagers, les services offerts viennent-ils simplifier ou complexifier ces tâches ? Quel est le temps qu'elles consacrent à ces diverses activités au cours d'une journée ? Si outils et services permettent une épargne de temps, à quoi est employé le temps

LES
dien
l'emploi

De
fil
en aiguille...

épargné? À des activités pour soi? Pour les autres? À faire toujours mieux ce qu'il y a à faire? Voilà comment de lectures en discussions, en engagements, en certitudes, en questionnements, s'est dégagée une problématique opérationnalisée dans un projet de recherche.

Un cheminement de recherche

L'étape du terrain a consisté pour nous, dans un premier temps, à rencontrer une quarantaine de femmes venant de tous les milieux et de toutes les tranches d'âge. Autour de tables rondes, nous étions six à sept à parler des inconvénients et des avantages de l'aspirateur, du lave-vaisselle, du robot culinaire, du four à micro-ondes. Des attentes des enfants, de celles d'un conjoint, du partage des tâches. D'abord surprises qu'on leur demande leur opinion sur des réalités jugées aussi triviales, parfois méfiantes (voulait-on leur vendre de nouveaux gadgets?), très vite les femmes discutaient d'abondance. Ne touchions-nous pas un point névralgique de leur rapport au monde, inscrit depuis si longtemps dans leur imaginaire féminin? Jamais durant les deux heures, deux heures et demie que durait une table ronde, la conversation ne languissait, chacune faisant part de ses propres expériences de débrouillardise pour en arriver, au fil des jours, à concilier tant d'exigences contradictoires. Nous nous quittions avec le sentiment d'avoir participé à quelque chose d'important, comme si de sortir ces préoccupations quotidiennes de la cuisine ou de la conversation téléphonique leur accordait soudain quelque valeur. « Je ne savais pas que j'en faisais autant! » « L'évolution devrait aller dans le sens du partage des tâches et non vers de nouveaux gadgets! » « Les mentalités changent trop lentement! »

Les tables rondes ont été suivies de sept entrevues en profondeur auprès de femmes ayant un

ou des enfants parmi le bassin des quarante premières participantes. Que leur permet précisément le temps épargné ? Que pensent-elles des appareils électro-ménagers et que pensent-elles des diverses composantes du travail domestique ?

Si elles comparent leur sort avec celui fait aux générations précédentes, elles concluent à une véritable épargne d'énergies tout autant que de temps permise par les technologies domestiques. C'est là un acquis indiscutable de civilisation. À court terme, elles se permettent des petits loisirs comme lire, décorer, s'informer, écouter de la musique, regarder la télé. À plus long terme, elles peuvent grâce à ces technologies, suivre des cours, faire du sport, pratiquer du bénévolat, participer aux activités d'une coop., d'un comité d'école, voire même travailler à l'extérieur.

Quant au travail domestique, il est perçu comme une fatalité liée au sexe féminin. Même si quelques tâches sont dotées d'un certain caractère libérateur, d'autres agréables à exécuter, il n'existe aucune technologie qui permette l'allègement du fardeau psychologique de la responsabilité non partagée de ce travail. Quand il y a des enfants et surtout des enfants en bas âge, cette responsabilité peut en venir à hanter l'esprit 24 heures sur 24.

Mais ce n'était là que la phase exploratoire à l'enquête échantillonnale qui demeurerait l'objectif de notre recherche. Il s'agissait de rejoindre un nombre représentatif de femmes francophones de la région du Montréal métropolitain. 1075 femmes choisies au hasard, à partir des 5 bottins téléphoniques couvrant cette zone, acceptèrent de répondre au questionnaire et de remplir un journal de bord. Dans ce dernier, elles devaient relever chacune de leurs activités domestiques du lever au coucher, en indiquant le temps des activités ainsi que les appareils électro-ménagers utilisés pour les

De
fil
en aiguille...

faire. Un des sept jours de la semaine leur était assigné d'avance, la phase exploratoire nous ayant indiqué que le travail domestique est peut-être encore rythmé, comme autrefois, par les jours de la semaine : le lundi-lavage, vendredi-ménage-courses, samedi-cuisine, dimanche-détente-parenté-ami-e-s. 730 femmes ont retourné questionnaire et journal de bord.

À l'automne 87, nous en sommes à codifier ces données, impressionnées par la richesse d'informations que comprend le journal de bord, si méticuleusement et consciencieusement rempli. Une telle réponse, au delà de nos espoirs, est bien révélatrice de l'intérêt que les femmes ont porté à cette enquête. Ce qui pour nous est à la fois stimulant et exigeant. Ainsi, nous nous proposons d'organiser pour la fin de février 88, une rencontre avec les participantes autour des premiers résultats de la recherche. Elles reçurent une invitation à cette fin, et alors que nous prévoyions environ 150 réponses positives, habituées que nous sommes à travailler au sein d'organisations scolaires ou syndicales, elles furent près de 400 à accepter notre invitation. Et si elles venaient toutes ! Ou même, si 250 venaient ! Nous voilà pas très loin de la panique, risquant d'être dépassées par ce que nous avons enclenché. Cette journée, étape essentielle au cheminement d'une recherche-action, constitue en elle-même un défi à relever. C'est ainsi que de questions en données, en essais d'analyses et d'interprétation, nous en saurons un peu plus sur le temps des activités domestiques dans la vie des femmes habitant une grande ville au Québec.

La fascination

Évelyne regarde intensément la photo de l'homme qu'elle a quitté. Évelyne rassemble ses énergies, fixe les traits de l'homme. Évelyne s'oblige à l'immobilité pour garder la conscience nue de sa vivante interrogation. Leur séparation n'est pas le fruit du hasard. Pourtant cet avant-midi, elle revoit l'instant décisif, ramène dans ce qu'il faut bien appeler la pensée, l'émotion précise et les brèves paroles de ce début de soirée. Le tremblement revient, parti du ventre jusqu'aux lèvres soudain engourdis, condense les phrases et le vide qui viendra immédiatement après.

— Je vais partir. Je partirai. — Pars. Peut-être était-ce : — Si tu veux partir, pars. Oui, il a ajouté, si tu veux partir. Il a dit autant de mots qu'elle, ni plus, ni moins. Le rythme était le même. Entre ses paroles à elle et la réponse, quelques secondes, à peine le temps d'un souffle. Il y a eu une douleur froide. Cette douleur excessive, toute sèche, elle en est la cause. Elle est au commencement d'une douleur vive.

Le reste est affaire d'anecdote. Bien sûr, elle a ses raisons. En général, Évelyne est reconnue pour être une femme raisonnable, on la dit parfois trop raisonnable. Il doit y avoir des raisons, elle les cherche dans les traits de l'homme.

Elle désire des raisons objectives. Il la rappelait à l'ordre là-dessus. Trop subjective.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

— Tu interprètes. Combien de fois dans la bibliothèque le mot est-il revenu ? Le mot est débilitant, violent à crier. Il touche la fibre la plus vibrante en elle. Évelyne n'a fait qu'un pari : elle entend penser sa vie, autant dire qu'elle essaie d'être cohérente. Très tôt la déliquescence d'une raison trop raisonnable lui est apparue comme un piège. Elle serait rivée à des habitudes étroites, s'accommodant de servir les autres et réduisant ses désirs à l'essentiel, toujours plus proche du dépouillement. En même temps, elle ne pouvait pas ne pas savoir qu'elle exploserait de partout à la fois. Un goût viscéral pour le détachement la maintient au plus près de la photo. Le regard plutôt joyeux de l'homme devrait révéler l'énigme de leur séparation. Elle manipule la photo tantôt la rapprochant, tantôt l'éloignant, elle la dépose sur son bureau scrutant l'œil derrière le verre. La photo ne livre rien d'objectif. L'homme a une tête de circonstance, une tête pour la caméra, conclut-elle. La tête de papier glacé finit par offrir ses imperfections. La peau est légèrement marquée par l'acné juvénile qui a longtemps persisté. La moustache peu abondante est le signe le plus éloquent d'une virilité apparente lente à venir. Des détails, tout juste des détails, elle fait la somme des particularités, se perd à nouveau dans l'œil en retrait sous le verre et le pli de la lèvre détendue. Brusquement, elle dit à haute voix : Il a de l'assurance cet homme-là.

Évelyne va réviser les dossiers qui attendent près de l'agenda. Elle s'éveille mal de la nuit plus mauvaise qu'à l'accoutumée. Depuis quelques mois, elle ne repensait plus à leur séparation. Penser, est-ce d'ailleurs le mot juste ? Plus correctement, elle n'est plus traversée ni par l'image mentale de celui qui a été son compagnon depuis plus de douze ans, ni par le geste apparemment gratuit posé un

soir d'août. La photo qu'elle n'a pas encore rangée a glissé sous les dossiers. C'est banal. Un peu à l'image de son désordre personnel. À son avis, elle ne travaille jamais assez. En réalité, la crainte de consentir à son jugement propre la livre à un désarroi. Elle travaille comme si elle ne le faisait pas. Elle met une ardeur à défendre les dossiers qu'elle a analysés avec les critères les plus objectifs c'est-à-dire les mieux reconnus. Depuis un an, elle s'est durcie là-dessus. L'agenda est prêt. Il indique les moindres échéances comme si le quotidien solitaire était troublé par d'inquiétants délires possibles, elle qui n'a pourtant jamais vraiment déliré, ni crié devant quelqu'un.

Mal assurée dans son équilibre psychique, elle se rappelle en avoir épisodiquement parlé à son compagnon. La réponse n'attendait pas, invariablement la même : c'est normal, tout le monde est comme ça. Travaille. Le mot normal la projetait hors d'elle-même. Elle avalait, gardait silence. Celle qui était trop subjective était comme tout le monde. La fadeur visqueuse de ses incertitudes remontait à la surface. Elle piétinait, c'était violent. Elle souhaitait s'arracher à l'univers mou et larvé qui assombrissait les moments où elle ne travaillait pas. Une détresse insoutenable liée au fait qu'on n'attendait rien d'elle, une détresse venue de la gratuité de l'existence la plongeait dans une torpeur qui pouvait durer jusqu'à ce que le corps demande de la nourriture ou du sommeil. Elle se liquéfiait jusqu'à la négation de sa propre énergie.

C'est trop fort en elle l'absence d'une certitude. Elle est cette femme qui ne vas pas jusqu'au bout de sa pensée car les mots ne font pas le poids. La continuité, elle ne connaît pas. L'approximation des mots tirelle son désir timide à l'excès.

Elle vient de nulle part. Elle n'a pas d'adresse fixe à force d'en changer. Elle est sans amour. Seu-

les comptent certaines amitiés avec des femmes. On ne lui connaît pas de passion. Elle est très certainement normale, comme tout le monde, si l'on considère la vie machinée en vue de la production. À ce niveau, on pourrait dire qu'elle s'est fourvoyée, trompée de sexe. Pas tout à fait, à cause de l'époque, en réalité, elle s'est mise au neutre, elle s'est neutralisée.

Évelyne pense qu'on pourra dire ce qu'on voudra, je sais que je n'arrive pas à lever des censures. Ces censures me font mal à l'âme, me donnent faim, envie de dormir, me ramènent à l'état végétatif. La force du neutre réside dans l'appétit de pouvoir ou l'insatiable possession d'objets ou la frénésie séductrice. J'en arrive à croire être la cause de ma propre naissance, obligatoirement, l'origine de mon propre développement. Penser ainsi, c'est penser l'enfer.

L'enfer de la subjectivité féminine est certainement indécemment. La bataille entre un homme et une femme est devenue celle du confort à se donner. Je ne pouvais plus continuer à donner le confort de mes seules énergies productives tout à fait neutres. Je devenais de plus en plus déchirée.

L'heure passe. Les dossiers attendent. La photo repose près du cendrier et de la tasse vide. Cet homme au regard posé l'impressionne encore. Une certaine nonchalance se dégage de cette tête à la chevelure négligée avec art et du col ouvert. Il semble affirmer : je suis ainsi, c'est à prendre ou à laisser. Tout juste un peu d'apprêt, il fait plus jeune que son âge, il le sait. Pour un intellectuel, ça fait bien, il a droit à l'erreur. Un rien de féminin lié aux joues lisses rend une certaine douceur au visage conscient devant l'objectif d'être ce qu'il est, un homme affirmé.

Si tu veux partir, pars. Sans la moindre hésitation, il n'avait pas l'habitude comme elle d'hési-

La
fascination

ter en parlant. Elle ne se doutait pas qu'il ne l'aimait plus depuis longtemps, elle ne sait pas, elle ne le saura sûrement jamais. Il n'était pas devenu différent avec elle. Peut-être était-il un peu plus assuré, il prenait plus d'aise dans ses affirmations. La rapidité et la neutralité de la voix avaient été cinglantes. La voix venait de la tête. On touchait le nerf de la guerre. Il s'absentait, il devenait l'indifférence même. Elle avait dit *je*, il répliquait *tu*. Il n'était nulle part, ne touchait à rien, demeurait intègre. Il devenait l'anonyme intouchable. Elle n'avait parlé pour ainsi dire à personne. Ce serait bien ainsi, elle aurait pris l'initiative, devenait responsable de la rupture. Le ton de la voix demeure aussi vif à l'oreille d'Évelyne. Il se défendait, c'est sûr. Ces mots à elle l'avaient attaqué. Tout en s'absentant, il se défend. Cette spontanéité est savante, pense-t-elle. Elle était probablement seule depuis plus longtemps qu'elle ne l'avait imaginé.

Un an plus tard, après trois déménagements successifs, dans les grandes pièces impeccables encore vides, à sa table de travail, une certitude, il ne l'aimait plus. Depuis longtemps peut-être. Elle est troublée par la justesse de l'intuition de ce soir d'août.

Depuis un bon moment, elle avait l'impression de n'être avec personne. D'impression en impression, le quotidien perd sa consistance, devient fatalement vague, voué au superflu, à l'accumulation qui rend possessif.

L'engrenage était invisible, objectivement, il ne s'en manifestait rien. Il était impossible de demander : m'aimes-tu. La tournure n'avait aucun sens. La liberté vient de la nécessité. Elle s'y tiendrait. Elle porterait seule le coup de la révélation, avec ses impressions, ses intuitions, ses interrogations frénétiques, ses hésitations cumulées, ses attentes invraisemblables, de longues années de labeur continu en partie inutiles. La fuite commençait.

La fuite est physique. Depuis un an, elle fuyait tenant dur comme fer l'obligation qu'il n'y paraisse rien au travail. L'agenda la regarde, elle a entre les mains la photo de l'homme, les dossiers attendent. Elle tremble devant ce qui a été, l'heure passe.

Elle pense à sa passion maintenant désertée, leur entente, à elle, à lui, le langage recouvert de silence dans la bibliothèque. La réclusion choisie par lui, le dialogue mort-né venu du livre dont on ne parle pas. Sa voix à elle, hésitante lorsqu'elle en parle. L'hésitation répond à sa place. Elle n'est jamais jamais guérie dans la solitude à deux. La voix manque, elle se croit embarrassante, finit par se comporter comme si elle était une source d'embarras. Elle se défait à force d'inexactitudes. La mémoire s'encombre d'un fatras décousu en forme d'idées. Elle est fascinée par l'inexactitude du langage, le fabuleux morcellement d'objets lié au strict usage quotidien. Elle s'oppose irrémédiablement à lui lorsqu'elle lit pour connaître d'autres modes de pensée qui lui font explorer la sienne. Il devient intraitable, parfois même, surgit une pointe de fureur. Le monde est ludique et formel, là-dessus il est intransigeant.

Le désarroi des heures libres est si réel qu'il la renvoie à sa subjectivité dévastée. En face, il n'y a plus d'autre, il n'y a personne. Le vide persiste jusqu'à l'annulation des priorités. Plus rien ne fonde la nécessité d'avoir un corps, d'être dans un lieu, d'entretenir des relations. Le moment présent devient évanescant. Seule la loque visqueuse jeune, encore en bonne santé, par conséquent, peu destructible, résiste. La désespérance féminine n'est jamais abstraite. Il lui arrive certains jours de comprendre qu'elle échappe à son compagnon, à ce qu'il désire d'elle, qu'il n'a pas dit, ni souhaité dire. Elle l'entreprendrait de la réalité. C'était le plus sûr compromis. Il n'aurait pas toléré l'entendre dire. Il nierait à l'infini. Tout en contradiction par ail-

**La
fascination**

leurs, il ne supportait que les vacances. Des faits, des faits, venons-en aux faits ! Curieusement, il n'y en a pas. Des attitudes, oui, des paroles, certes, pas de faits. C'est tellement bien tenir le coup au-dessus de la mêlée, garder la forme du discours, s'en sortir avec une pirouette qui épate. Le moi n'a pas l'air d'exister, il est en vol plané peu repérable à l'oeil nu tellement l'ascension est réussie. Seules les retombées sont pleines de ressentiment. Alors ce qu'on affirme ne rien vouloir savoir du statut social vient à la rescousse. La manoeuvre devient perfectible. Il suffit d'avoir essayé. Après on se plagie. Tout est là dans l'art du plagiat. En bas, la perspective paraît étroite, trop utilitaire. À tous les autres, à ceux qui ne savent pas voler revient l'entretien quotidien, c'est-à-dire l'entretien indéfini. Pour que l'un puisse prendre son envol, il faut que l'autre veille. Le plat réalisme féminin avait sa raison d'être.

Évelyne garde en mémoire les longues envolées verbales qui vont de citation en citation, parfois simplement, de référence en référence. Elle avait tendance à réduire ses heures dans la bibliothèque à une phrase, celle qui la propulsait dans l'action, qui réorientait ses réflexions. Le reste lui apparaissait un encombrement supplémentaire. Elle n'arrêtait pas de fouiller la mémoire du monde. Elle devenait une spectatrice silencieuse rompue au décodage des apparences. Elle intervenait le moins possible. Elle désirait ne plus intervenir.

Il sera bientôt midi. Elle n'a pas bougé, encore en robe de nuit. La photo l'inquiète. La photo voile la raison amène l'indifférence. Elle se rappelle qu'elle était vide de désir au moment du départ. Évelyne ne se reconnaît guère dans l'indifférence. Elle l'était devenue pour cesser de tout prendre, la cause et la conséquence. Un an plus tard, elle sait qu'elle n'était personne sinon tout le monde auprès de celui qui avait incarné son espoir le plus osé. Elle avait osé penser qu'ensemble, ils décou-

pleraient leurs énergies. Elle n'avait compté avec la perversion bruyante, généralisée. Elle a laissé derrière elle les fruits de sa force de travail. C'est ce qu'il voulait bruyamment, c'est ce qu'il a eu. Par un détour inattendu, l'homme était apparu plus passif qu'il ne l'avait montré jusqu'à présent. Devant lui, c'était elle qui, une fois de plus, bougeait, ce soir d'août.

Midi, il faut se remuer, faire sa toilette. Dans l'auto, elle vérifie encore une fois sa serviette : tous les dossiers y sont, les notes précises pour chacun d'eux également. Une pesanteur la recouvre, l'air est froid. L'oeil sous le verre la poursuit. Elle rangera la photo ce soir. L'oeil en retrait sous le verre est glacé. Elle bouge, anxieuse et transie, au volant. La chaussée devient glissante sous la pluie. Depuis longtemps, depuis qu'elle est née d'elle-même, à la fois cause et conséquence, elle s'était promis une certaine quiétude. Elle n'a guère pensé à l'homme depuis qu'elle l'a quitté.

Le désir si raisonnable de sa jeune vingtaine, multiplier par deux les forces de chacun avait échoué avec fracas, sans cri, tout simplement comme si la journée s'achevait ou qu'il était l'heure d'aller au lit. Bonsoir, bonne nuit. Dégage puisque tu as parlé la première.

Une fois de plus, l'oeil garde ses distances derrière le verre. Une fois de plus, aux prises avec les velléités délirantes, figée aux tâches productives, il a fallu trancher. À cette heure, elle porte une tête d'homme, sous l'oeil cerné et maquillé, elle s'est neutralisée, elle aura quelques arguments objectifs d'ordre formel.

Il est treize heures trente. Évelyne pénètre dans la salle de réunion. Elle a mis son meilleur tailleur.



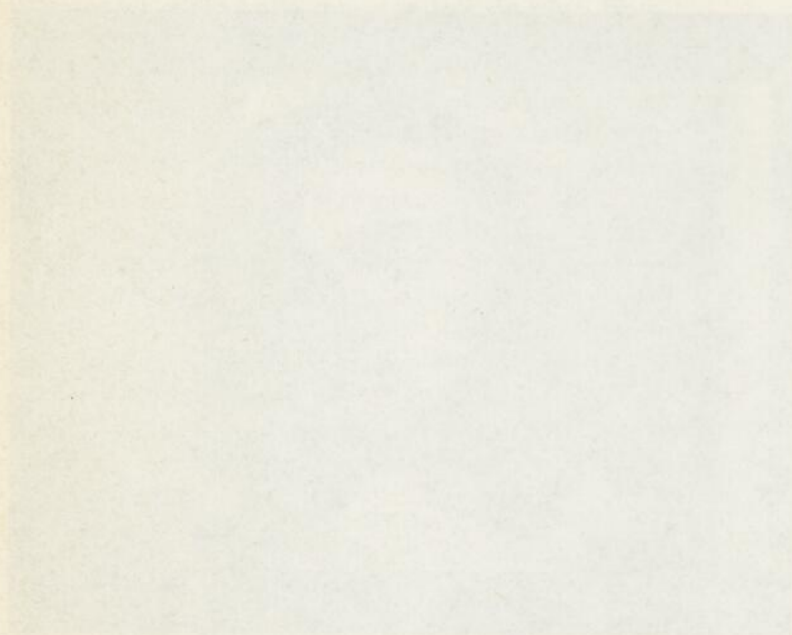
Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portfolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880



THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

Déambulations-stations

« Fréquenter », dans son sens premier, veut dire rencontres répétées pour en arriver à une certaine connaissance et appréciation d'un objet ou d'une personne, d'une situation. Fréquenter l'art actuel à Montréal signifie une déambulation contradictoirement minutieuse, précise, réglée, tenace sinon têtue, constante surtout, d'un lieu à un autre, d'une galerie d'art à une autre, dans certains quartiers bien circonscrits de la ville où elles sont concentrées. À l'Est et à l'Ouest. Il s'agira ici de l'Est. Pour reprendre une expression utilisée depuis toujours par bon nombre d'anglophones, il y a une ligne qu'on franchit ou qu'on ne franchit pas, selon. Celle du boulevard Saint-Laurent, ligne réelle et imaginaire, ligne de démarcation physique et psychologique traditionnelle entre deux solitudes : l'Est et l'Ouest montréalais. Depuis le temps, cette ligne s'est légèrement déplacée en pointillé vers l'Est, pour s'enfiler sur la rue Saint-Denis qu'il devenait difficile de laisser trop à l'intérieur dudit territoire Est... Mais c'est quand même le boulevard Saint-Laurent qui est le noeud physique des deux territoires : la numérotation des maisons et immeubles origine de part et d'autre de cet axe, et cela, on ne pourra jamais l'oublier. C'est écrit.

Au cours des déambulations d'une galerie d'art à une autre, où commencent les oeuvres d'art ? où finissent-elles ? Selon la façon dont on y accède,

elles sont perçues différemment. Cela va-t-il de soi ? Il faut voir : si le sens de la marche les fait apparaître de façons singulières c'est qu'elle constitue une sorte de mise en scène éphémère et aléatoire, et cette mise en scène est en quelque sorte l'histoire quotidienne des oeuvres. La grande Histoire s'y prend-elle différemment pour les situer, les juger ?

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Déambuler dans ce territoire délimité par la rue Sainte-Catherine au sud, la rue Rachel au nord, celle du Parc Lafontaine à l'est, l'avenue du Parc à l'ouest, c'est élaborer un dosage complexe d'allers, de détours, de retours, de crochets, de double et triple coups, selon les jours d'ouverture des galeries d'art, la teneur des oeuvres et artistes présentés, le type des oeuvres, etc. Dans ces visites des galeries d'art, il y a une situation que je ne suis pas la seule à vivre, à essayer de vivre, situation problématique qui est quelques fois douloureuse, quelques fois heureuse. Je me sens seule dans cette situation et pourtant je sais qu'il y en a bien d'autres dans ce cas. Pourtant j'en ai bien parlé à des proches, j'ai laissé percer une certaine anxiété, une presque angoisse même, mais si rapidement qu'il n'y a pas eu de réaction de leur part. Peut-être sur le coup était-ce difficile pour elles et pour eux de répondre exactement là-dessus : la timidité, une gêne quelconque à dévoiler de but en blanc ce qui semble tellement banal et ordinaire, *en dehors de la question* que la perche tendue n'a pas été saisie. Je la tiens toujours, elle a un mouvement régulier un peu comme celui d'un métronome...

C'est une activité essentielle pour moi de voir des oeuvres : comme un écrivain lit des livres, consulte des revues littéraires, s'intéresse aux nouvelles parutions. M'informer sur les récentes réalisations d'artistes de diverses provenances, regarder les oeuvres, entraîne une saisie de part et d'autre qui ne se réalise pas simplement. Je consacre le plus

Déambulations-
stations

de temps possible à ces déambulations que je considère toujours comme trop rapides, trop fragmentaires et dont je reviens souvent déçue, quelques fois enthousiasmée. Néanmoins, il y a le temps qui file à un train invraisemblable et pour pouvoir survivre, certaines saisons, j'essaie de combiner ces virées à des préoccupations plus utilitaires et qui apparemment n'ont rien à voir entre elles : les courses pour la nourriture et quelques fois même les vêtements... À la longue, cette mixtion d'activités si différentes finit par avoir un drôle de goût. Si l'art n'est jamais perçu dans l'absolu, il faut convenir qu'il accroche des parfums et des odeurs qui ont partagé son espace, certaines d'entre elles s'avèrent tenaces au point que...

Selon les saisons et la lourdeur des vêtements entre autres, je détermine le nombre de galeries que je visiterai et celles que je devrai laisser tomber et risquer d'en remettre la visite à samedi prochain : des escaliers et corridors surchauffés sont à évaluer avec sérieux selon la saison, sinon le risque de se retrouver en nage puis frigorifiée à la sortie est fatal.

Samedi après-midi, une heure pile. Je pars, effleurée par un doute sur la faisabilité de visiter un certain nombre de galeries — en incluant celles que je n'ai pu visiter la semaine dernière — et de caser quelque part les courses alimentaires sans trop que cela paraisse... Une certaine angoisse s'instaure, à la longue, à force de répétition de ce scénario, et qui, loin de s'effacer avec le temps, s'amplifie irrémédiablement.

Je projette mentalement le parcours et les détours optionnels, quitte à faire le dernier choix en cours de route.

Je remonte la rue Mentana jusqu'à Rachel, tourne à droite pour aller à la galerie GRAFF. Je prends mon temps, j'ai tout l'après-midi après tout.

J'ai raté la dernière exposition, il ne s'agit pas de me répéter là-dessus.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Puis sur Rachel, je reviens vers l'ouest, le soleil dans les yeux : un coup d'oeil en biais sur le Parc Lafontaine en sortant de chez GRAFF m'a convaincu que demain, il le faut, je me baladerai dans le Parc : les jeux d'ombres et de lumières sont attirants et il y a si peu de gens qui s'y promènent. Demain, ou un autre jour de semaine...

Juste avant d'aborder la rue Saint-Denis, j'hésite à entrer dans la nouvelle librairie *l'Essentielle* : est-elle ouverte le dimanche ? si oui, j'y reviendrai demain. Ou un autre jour. Je balaye la vitrine du regard et me détourne à la hâte sinon, tout l'horaire va s'écrouler. Un peu plus tôt j'avais hésité devant un magasin d'aliments naturels, pour y acheter un pain tout ce qu'il y a de plus « complet » et que je ne trouve pas ailleurs : la perspective de traîner un sac tout l'après-midi m'a remise au bon rythme de marche. Demain. Je reviendrai demain.

Je traverse le carrefour Rachel/Saint-Denis et remonte un peu vers le nord sur Saint-Denis côté ouest, où se trouve la galerie Michel Tétrault : surélevée par rapport au niveau de la rue, elle me suggère l'idée de « décollement », d'un hors-champ par rapport à la rue qui joue sur une différence de l'ordre de « ici c'est de l'art » et « là ça ne l'est pas ».

Il est près de deux heures moins le quart. Je sors de la galerie. C'est le moment où je suis ou bien stimulée par ce que je viens de voir ou bien les genoux coupés, plus encline à traverser Saint-Denis précisément là où il n'y a pas de passage pour piétons, par paresse, dans la circulation passablement dense et rapide pour aller voir, au cas où, dans la boutique d'en face, s'il n'y aurait pas de solde valable dans les soldes perpétuels qui y

**Déambulations-
stations**

sont offerts. Revenue au carrefour Rachel/Saint-Denis, j'hésite : descendre Saint-Denis et passer par la galerie Aubes, la galerie 13, puis remonter légèrement sur la rue Roy pour visiter la galerie Cultart ? De là, autant redescendre vers l'avenue des Pins, tourner à l'ouest pour aller à la galerie Schweitzer avec ses volées d'escaliers qui me rappellent à chaque coup des escaliers de temple maya.

L'autre combinaison serait d'aller vers l'ouest, depuis le carrefour Rachel/Saint-Denis, vers Saint-Laurent : c'est plus « chargé ». Cela dépend du temps, de l'heure. Juste avant d'arriver à Saint-Laurent, il y a à droite le Centre d'art contemporain dans une ancienne caserne de pompier mais je ne suis jamais sûre si c'est ouvert. Sur Saint-Laurent, les tranches sont de taille avec les galeries du 4060 (côté ouest) puis celles du 3981 (côté est). Il est près de 2 heures et demi lorsque je m'engage au 4060 qualifié de « haut lieu » de l'art actuel, où ateliers d'artistes, « lofts », revues culturelles et bien d'autres gens et fonctions encore, se partagent les espaces. Cet immeuble comprend en permanence cinq galeries : Dazibao, Article, Gheerbrandt et deux qui viennent d'y aménager : Powerhouse et Dare-Dare. Ponctuellement il arrive qu'un local soit provisoirement loué par un groupe de jeunes artistes pour une exposition que je tiens à voir mordicus. On ne voit que rarement les artistes qui y exposent. Le couloir qui mène à Dazibao et Article est tapissé de toutes les affiches, dépliants, papillons de toutes sortes, d'ateliers à louer et à sous-louer. Je redescends l'escalier aux marches de marbre usé : c'est habituellement là que je croise des gens que je connais, qui sont également pressés de monter puis de redescendre, s'adonnant évidemment à la même activité que moi.

À nouveau dans la rue à 3 heures et demi. Retraverser Saint-Laurent en diagonale, et, au sud

de Duluth et, avant de m'engouffrer dans le hall de l'immeuble 3981, m'asseoir dans le petit bar « granola » en bas du 3981 pour une tisane : je relaxe, je dé-malaxe tout cela, photos, peintures, installations, textes. Il y a souvent des textes à lire et qui éclairent le contexte sinon le contenu des oeuvres. Appuyée contre un mur, changeant de positions fréquemment je m'y applique jusqu'au moment où je n'y entends plus très bien, la station debout n'étant pas nécessairement propice à la lecture le moins prolongée.

Au 3981, il fait habituellement chaud. Été comme hiver. Le tableau indicateur des lieux, à côté de l'ascenseur, me rappelle les divers étages où je me rends ; je ne me souviens presque jamais de la disposition exacte d'une galerie ou de l'autre selon les différents étages, et chaque fois je me demande si l'une d'elle n'a pas fermé, faute de fonds, par lassitude de bénévolat. Optica, Oboro, Skol, aussi d'autres lieux irrégulièrement accessibles au public. Pour ne pas en rater un je monte au 5^e étage, et je visite en descendant les étages, un à un, en empruntant l'escalier de service. Je rencontre de plus en plus de gens que je connais. Nous parlons de ce que nous avons vu, ce qui permet de remettre à « plus tard » une exposition moins intéressante d'après eux pour ne pas manquer une autre, oubliée dans ma trajectoire... Selon les personnes croisées, un moment d'hésitation à dire bonjour, comme si on s'était pris mutuellement en flagrant délit d'assister à quelque rituel intime ou plutôt semi-public, où rencontrer quelqu'un signifie qu'on fait partie d'un même monde, sinon d'une même société de fidèles, un peu à part, un peu secrète même si un peu tout le monde peut entrer là et en sortir, même si les chroniques artistiques en parlent dans les journaux du samedi. Des fenêtres de certaines galeries, Oboro, Optica par exemple, il y a de très beaux points de vue sur la montagne. Je me prends aux jeux de lumière sur les arbres, sur les nuages accrochés plus haut dans

Déambulations- stations

le ciel. Il paraît tellement facile d'enjamber l'espace d'ici à là pour me retrouver là-haut, quelque part, nulle part.

Le boulevard Saint-Laurent est de plus en plus achalandé côté est, le trottoir y est encombré de gens à cause du soleil. Les automobilistes roulent lentement à cette heure : les camions stationnent en double, c'est l'embouteillage. Mon courage s'effiloche et je traîne le pas, alourdie de toutes ces oeuvres qui m'ont frappée, parlé, stimulée, agacée, rebutée. Il est au-delà de 4 heures. Ma capacité d'ouverture et d'absorption est à son point limite : reviendrai-je sur mes pas pour remonter vers le nord à la galerie Christiane Chassay, coin Marie-Anne et Saint-Laurent ? Je repars de là rarement déçue d'avoir fait le détour. L'obsession de faire les courses me tenaille. De là, j'irais jusqu'au Parc Jeanne-Mance puis à l'avenue du Parc plus à l'ouest et redescendrais l'avenue du Parc vers le carrefour des Pins/Parc. Plus au sud, les édifices rigides et compacts de l'ensemble d'hôtel et d'appartements de la Cité m'inciteraient à d'autres arrêts : par une de ces nombreuses entrées, coin Milton, d'où on peut se perdre sans rémission, j'irais à la recherche de la galerie Yahouda Meir. Il m'est arrivé quelques fois de renoncer à la trouver après m'être perdue dans ce dédale de boutiques souterraines, après être repassée trois fois devant le Steinberg, puis les Croissants chauds et puis quoi encore.

Dans le même dédale, le CIAC (Centre international d'art contemporain) s'est installé là jusqu'au milieu de l'automne avec une large exposition intitulée *Stations*. Station à elle seule, elle ne souffre aucun mélange et requiert du temps, de la disponibilité tout autant sinon plus que les autres galeries mises ensemble, mais ici les arrêts, les intermèdes sont organisés et prévus, le lieu est centré et concentré : bref, cela « baigne dans l'huile » comparativement au trajet mouvementé et morcelé

qui a été le mien. Je reviendrais alors au grand air, descendrais vers le sud et à l'angle de Prince Arthur ; je le sais, ce serait à nouveau le dilemme à savoir : continuer vers Sainte-Catherine, faire un dernier « sprint » pour aller à la galerie Noctuelles et, un peu plus vers l'ouest côté sud, chez René Blouin et chez Chantal Boulanger ? Je me dis, avec un goût de cendres, qu'il vaut mieux faire mes courses sinon je n'aurai rien à manger de la fin de semaine. Demain il y a les dépanneurs et quelques épiceries ouvertes. Oui. Et quelles galeries sont ouvertes le dimanche ? Je renonce.

Passer chez les Polonais pour la viande — chez Waldman pour le poisson c'est trop encombré ou trop minable à cette heure avancée — chez l'Italien pour les fromages et les pâtes et, un peu plus haut, pour les fruits et légumes. Redescendre Saint-Laurent vers Prince-Arthur pour une bouteille de vin et, chargée plus qu'il ne faut, le périple de retour s'amorce. Les arrêts seront fréquents — les doigts sont coupés par les anses des sacs en plastique que je dépose de temps en temps par terre —, traverse le Carré Saint-Louis, arrive à la rue Cherrier. Un dernier crochet au dépanneur de la rue Saint-André pour acheter la grosse Presse qui se case mal entre les laitues. Le sac va déchirer... mais non. Je gravis les escaliers et j'arrive chez moi passé 5 heures. Tout se déploie par terre, dans ma tête, dans une confusion cocasse. Des « flashes » de tableaux, d'installations, de montages surgissent comme des bois émergés à la surface d'un torrent et qui peu à peu se regrouperont et se feront un chemin vers des eaux plus calmes. Échos mêlés, images entrelacées au risque de se nouer.

Un coup de fil, je me lève et décroche : « Es-tu libre en ce moment ? Je passe te chercher pour un vernissage chez René Blouin, un 5 à 7... Allo ?... »

Déambulations-
stations

Façons de marcher, façons de dire. Galeries-stations à oeuvres uniques centrées sur elles-mêmes faute d'avoir été faites et conçues pour ces lieux. Oeuvres en vrac.

La visite de galeries a quelque chose de révélateur sur ce que l'art peut dire ou ne pas dire, entendre ou sous-entendre sur lui-même, sur les gens qui le fréquentent, sur l'espace urbain qui le contient, sur les artistes qui le produisent.

ANDRÉ THIBAUT

Les mots et les chiffres

Certains aiment parler affaires, parler chiffres, parler argent ; aussi loin que je me souviens, j'ai toujours préféré parler mots. Je ressentais que le langage est à lui-même un objet inépuisable, et inépuisablement fascinant. Que des gens utilisent quelque chose d'aussi excitant que les mots pour traduire quelque chose d'aussi terne que les chiffres, et même qu'ils s'y complaisent, cela m'a fait douter depuis longtemps de la présumée unité de l'espèce humaine. Deux variétés de simiens différentes ont dû accéder à l'intelligence par deux voies opposées ! L'aptitude à compter et l'aptitude à conter.

Le sens des chiffres est inexorable, vérifiable. Celui des mots prête toujours à interprétations. On y trouve le plaisir fou de différer de son voisin. Les compteurs de chiffres, les compteurs de sous, s'ingénient au contraire à se mettre d'accord. C'est l'harmonie des cimetières, l'unanimité des pierres tombales. Je les imagine outrés par le manque de sérieux de ces propos, anxieux de châtier l'irresponsable qui les signe ; mais une telle imagination est farfelue : ces gens-là lisent le moins possible, et surtout pas *Possibles*, justement.

Mais un grave problème existentiel ne tarde pas à se poser. Même si les meilleures choses de la vie sont gratuites, il reste toutes les autres, de loin les

plus nombreuses... presque toutes à bien y penser. Alors comment j'arrive ? Vous avez remarqué, on dit « comment » et non « combien » j'arrive. Cette remarque anodine recèle la clé de l'énigme. Je réussis à m'intéresser à mes sous, parfois et avec une modération exemplaire, en partant du principe que l'argent ce sont des mots et non des chiffres.

Je ne prétends pas m'attribuer la découverte du siècle. J'ai tout juste fait l'effort de lire attentivement quelques textes d'économistes ; je préfère d'ailleurs nettement leurs textes à leurs graphiques et à leurs tableaux, vous l'aviez peut-être deviné.

Voilà le hic : si l'argent, c'était des chiffres, sa valeur serait précise et fiable. Or Samuelson nous rappelle qu'en 1949, le gouvernement anglais a décidé du jour au lendemain qu'une livre sterling, cela voulait dire désormais 2,80 \$ et non plus 4,02 \$. Les suites sont savoureuses :

John Hicks, professor of economic at Oxford, has demand for american goods affected by the devaluation of the pound. He finds American jazz records have gone up (...). So he buys less American jazz records : he substitutes Purcell disks.¹

Je comprends donc que si le mot « livre sterling » change de sens, un récepteur du message peut fort bien en modifier son rapport à la musique. On est clairement dans le monde de la qualité et non de la quantité.

Mais le dénommé John Hicks est néanmoins plus tolérant que votre humble serviteur face aux chiffres : il l'a démontré par son orientation professionnelle. À côté de la finesse musicologique avec laquelle il a découvert qu'on peut aimer à la fois le jazz et Purcell, il conserve aussi le réflexe bien

¹¹ *Economics*, New York : McGraw Hill, 1958, p. 632.

mathématicien d'en obtenir le plus possible pour son argent.

C'est là que nos chemins bifurquent, au grand bénéfice de ma joie de vivre. Le contexte présente quelques analogies. Ce pauvre dollar canadien pour lequel nous avons renoncé à la souveraineté politique, a vu lui aussi ces dernières années sa signification se rétrécir. Si j'étais John Hicks ou tout autre personnage littéraire de Samuelson, je diminuerais ma consommation de biens et services produits à l'étranger, et j'essaierais de vendre ailleurs le plus possible de ma propre salade pendant qu'elle leur revient moins cher. La poésie des mots s'enliserait alors dans le marécage du calcul. Pour moi, il n'est de calcul qui ne soit biliaire, et j'ai le foie délicat.

Ce qui m'a le plus dissuadé d'une telle déchéance, ce fut un manque total de synchronisation entre l'histoire de mon pays et mon humble destin personnel. C'est justement en pleine période de dévaluation du dollar et de gel des salaires que je fus soudain possédé par une dévastatrice passion des voyages. Au lieu de chercher alors à « maximiser mon utilité », je me pris à prendre en grippe tous les ennuyeux objets pratiques dont il faudrait bien que je puisse me passer si je voulais assouvir mon nouveau vice. J'ai sacrifié une partie de mon niveau de vie à un délectable caprice, avec la conviction que ça vaut ce que ça coûte.

Je déteste ou j'adore faire mon budget selon qu'il y est question de chiffres ou de mots. Certaines questions budgétaires me procurent l'extase : par exemple, sur quoi je dois rogner pour me procurer un piano usagé, ou encore ai-je payé ma cotisation de l'Union des Écrivains québécois ? D'autres me font remonter la bile, dans le genre : ai-je payé ma facture d'électricité ou posté mon chèque de pension alimentaire, ou encore quelle sorte de compte rapporte le plus d'intérêt ?

Je cours les spéciaux à l'épicerie. C'est à un point tel que je crains parfois que la caissière me dénonce à la direction. Me trouvé-je donc pris en flagrant délit de calcul rationnel ? Simple apparence : l'épargne qui en découle est une récompense additionnelle et non l'objectif poursuivi. En réalité, c'est le caractère imprévu et rotatif des rabais qui met un suspense et un élément de surprise dans cette monotone corvée des courses à l'épicerie. Je me souviens du jour où une copine me vit me balader avec mes coupons-primés dans les allées du supermarché. « Toi aussi » ; commenta-t-elle avec le sourire de complicité peccamineuse qu'on aurait pu s'échanger en se reconnaissant à la sortie d'une salle de cinéma porno ? Cette coquine connivence ne portait certainement pas sur le 1,37 \$ que j'allais économiser, mais plutôt sur le petit rituel ludique et vaguement obsessionnel qui donnait à notre routine de consommateurs un contrepoint fantaisiste et narratif.

Un autre jeu tout aussi bébé. Je n'ouvre mes factures que les midis des jours où j'ai eu le temps de terminer mes journaux le matin avant de travailler. Je ne sais jamais d'avance, car il m'est impossible de prévoir quels jours les journaux vont aborder des thèmes qui m'intéressent et demander une lecture plus longue. Le paiement de mes factures se trouve alors à revêtir un sens, comme le plus pantouflard des bourgeois peut se déguiser en Robin des Bois à l'occasion du carnaval.

C'est évidemment la première fois que je révèle ainsi les secrets les plus intimes de ma relation avec l'argent, le mystère de ma coexistence pacifique avec cet austère univers de chiffres. Le résultat de ma transmutation continuelle de chiffres en mots semble avoir au moins l'apparence de l'efficacité. Même ma blonde est persuadée que j'ai un côté pratique dans le fond. Mais nous avons convenu que nous ne nous disons pas tout.

Les
mots
et
les
chiffres

Ce qui m'amène enfin à jeter bas les masques, c'est la découverte que ce mécanisme d'embellissement de la vie est loin de m'être exclusif. Lors d'une grève récente, quelqu'un me faisait la remarque : « La différence entre les deux positions n'est plus que de 1 % sur les salaires ; qu'ont-ils à se quereller pour si peu ? » La question est aussi judicieuse que la réponse impossible, si 1 % veut vraiment dire 1 %. Supposez qu'il s'agisse plutôt d'une façon simple et facile de nommer, soit une forte agressivité entre les deux parties, soit un plaisir qu'elles trouvent périodiquement à s'amuser au jeu de la confrontation ; supposez en d'autres termes que 1 % ce soit un mot et non un chiffre. Tout devient alors beaucoup plus compréhensible.

Quand mon budget me pèse et m'ennuie, c'est que je n'arrive pas à relier la dépense ou le revenu en question à une relation humaine importante, à une émotion, à une expérience agréable : les chiffres sont alors intraduisibles en mots. Aucune rentrée d'argent ne m'a jamais fait plus plaisir que de toucher mes premiers droits d'auteur ; pourtant jamais non plus je n'ai eu un aussi faible rendement par rapport aux heures travaillées. Cette somme dont la charge symbolique n'avait aucune mesure avec sa valeur numérique, je suis allé la brûler à Paris, en passant tous mes avant-midis à écrire dans ma chambre d'hôtel. Je m'y redisais sans cesse avec une irrépressible envie de rire : je suis dans cette ville de culture parce que j'ai écrit et publié... je me suis payé un séjour dans cette ville de mots en travaillant moi-même sur les mots. Peut-être ma blonde a-t-elle raison : peut-être est-ce là une façon bien pratique de voir les choses ! peut-être les gens les moins pratiques sont-ils ceux qui ne voient dans les chiffres que les chiffres ! peut-être que ce sont les mots qui sont concrets et les chiffres qui sont abstraits !

Autre souvenir inoubliable. Je m'étais rendu au souk de Marrakech à reculons et parce que la ville

n'offrait guère d'autres activités, convaincu que je n'aime pas magasiner et qu'il est contraire à ma nature de marchander. J'ai découvert stupéfait que l'enjeu du marchandage n'était pas le prix de la marchandise, mais l'intérêt qu'on avait ou non à prolonger un contact. La meilleure aubaine nous est venue d'un grand Berbère nationaliste s'intéressant au Québec et à la poésie. Le prix consenti était essentiellement un mot d'amitié.

Aller chercher d'autres mots

Vu sous cet angle, s'enrichir revient à enrichir son vocabulaire. Ça commence presque à avoir du sens. Arlette Cousture veut dans un passage de *Les filles de Caleb* exprimer le plus creux de la détérioration entre deux conjoints et elle écrit : « Elle se murait dans son silence ». À beaucoup de périodes de ma vie, je me suis muré dans mon silence pour tout ce qui regarde les mots relatifs à l'argent : je refusais le *commerce* de mes semblables aux deux sens du terme. Mon austérité était une forme d'isolement volontaire, agressif. Ce n'est pas pour rien que de nos jours, on dévoile moins facilement les secrets de son budget que ceux de son anatomie. Ils disent sur nous des choses moins montrales.

Si j'en parle maintenant, c'est que je commence à en sortir. Je commence à trouver que je manque de mots pour dire certaines choses qui s'expriment en dollars. Et j'ai le goût d'aller chercher d'autres mots, pour en avoir plus à dire. D'écouter l'argent me dire des choses inédites. L'argent que je gagne d'abord... pour dépenser ensuite avec un vocabulaire plus riche !

Pour la première fois dans ma vie, je tiens mordicus à ce que mon investissement dans le travail rapporte de l'intérêt... : qu'autrui s'y intéresse. Pour éviter que mes ressources se dilapident ! J'en

Les
mots
et
les
chiffres

ai vu plusieurs faire faillite. Albert Brie décrit la dynamique plus générale en vertu de laquelle le « burn out » leur est advenu : « Nos petits bobos deviennent insupportables quand personne n'y porte intérêt ». Travailler pour les murs n'en vaut pas la peine... car peine il y a, et elle exige compensation.

Certains mots signifient que cette compensation en vaut la peine. Ces mots ressemblent à des chiffres, mais ces chiffres ont l'éloquence du langage de l'appréciation. « Le prix que je te donne est la mesure de mon intérêt pour le bien que tu fabriques, le service que tu rends ». Quelqu'un qui reçoit un tel message est-il exposé au « burn-out » ? Quand l'argent lui-même finit par se déprécier, combien de labeurs humains a-t-il d'abord dépréciés avant que ça ne lui retombe sur le nez ?

J'aurai plus de choses à exprimer dans l'argent que je dépense si je comprend mieux ce que raconte l'argent que je gagne. Or lorsque je suis payé pour la place que j'occupe dans un organigramme, pour les rouages et les règlements que je fais fonctionner, pour ma docilité face au pouvoir organisationnel, mon chèque de paye me parle dans des mots que je ne comprends pas. Je ne comprends pas qu'on m'apprécie pour ça ! Dépenser cet argent ensuite m'oblige à parler avec des mots que je n'endosse pas. Alors je ne me reconnais pas dans ce que je dis.

Comment alors trouver au moins de l'intérêt dans mon for intérieur ? Brie l'a dit tout-à-l'heure : en laissant mes petits bobos devenir insupportables. Au moins me raconter à moi-même quelque passionnant mélodrame sur mon propre compte. Malheureusement ça appauvrit le vocabulaire. La maladie des chiffres contamine les autres mots, ils se névrosent, il se rétrécissent, ils cessent de se reproduire. C'est là un drame réel, plus tragique que le mélodrame imaginé.

Je me mets donc à essayer une recette pour tenter de réconcilier les mots et les chiffres dans ma vie. Offrir sur le marché ce que moi-même j'apprécie le plus en moi. Recette bouleversante : ce que j'apprécie le plus en moi appartient au monde du risque et je me cramponne à la sécurité d'emploi ; j'adore la création et le changement, et je gagne ma vie dans des postes bien définis à appliquer des systèmes déjà tout constitués. Mon chèque de paye commence à me dire des mots que je comprends. Il me dit : « Tu ne trouves pas qu'il serait temps de faire le point sur notre relation ? Il me semble que nous n'avons plus grand-chose en commun. Peut-être vaut-il mieux nous rendre notre liberté, et tenter chacun de refaire nos vies. C'est mon dernier mot. Je te laisse aller chercher d'autres mots, où bon te semble ».

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

LISE GAUVIN

Café Instantané

— Vraiment, j'étais décidée à ne plus chercher, ne plus cruiser, ne plus attendre, ne plus... À cause des MTS qui circulent et s'infiltrent partout. Mais surtout à cause des gars, qui sont tous des crétins. Depuis que je les fréquente, je n'en ai pas trouvé un encore qui ne finisse pas par me tomber royalement sur les nerfs. Ces derniers temps, ils sont plus insupportables que jamais. Ils nous parlent d'une seule chose : leurs enfants. Sous couvert de nous faire partager leur paternité amoureuse, ils se vengent des femmes en général et de leur ex-femme en particulier, et nous entretiennent inlassablement des sourires et des couches de leurs bambins sans jamais, entends-tu, jamais s'inquiéter de ce que nous vivons, nous, de ce que nous sentons, éprouvons, mangeons ou lisons. Ils se fichent de nous comme de l'an quarante. C'est comme si on n'existait pas. Ce sont des pères, eux ! Hola, attention ! Que savons-nous, nous, célibataires plus ou moins ramollies, des charmes et vicissitudes de ce noble métier ? Ils ont appris à faire des soupes, ouvrir des boîtes de spaghetti, couper le fromage en petits morceaux. C'est grave. Quand ils ne nous invitent pas à déguster le pâté de canard confectonné avec le plus grand soin pour l'agrément du bébé de deux ans. Touchant, non ?

— C'est pour me dire tout cela que tu me téléphones ?

— Mais non, c'est pour te dire qu'il m'arrive quelque chose d'absolument extraordinaire, quelque chose que j'avais à peu près éliminé du domaine des possibles, bref que je n'espérais plus.

— Tu as rencontré l'homme de ta vie !

— Tu sais bien qu'à trente-cinq ans, on ne dit plus ces mots-là. Mais, crois-le ou non, *effectivement*, je suis tombée en amour.

— Quand ?

— Avant-hier, à dix-sept heures cinquante-cinq exactement. C'est Maryse qui m'a suggéré de t'appeler. Elle dit que tu as déjà écrit une histoire qui ressemble à la mienne. Elle dit aussi qu'il vaut mieux que je ne la lise pas tout de suite. Mais mon histoire à moi est tellement formidable qu'il faut absolument que j'en parle. Je me demande à chaque instant si je ne rêve pas.

— Est-ce que ça s'est passé dans un bar, toi aussi ?

— Pas exactement. Je l'ai rencontré au Café Instantané, un endroit où je vais souvent, vers cinq ou six heures du soir, prendre une bière avant de rentrer chez moi. Comme j'habite seule, j'aime bien aller lire mon journal au comptoir en fin de journée. J'y retrouve toujours quelques copains que je ne vois jamais en dehors du Café, mais avec qui je cause et fais des blagues. Avant-hier, je suis arrivée un peu plus tôt que d'habitude. Il y a une grève dans la boîte où je travaille. Une alerte à la bombe nous a obligés à quitter les lieux rapidement. J'ai à peine ouvert le porte du Café que je l'aperçois, lui, installé à un bout du comptoir. J'ose pas vraiment le regarder. Mais je le vois quand même et ça me fait un coup au coeur. Deux places sont vides à côté de lui. J'hésite. Je ne peux pas m'installer comme ça, de but en blanc, sur ses genoux. Je prends la deuxième place, laissant un siège vide

**Café
Instantané**

entre lui et moi. Je me commande une bière. Des amis me saluent. L'un d'eux vient mettre son manteau sur le siège vide et me demande de lui garder la place quelque temps. Il ajoute que je peux l'utiliser si quelqu'un d'intéressant se présente. Ça peut me servir dans les deux sens. Il a à peine tourné les talons qu'un gars à l'air platte me demande si la place est prise. Je dis : « Vous voyez bien que oui, il y a un manteau. » Il insiste. Il a l'air collant pas-pour-rire. Il m'énerve. Je lui dis : « Alors, prenez ma place si vous y tenez. » Il croit que c'est une farce, mais je suis sérieuse. Je prends ma bière, je me lève et lui laisse mon siège. Je vais m'adosser au mur un peu plus loin. Qu'est-ce que je ne vois pas alors ? L'autre, le vrai, le séduisant, l'authentique, qui me regarde et qui rit. Il a suivi toute la scène depuis le début, m'a vu agir et me trouve drôle. Ses yeux sont pétillants d'humour. Je ris avec lui. Et puis il est si beau.

— Beau comment ? C'est quoi un beau gars pour toi ?

— Quand je dis qu'il est beau, je veux dire qu'il a l'air bien dans sa peau, qu'il a l'air cool comme c'est pas possible. Quelqu'un d'autre le trouverait peut-être ordinaire, mais moi, j'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi décontracté. En plus, il a une fossette sur la joue droite.

— Ensuite, qu'est-ce que vous avez fait ?

— On a pris une bière, puis une autre. Il m'a demandé si j'étais d'accord pour que nous allions manger ensemble. Évidemment que j'étais d'accord. On est allé acheter une bouteille de vin puis on s'est assis dans un restaurant du quartier pour une bonne partie de la soirée. On a parlé, parlé, parlé. Il connaît Pierre et Francine que je connais aussi. On a fait exprès pour ne pas avouer tout de suite nos métiers. J'ai su seulement qu'il est un père avec garde partagée, qu'il doit passer la fin

de semaine avec son fils chez ses parents à la campagne. Lui au moins il n'est pas marié... Tu sais ce qui est arrivé à Claire ?

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

— Elle est en amour elle aussi ?

— Comment l'as-tu deviné ? Oui, elle avait rencontré un type formidable alors qu'elle était en vacances dans le sud. Il était marié, mais prenait ses vacances tout seul. C'est la preuve qu'il n'était pas marié tant que ça. Ils se sont revus plusieurs fois et voulaient vivre ensemble. Un jour qu'il était en voyage avec Claire, sous prétexte d'assister à un colloque, il reçoit un téléphone de sa femme : elle a une sclérose en plaques. Claire est découragée. J'ai beau lui dire que ce n'est pas de sa faute. Elle se sent coupable. Et puis... ça peut être long.

— Ça peut durer dix ans. Enfin, moi, cette fois-ci, j'ai de la chance... À un moment donné, juste avant le dessert, je lui ai dit que je le trouvais beau. Il m'a répondu que la première chose qu'il avait remarquée, en entrant dans le restaurant, étaient mes yeux, que j'avais de très beaux yeux. Il a dit qu'il avait envie de m'embrasser. On s'est embrassés en plein restaurant. C'est vraiment pas dans mes habitudes. Tu sais comment je suis réservée, passée une certaine limite. On s'est ensuite posé la question à savoir si on allait chez moi ou chez lui. Je ne sais plus qui a posé la question, mais cela n'a pas d'importance. On a choisi d'aller chez moi. C'était plus simple. Je suis pourtant pas une fille comme ça. Tu me connais. Il est parti tôt le matin pour travailler. Il m'a laissé sa carte. Dans l'après-midi, je lui ai téléphoné pour vérifier s'il existait. On a bavardé pendant une heure au téléphone. Puis j'ai appelé Maryse. Elle dit que s'il est si beau que cela, je dois pas être la seule. Ça m'a un peu énervée. Hier, je suis retournée au Café Instantané. J'avais l'air si rayonnante, je cherchais si peu que je me suis fait offrir plusieurs dîners. C'est toujours

**Café
Instantané**

comme ça. Quand je pense que j'avais mis mon tricot le plus moche, que je n'étais même pas coiffée et qu'en plus, je portais mes plus vieux dessous, des petites culottes grises avec des rayures roses comme il ne s'en fait plus.

— As-tu un autre rendez-vous ?

— Il a dit qu'il me rappellerait lundi, qu'il souhaitait me revoir. J'attends.

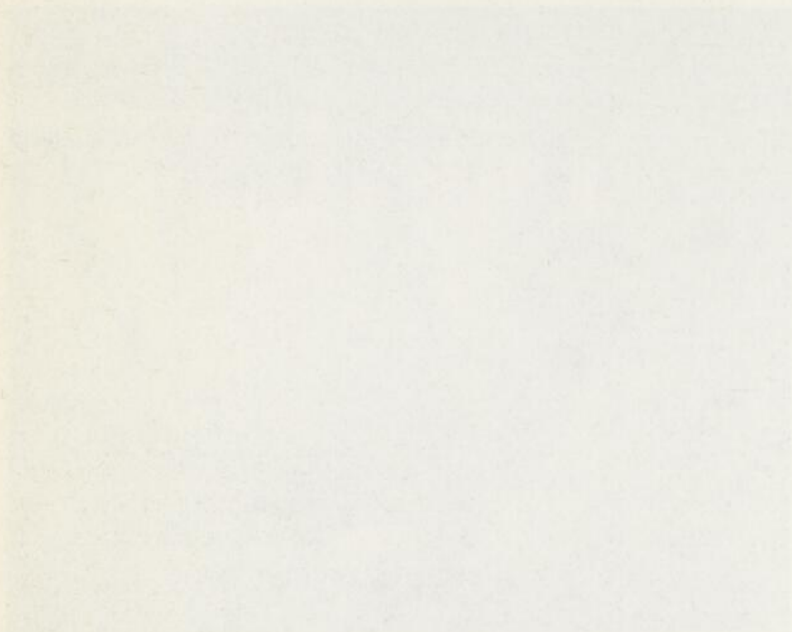


Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-5000

FAX: 773-936-5001

WWW.CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

FRANCINE DÉRY

Le téléphone rouge

Mercredi

— Allo, c'est toi ?

— (...)

— J'en ai assez de chercher du travail intéressant sans en trouver. Au moins, si c'était l'été. Mais non, l'automne est arrivé avec ses menaces de grisaille.

— (...)

— Et ton ordinateur, as-tu réussi à le contrôler ? À propos, j'ai eu une discussion assez serrée avec B, hier soir. Il ne jure que par les vertus et les pitons de l'électronique. Le progrès pour le progrès, sans prévoir l'effet boomerang. On s'est un peu engueulé. Tu me connais, n'est-ce pas ? Le très rationnel, pour moi, très peu. Nous avons échangé quelques propos sur l'art, la création, les preuves et l'évolution du cerveau humain. J'ai exprimé mes craintes face à la menace d'atrophie du cerveau des enfants, et devant la paresse intellectuelle des lecteurs de petits journaux à grosses sensations et puis, vlan ! on s'est affronté.

— (...)

— Certes, tu as raison, nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Par exemple, B essaie de me convaincre que la vidéo est un art. Je dis que le cinéma est un art, le septième. La vidéo est son dérivé. La vidéo, c'est pratique. Le Cinéma, c'est Fellini. Comme l'exprime si bien S, le cinéma, c'est la tomate et la vidéo, c'est le ketchup. Le problème, c'est qu'on essaie maintenant de faire une tomate à partir du ketchup.

Je t'épargne la suite des discussions qui ont porté sur la couche d'ozone, les pluies acides, Silicon Valley et ses mortelles retombées. Moi, je suis avec Godbout à la fin d'une *histoire américaine*, **qu'ils brûlent**, ces labos concocteurs de fins du monde. Allo, tu es là ? Tu me suis ?

— (...)

— Je suis en faveur de toute découverte qui contribuera à l'évolution et à la marche en avant des sociétés humaines.

— (...)

— Tu dis que ce n'est pas aussi simple que ça ? En ce qui me concerne, l'artiste créateur, visionnaire et un peu fou l'emporte sur l'être rationnel et mathématique. Ces amateurs de progrès pour le progrès rêvent (ceux-là rêvent aussi !) de reproduire un cerveau humain parfait, illimité, une sorte d'être synthétique ayant enfin accédé à l'immortalité.

Merci pour moi. Pour en arriver là, je songe qu'il faudra d'abord prévoir l'abêtissement des masses humaines.

— (...)

— Mais non, je ne m'énerve pas, je grogne tout simplement.

Zut ! déjà trois heures et je n'ai pas fait les courses. Et puis, je dois passer à la poste. Encore un

Le
téléphone
rouge

CV à expédier. En trois semaines, j'ai posté vingt-trois curriculum vitae. Ça me coûte cher en timbres, en enveloppes et en photocopie. En tout ça pour rien, je le sais bien. Jamais de réponse.

Le frigo est vide, je n'ai même pas faim et c'est plate.

Salut, je t'appelle demain.

Jeudi

— Allo, comment ça va ?

— (...)

— Ah bon, un problème d'imprimante ? C'est sérieux ? De toute façon, ton ordinateur ne te sert qu'à imprimer des copies de ton CV. Crois-tu obtenir le contrat de MNM ? Tu en aurais pour quatre mois de travail sur ce texte, peut-être plus. Mais non, la chance, ce n'est pas pour nous.

— (...)

— Défaitiste, moi ? Non, réaliste.

— (...)

— As-tu regardé « Le Point », hier soir ? À les entendre, l'enfer est ailleurs. Simon Durivage affirmant que les visages sont tristes à Moscou. Gros plan sur un autobus. Dans l'autobus, des travailleurs qui entrent chez eux après le boulot. Personne ne rit, c'est évident. J'ai déjà observé les visages dans l'autobus 80 qui remonte l'avenue du Parc vers le nord, à cinq heures. On n'y rigole pas non plus.

— (...)

— Aller vivre là-bas ? Pourquoi ? Jamais ! C'est étonnant, chaque fois que je passe une remarque sur Moscou et ses satellites, on me propose tout

de suite d'aller m'y installer. Pourtant je me suis souvent exprimée sur Paris, New York ou Singapour, et personne n'a jamais songé à m'y expédier. Mais pour Moscou, allez savoir pourquoi...

— (...)

— Bien sûr que je ne tiens pas à faire la queue chez le boucher après le travail, comme à Moscou. Mais, si tu crois que c'est drôle de se retrouver seule chez Steinberg, à deux heures de l'après-midi, un mardi d'automne, pendant que les autres travaillent. Moi, je chôme et je déteste tout ce temps disponible pour acheter des provisions dans un trop vaste supermarché.

— (...)

— Contradictoire, moi ? Sache qu'un travailleur triste est un travailleur triste et qu'une chômeuse malheureuse est une chômeuse malheureuse.

Rien ni personne de parfaitement lumineux.

Rien ni personne d'absolument noir.

— (...)

— Oui, oui, je sais, c'est moi qui l'ai voulu, ce temps libre. Pour écrire. Maintenant, je ne sais plus. L'écriture ne se commande pas comme des oranges et ne rapporte pas comme le pétrole. Oh, à propos d'écriture, je suis passée à la librairie X, hier, et je n'ai pas trouvé le livre que je tente d'obtenir depuis des semaines. Le vendeur m'a raconté qu'il ne garde en rayon aucun titre de cet auteur, étant donné la trop faible demande. Je devrai donc traverser la ville pour aller quérir ce titre dans une librairie encore digne de ce nom, paraît-il. Aujourd'hui, à Montréal, un vrai libraire est un héros.

Dis donc, pour dimanche, ça marche toujours ?
On part à la campagne ?

LES
vidien
d'emploi

Le
téléphone
rouge

— (...)

— Bonne idée, très bonne idée. On pourra escalader et faire un pique-nique au sommet de la montagne.

Que j'aime ces moments d'équi-**libre** absolu entre ciel et terre. *Je serai un arbre sous le bleu cru du ciel, jaloux de mes couleurs automnales, le rouge pour naître et me répandre en amont du Richelieu, le jaune, pour accentuer le blé de ma folie, unique assassin de toutes les impostures.*

Bon, je te laisse, c'est l'heure de la promenade du chien.

Pour dimanche, j'achèterai du foie gras. Si seulement, il pouvait faire beau.

Vendredi

— Salut toi, je t'annonce une grande nouvelle. J'ai décidé de demander une bourse au gouvernement.

— (...)

— Pourquoi faire ? Sapristi, pour écrire. Tu vois, même toi que je connais depuis vingt ans, tu oublies que j'écris. Triste condition des poètes, des écrivains. Trop souvent, dans la tête des gens, rémunérer le travail d'écriture équivaut à voler l'argent de l'État. Ou encore, les poètes, ces fous, vivent à même les impôts payés par le pauvre monde.

— (...)

— Comment j'exagère ? Je n'exagère jamais. Enfin, si peu ...

L'écriture poétique est un travail difficile, envahissant, révélateur et envoûtant. Poésie de toute

urgence et dérangeante. Les complices du langage alchimique se font rares. Les machines veillent au nivellement des masses et à l'élimination graduelle des dangers d'explosion.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

DANGER, poètes au travail.

Je serai un arbre. Je prolongerai mes racines détonatrices jusque sous vos soumissions. Je déploierai mes branches au-dessus des métropoles et banlieues, et sur mes feuilles, je vous écrirai qui je suis et pourquoi je vis.

— (...)

— Et aussi pourquoi je grogne. En attendant, je vais au cinéma ce soir, tu m'accompagnes ?

— (...)

— C'est ça, regarde la télé, comme d'habitude. J'irai seule au cinéma.

— (...)

— Le titre du film ? « Moscou ne croit plus aux larmes ».

Et c'est tant mieux pour eux. Qu'ils grognent, les Russes.

MARCEL FOURNIER

L'agenda : mode d'emploi ou mode de vie

Lorsque, hier, Suzanne M. m'a rappelé que je devais remettre dans une semaine mon texte pour le prochain numéro de la revue consacrée à la vie quotidienne, j'ai difficilement pu cacher mon étonnement : « Déjà ! Il est vrai que je n'avais pas indiqué dans mon agenda la date de "tombée des textes"... » Mais à quoi cela aurait-il servi d'inscrire dans mon agenda une telle « obligation » ? L'inspiration suit un mouvement difficilement déterminé par une quelconque organisation rationnelle du temps.

Pendant longtemps, je n'ai pas utilisé d'agenda : j'inscrivais les dates, heures et lieux des rendez-vous sur de petits bouts de papier que je laissais sur une table de travail déjà fort encombrée ou que je glissais négligemment dans ma poche. Dans l'ensemble, grâce à la mémoire, le système fonctionnait bien. Sauf évidemment quelques oublis, de fréquents retards... et certaines « surprises ». Par exemple, d'avoir au même moment dans des lieux différents deux rendez-vous que je ne pouvais respecter à moins de jouir du don d'ambiguïté.

Il y a trois ans, je me suis enfin procuré un agenda. Au département, les secrétaires étaient ravies, et mes collègues, perplexes. Tout ne s'est pas amélioré du jour au lendemain. À ceux qui s'étonnaient de me voir utiliser un agenda alors même qu'ils connaissaient toutes mes difficultés à « gérer le temps », je répondais mi-sérieux mi-blagueur : « Hier, j'oubliais de me présenter à des rendez-vous parce que je n'avais pas d'agenda. Aujourd'hui, je les oublie parce que je néglige de le consulter ». Mais force est de reconnaître tous les avantages qu'offre l'emploi d'un tel mode de planification du temps. D'abord l'agenda fournit tous les gages du sérieux. Il y a dans nos sociétés contemporaines deux catégories de personnes : celles qui possèdent un agenda et les autres qui n'en possèdent pas. Cette distinction correspond, dans une large mesure, à la décision sociale du travail qui oppose, pour reprendre l'analyse du sociologue français Maurice Halbwachs, ceux qui travaillent avec des humains (travail intellectuel) et ceux qui travaillent sur la matière (travail manuel). Au sein de la première catégorie, s'établit une hiérarchie qui se traduit souvent par la taille de l'agenda. En devenant Président de la Fédération des associations de professeurs des universités du Québec (FAPUQ) ; j'ai moi-même abandonné le petit *Quo Vadis Randonnée* pour adopter le plus grand format *Le Principal*. Et bientôt ce sera le petit ordinateur-agenda de poche ! Si l'on voulait mesurer le capital des relations sociales d'une personne et établir son pouvoir, il serait possible d'utiliser comme indice le nombre de rendez-vous qu'elle prend au cours d'une semaine ou d'une journée. Qui n'est pas impressionné de se faire répondre, lorsqu'il sollicite un rendez-vous auprès d'une personnalité politique ou autre, qu'il ne peut être reçu avant deux ou trois mois ? D'ailleurs qui veut présenter une image de sérieux regarde son agenda avant de donner un rendez-vous et réfléchissant à haute voix, il déclare : « Hum ! Cette semaine, ce n'est pas possible. Peut-être la semaine prochaine.

L'agenda :
mode
d'emploi
ou
mode
de vie

J'ai un trou mercredi après-midi entre 4 heures et 5 heures. »

Qui veut être bien vu doit apparaître « occupé ». Lorsque dans le cadre du récent débat sur la « tâche du professeur d'université »¹ des collègues universitaires se sont sentis attaqués, ils ont vivement réagi : « Nous travaillons en moyenne plus de cinquante heures. Nos soirées, nos fins de semaine y passent ». Et comme preuve de leur emploi du temps, certains ont présenté leur agenda « lourdement chargé » : cours, rencontres d'étudiants, réunions de département, jury de thèse, multiples conversations téléphoniques, etc. Qu'en est-il aujourd'hui de ce privilège dont semblaient bénéficier les professeurs et qui était d'avoir du temps libre ou tout au moins de pouvoir gérer eux-mêmes leur emploi du temps ? De « petit entrepreneur » qu'il était, l'universitaire est devenu un employé comme les autres et il ploie sous tout un ensemble de contraintes institutionnelles. À l'intellectuel-professeur s'est substitué le professeur-fonctionnaire : le premier rêvait du « grand soir » et brandissait le petit *Livre rouge* de MAO pour défendre ses idées ; le second se rend chaque matin à son bureau et il consulte son agenda pour s'assurer qu'il respectera les divers engagements pris.

L'agenda est un excellent outil de mesure et de gestion du temps, mais comme tout instrument de même genre (calendrier, horloge), il implique et détermine un rapport au temps, aux autres et à la vie. Le temps n'est plus libre, il est organisé avec un découpage des semaines et des journées en des périodes d'une durée clairement délimitée. De linéaire qu'il pouvait être, le temps devient cyclique : la vie n'est plus une suite irréversible d'événements.

11 FAPUQ, *Les professeurs d'université. Profil socio-académique et charge de travail*, Montréal, juin 1987 ; L'Intersyndicale des professeur(e)s des universités québécoises, *Les tâches des professeur(e)s d'université*, mars 1987.

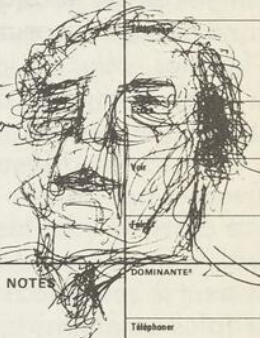
nements inattendus », mais la répétition d'activités déjà connues². Rien de plus monotone qu'une existence vue et corrigée par un agenda. Pour chacun d'entre nous, la préoccupation est moins d'insuffler à sa vie une direction, un sens que de lui donner une organisation. L'agenda Quo Vadis suggère que les rendez-vous se donnent du lundi au samedi compris, qu'une journée de travail commence à huit heures le matin et se termine à vingt heures le soir et que la durée d'un rendez-vous ou d'une activité se découpe en courtes périodes de demi-heures ou d'heures. De plus, une journée bien remplie comprend diverses activités : téléphoner, écrire, voir et faire. À l'emploi de l'agenda correspond donc un mode de vie qui est celui-là que souhaite toute bonne organisation bureaucratique pour chacun de ses membres.

L'agenda est si étroitement associé à *l'esprit d'(auto) discipline* que l'on s'en sert aujourd'hui dans les institutions scolaires comme instrument de formation ; en début d'année, plusieurs écoles, dès le niveau du secondaire, offrent à leurs élèves un « agenda scolaire » et les invitent à prendre la bonne habitude d'y inscrire les diverses obligations (cours, examens, activités para-scolaires) qu'ils doivent assumer de semaine en semaine. L'élève l'utilise pendant quelques semaines pour ensuite l'abandonner, soit qu'il se fie aux habitudes déjà prises soit qu'il préfère la formule de l'échange informel d'information entre copains. De toute façon, l'autorité familiale et scolaire est toujours là pour lui rappeler les échéances qu'il doit rencontrer et si nécessaire, le ramener à l'ordre. Des auteurs de bandes dessinées (Astérix, Gaston, etc.) ont eu l'heureuse initiative de mettre sur le marché des agendas décontractés avec dessins, cari-

21 Au sujet de cette distinction, voir S.J. Gould, *Time's Arrow Time's Cycle, Mythe and Metaphor in the Discovery of Geological Time*, Cambridge, Harvard University Press, 1987.

L'agenda : captures et blagues. L'élève apprendra qu'il peut être sérieux sans se prendre au sérieux.

L'agenda : captures et blagues. L'élève apprendra qu'il peut être sérieux sans se prendre au sérieux.

6 LUNDI AVRIL (04) Tx: 96		NOTES	DOMINANTE*
8-10	1/2 <i>cinéma</i>		Téléphone
11-13	<i>Assemblée</i> <i>chirurgie, taxi</i>	<i>bullet-203</i> <i>Mon dossier</i>	
14-16	<i>interview</i>	<i>G. nelly G. roux 525 5319</i> <i>292 321</i>	Ecrire
17-19	<i>1/2 Ross. bly</i>	<i>1/2 spécial sur l'immigration</i> <i>Sapin</i>	Voir
20			Faire
7 MARDI AVRIL (04) Tx: 97		NOTES	DOMINANTE*
8-10	<i>Rodriguez</i>	<i>Frank</i>	
11-13	<i>FAPU</i>	<i>S. Carbal. Brey</i>	
14-16	<i>Requie</i> <i>recherche</i>	<i>4.6. univ. r.</i> <i>M. Trupassin</i>	
17-19			Voir
20			Faire
8 MERCREDI AVRIL (04) Tx: 98		NOTES	DOMINANTE*
8-10	<i>Louis</i> <i>Sauv. d'été</i>		Téléphone
11-13	<i>Bill P. Lott</i>	<i>Port. Maghami</i>	
14-16	<i>1/2 m. w. 3588</i>	<i>Kelly wood 502 533-5396</i>	Ecrire
17-19	<i>Carcanant</i>		Voir
20			Faire

Certains ont tout à fait raison de se méfier de l'agenda. De technique de contrôle de soi, ce petit livre peut en effet, lorsqu'il tombe entre les mains

des autres — du policier, un amant jaloux, etc. — se transformer en terrible instrument de domination (de soi par les autres). Le carnet d'adresses et l'agenda sont, parmi les premiers objets personnels dont est dépossédé celui qui, pour un acte ou une activité criminelle, est mis en état d'arrestation. Dis-moi qui tu fréquentes (où et quand) et je te dirai qui tu es (et si tu es coupable de quelques méfaits). Il nous faut donc parfois ruser : ne pas inscrire des rendez-vous importants et en imaginer d'autres, inventer des personnes et des lieux, griffonner des noms et des numéros de téléphone incompréhensibles. De cet instrument par excellence de la norme qu'est l'agenda, il est aussi possible de s'en servir pour affirmer sa propre identité, ses convictions profondes ou ses goûts personnels en se procurant, pour ne donner que quelques exemples, l'agenda des femmes, celui de la CEQ ou celui du magazine OVO. Il importe donc moins d'abandonner l'agenda que d'en subvertir l'usage. Et, pourquoi pas, si, de sa vie, on veut en faire une oeuvre d'art, commencer par donner à son agenda l'allure d'un « livre d'artiste » ? L'historien de demain ou tout collectionneur d'agendas pourra y trouver non pas seulement le souvenir d'une vie quotidienne routinière (plus ou moins) bien remplie mais aussi des traces d'une certaine créativité.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

MARIE BOUCHARD

À travers... le trousseau de clefs

Deux clefs de moins dans mon trousseau ce matin. J'ai l'impression que la vie s'arrête, que tout s'écroule. J'ai su hier « qu'on ne retenait plus mes services à la faculté ». Aujourd'hui je n'existe plus pour personne ici. Je transmets deux clefs : celle de mon bureau là-bas, tout au fond du couloir, et celle du secrétariat à l'entrée.

Je regarde les collègues, ceux et celles que je connais bien et ceux que je connais moins bien et la vie, malgré tout, semble continuer. On est abasourdi ; personne ne comprend ce qui se passe. Qu'est-ce que ça veut dire un licenciement pour des raisons financières alors qu'à notre connaissance, notre faculté est la seule de toute l'institution à servir ce genre de médecine ? Que régleront quelques licenciements eu égard aux dizaines de millions de dette de l'université ? Quelle entreprise universitaire ne rencontre pas actuellement les mêmes problèmes financiers ? Les licenciements (sans critères objectifs minimaux) remplacent-ils désormais les autres moyens d'éliminer des employés qui ont une permanence... ? Car dans les autres cas des preuves doivent être présentées. Ici, pas de preuves ! Comme par magie on peut faire disparaître qui on veut, comme on veut, quand on veut. (« On » n'étant nul autre que l'arbitraire patronal). Mais, pourquoi... pourquoi moi ?

Pourtant, quand j'ouvre les yeux, la vie semble continuer. Il m'arrive de voir ici des gens rire et sourire et je trouve cela extraordinaire. Être encore capable de rire ; pouvoir encore sourire. Savoir, comme la semaine dernière, (et avec quelle certitude !) que j'appartiens à une équipe professionnelle, que socialement j'existe, que j'ai un rôle social à jouer, une fonction à assumer. Recevoir des étudiants ou des appels d'étudiants, préparer des avis, signer des dossiers, appeler des professeurs, constituer un dossier, participer ou conduire une recherche, intervenir... Sont-ce des fonctions si privilégiées ? Oui, sans doute, puisque le deuil m'apparaît aussi important.

Il faut dire que je suis de la génération des étudiants des années '60, celle qui a généralement eu des ouvertures assez faciles dans le champ de l'emploi. Et comme j'ai toujours beaucoup investi au niveau professionnel, j'ai aussi toujours été appréciée et re-connue même si j'ai parfois été dérangement pour les technocrates des organisations dans lesquelles j'oeuvrais. Je crois que ce deuil de l'appréciation et de la re-connaissance, c'est le deuil le plus important dans la disparition de ces deux clefs.

Il y a aussi la fin possible de ces complicités que nous avons développées : Crise et/ou éducation permanente..., Animation en milieu éducatif, la participation des partenaires au Conseil de programme, l'interdisciplinaire, les programmes à transformer, le Réseau international de Recherche-action-formation en éducation permanente, le regroupement des responsables Multi-F (groupe de femmes visant à promouvoir la place des femmes et des études féministes à l'université), Genève, l'histoire de vie et un nouveau rapport au savoir, l'imaginaire et les possibles. Des rencontres, du travail acharné, beaucoup de temps, mais aussi des liens, des découvertes et un soutien de personnes

À travers...
le trousseau
de clefs

significatives dans mes champs de recherche et d'intervention. Ces portes sont désormais verrouillées.

Ce qui m'est encore le plus difficile, c'est de ne pas comprendre... Si je savais que cette opération était rationnelle et indispensable pour la survie de l'institution, je comprendrais et j'accepterais. C'est l'arbitraire qui est le plus insupportable ici. « Allons ! tous les moutons dans le pré !... préparez-vous. Toi, tu vieillis : à l'abattoir ! Toi, tu maigris depuis un moment, tu ne broutes pas assez ! À l'abattoir !. Et toi là-bas, tu bêles parfois de façon à nous agacer. À l'abattoir ! Eh ! le grand derrière, tu n'es pas du bon côté de la clôture ! À l'abattoir ! Et toi, là-bas, qui broutes ardemment et confortablement aux frontières du pré, tu n'étais pas autorisée ! À l'abattoir ! »

Comment aurais-je pu, ne serait-ce qu'un moment, m'imaginer, que cela pouvait arriver ? que la liberté de pensée et d'action n'était que factice, même et peut-être surtout à l'Université ? Que ce lieu de formation au pouvoir doit lui-même être un lieu d'exercice du pouvoir, du plus arbitraire au plus legaliste. Et, de façon éhontée, sans un minimum d'élégance ? Comment concevoir qu'après avoir véritablement tenté de bien remplir ma tâche, après avoir investi une partie importante de mes énergies dans ma fonction, je sois évacuée de façon aussi terrifiante ? Et ce, en sus, au retour d'un congé d'études qui devait théoriquement me rendre plus pertinente pour ma fonction. Je soupçonne d'ailleurs que, sans ce congé d'études, je serais encore à ma tâche car la condamnation qui a prévalu au processus d'évacuation n'aurait pu se prononcer aussi aisément.

Premier verrouillage de portes sans que je l'aie décidé au plan professionnel et personnel. Affirmation d'un arbitraire pur, dépassant toutes les explications et justifications rationnelles. Jamais je

n'aurais cru qu'une porte pouvait se fermer ainsi à notre époque... Et celle qui s'ouvre aujourd'hui est celle de l'assurance-chômage que je ne connais pas encore. Mais la seule pensée de m'y retrouver me fait trembler. Comment pourrai-je ? Qu'est-ce qu'on y fait ? Comment s'y prend-on ?

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Voilà ce vide dans un trousseau de clefs, vide qui entraîne une multiplicité d'autres vides tant au plan professionnel que cognitif et affectif. Et je regarde toutes ces autres clefs qui sont encore là... Et elles me disent qu'il faudra re-penser mon système de valeurs et d'actions, qu'il faudra les redécouvrir. À moins de disparaître définitivement.

* * *

Une autre clef. Je démarre la voiture. Voilà une partie du trousseau qui est encore là. Je serai bientôt à quelques dizaines de kilomètres d'ici. Pour une fois, la circulation ne m'inquiète guère. À vrai dire, il n'y a plus d'étonnement, ni de peur possible. Je me sens comme dans un autre univers. Je me laisse conduire plus que je ne conduis. Une rue, un feu de circulation. Arrêt. Et la valse continue : le défilé des maisons de ville, le couloir de l'autoroute Décarie, l'autoroute du nord. M'éloigner, mettre une distance entre ce réel et moi ; fuir : voilà ce que cette clef m'ouvre. Ne plus voir personne d'ici, ne plus entendre personne. Fuir ! Une liberté fragile somme toute, mais une liberté qui m'est encore offerte et sur laquelle l'arbitraire comptable n'a pas « aujourd'hui » de pouvoir.

Par ailleurs, l'élimination du champ de l'emploi c'est aussi la chance d'éviter la cohue fébrile des soirs et des matins. Combien de fois ai-je dénoncé cette prison qu'est la circulation aux heures de pointe ? Voilà que, sans même un effort, j'en serai préservée. Il y a peut-être des malveillances qui produisent des résultats heureux... Compte tenu

À travers...
le trousseau
de clefs

des choix familiaux, devrait-on nommer hasard ou « providence » cette exemption du trafic routier quotidien, au moins pour quelques semaines ?

* * *

J'ouvre la porte. Je suis chez moi. Une autre clef. Celle qui, finalement, devrait déterminer toutes les autres mais qui ne le fait pas automatiquement. Il est si facile de se laisser emporter dans le tourbillon de la vie professionnelle en oubliant la vie familiale, la plus importante pourtant. Au sein de celle-ci, comment vais-je me re-trouver ? Brisée, humiliée, comment pourrais-je accueillir cet univers de façon nouvelle ? Comment le re-découvrir de façon à y passer le meilleur de mon temps en harmonie et confortablement ? Le choisir, oui ! Y être contrainte, non !

Comment pourrai-je soutenir encore ceux que j'aime alors que tant de forces vives viennent d'être détruites en moi ?

* * *

Et ces autres clefs de mon trousseau serviront-elles encore ? Celle du casier postal de l'AFAQ ? Pourrai-je continuer à travailler à l'Association des formateurs et des formatrices d'adultes du Québec ? Suis-je encore une formatrice d'adultes ? Au fait, *qui suis-je* maintenant ?

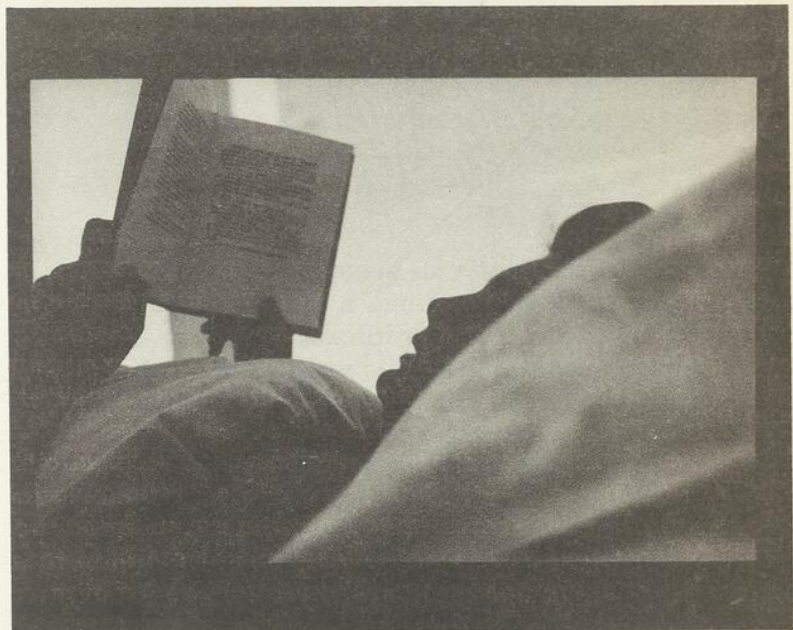
Dans un monde où nous sommes nommés par notre fonction socio-professionnelle, je ressens plus profondément encore le sort terrible que notre société réserve aux jeunes. J'étais déjà intervenue de multiples façons pour tenter de dénoncer cette situation et proposer des solutions politiques. Aurai-je encore le goût et les possibilités de le faire ? Si oui, où et comment ?

Que deviendront les équipes de recherche auxquelles j'appartiens ? Pourrai-je continuer à y participer ? Si oui, à quel prix, et pour combien de temps ? Car, l'assurance-chômage n'est pas éternelle... et la reconnaissance des équipes de recherche, non plus !

* * *

Comme il m'est difficile d'envisager aussi rapidement un changement majeur d'itinéraire ; et surtout forcé... Quelqu'un aurait dit un jour que lorsqu'une porte se ferme, il y en a deux qui s'ouvrent. Je ne les vois pas bien aujourd'hui. Peut-être est-ce possible. Mais je me sens plutôt dans un espèce de donjon sans issue. Tant mieux peut-être puisque je n'aurai pas besoin aujourd'hui du cynique banc des sans-abri. Cependant, dois-je comprendre qu'il est à vrai dire, indispensable.

Par Dieu, que deviennent ceux et celles qui n'ont plus aucune clef ?



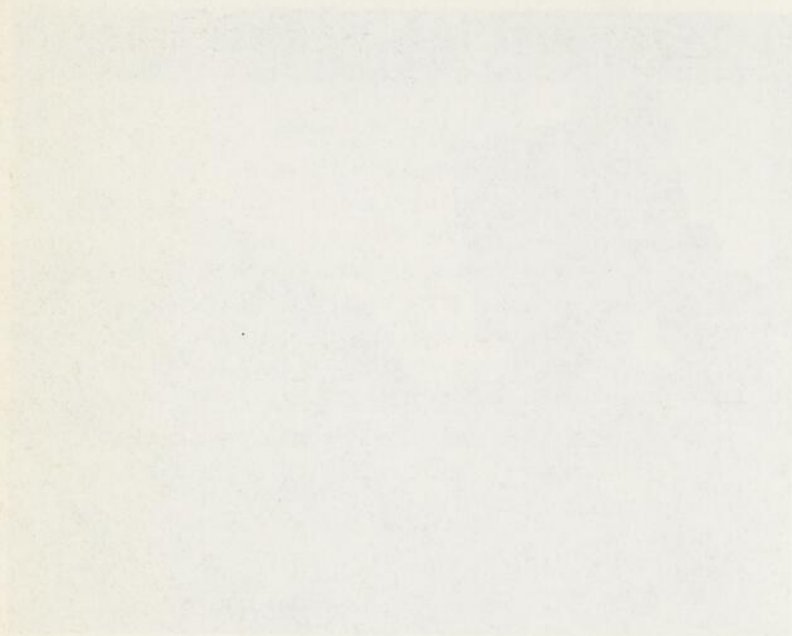
Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc

8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



SUZANNE JACOB

Pomme Douly et la répartition des tâches

— J'ai rêvé que je survolais un continent accrochée au ventre d'une tornade. On arrachait des sycomores, des épicéas et des pins maritimes à grandes poignées. On en faisait de grands bouquets qu'on lançait à la tête des mariés, dit Pomme, attentive aux formes que prenaient les mots en franchissant les étapes qui les conduisaient de son cerveau jusqu'à l'air libre.

— Encore un exploit, dit Anna. Dans quelle tasse aimerais-tu que je te serve le café ?

Pomme réfléchit, captivée par la formation, dans son cerveau, d'une tasse bleu marin au centre d'une tornade qui l'abritait comme un requin abrite ses parasites.

— La petite bleu marin, dit Pomme.

— Elle n'émet plus, dit Anna.

— Elle émettait encore hier, dit Pomme.

— Qui étaient ces mariés ? demanda Anna.

— Quels mariés ? demanda Pomme qui se plissait les paupières pour ne pas perdre de vue le point fuyant formé par la tasse au milieu des épicéas, des sycomores et des pins maritimes arra-

chés à la planète comme s'il s'était agi de pieds de céleri glissant hors de la terre noire.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

— On en faisait de grands bouquets qu'on lançait à la tête des mariés, dans ton rêve, je demande « quels mariés », dit Anna.

— Tu as encore enregistré scrupuleusement, dit Pomme.

— Pourquoi encore ? demanda Anna. C'est toujours, Pomme, j'enregistre toujours scrupuleusement toutes tes paroles.

— Oui, justement, dit Pomme.

Anna se tut. Prudence, prudence et prudence, pensa-t-elle, et encore prudence. Elle tassa le moka moulu espresso dans le panier-filtre, vissa serré le haut au bas de la cafetière, posa l'engin sur le rond déjà rouge, se croisa les bras et attendit. Elle attendait tous les matins face à l'engin qu'elle détestait parce qu'il s'était un jour transformé en bombe qui avait craché à toute force sur les murs. Il avait fallu refaire tout le blanc de la cuisine, ce blanc si blanc pour l'amour de Pomme. Anna avait en vain tenté par la suite de persuader Pomme de faire marche arrière en direction d'une cafetière à risques moins élevés. Pomme ne supportait que les plus hauts risques. Anna s'était résignée. Elle restait donc tous les matins concentrée devant l'engin, épiait les souffles et les soupirs. Cet exercice matinal lui avait redressé quelques-uns des cils du tympan abattus par les décibels de discothèque et affûté suffisamment l'ouïe pour qu'elle perçoive l'appel continu émis par la petite tasse bleu marin. Le désespoir d'Anna, c'était qu'elle ne pouvait renoncer à l'engin à café lorsque Pomme était absente. Si elle l'avait fait, elle aurait eu l'impression de trahir l'amitié qui la liait à Pomme. Or Pomme était absente onze mois sur douze.

Je suis bien folle, pensa Anna. Je devrais rompre pour toujours avec Pomme à la première occasion. Je devrais saisir le premier prétexte, le transformer en altercation pour amorcer une rupture définitive. Je dois casser tout ça. Pomme m'exploite. Si elle croit que je lui dois de m'informer tous les matins de la nature de la tasse dans laquelle elle désire prendre son café, je vais la détromper. Je ne lui dois rien. Ce n'est que pour lui rendre la vie plus douce que j'ai créé des rites entre nous, des rites qu'elle traite avec la plus infecte ironie dès qu'elle en trouve l'occasion.

Plus elle resserrait l'étau de ses bras croisés sur sa poitrine en pensant à tout ce qu'elle faisait pour Pomme alors qu'elle ne devait rien à Pomme, plus la fureur d'Anna grandissait. Lorsque le café passa de bas en haut, Anna fulminait. Elle ne put s'empêcher, pourtant, de servir à Pomme son café dans la petite tasse bleu marin, remettant au lendemain matin le sevrage auquel elle venait de décider de soumettre son amie.

— Pomme n'est pas idiote, dit Pomme en souriant à Anna. Pomme sent bien que le milieu gazeux s'est énormément modifié en quelques minutes, que l'ambiance s'est déconfitée et que la confiture de coing a été soumise à l'instant à des conditions météorologiques qui l'ont probablement conduite à sûrir, Anna, à sûrir.

Anna ne répondit pas. Elle chassa une poussière sur le siège de la chaise avant de s'y asseoir en réprimant les toxines de frustration qui s'agitaient dans tous ses muscles.

— Était-ce un agrotis ? demanda Pomme en faisant glisser le bord de sa tasse sur sa lèvre inférieure. Un agrotis, là, sur le siège de ta chaise, Anna ? ... Tu ne réponds pas, Anna. Je te jure qu'il est possible que l'agrotis que j'ai trouvé hier soir dans mon dictionnaire se soit réfugié pour la nuit sur le siège de ta chaise.

Prudence, prudence et prudence, pensa Anna. Avant de me laisser aller à la violence, je doit absolument y voir clair, je dois établir clairement mes positions. Oui ou non, est-ce que je tiens à Pomme un mois par année par dessus tout, oui ou non est-ce que je peux me passer d'elle, présente ou absente ? Qu'est-ce qu'une vie sans Pomme ? Hélas, c'est une vie sans agrotis sur le siège de ma chaise pour toujours.

— Je mettrais ma main au feu que tu as terriblement mal aux avant-bras, en ce moment, Anna. Il y a combien de temps que tu n'as pas vu ta massuese ? Je sens ta douleur ET la petite tasse bleu marin émet, tiens, écoute, c'est là.

— J'écoute et j'entends que tu devrais t'occuper sérieusement de notre amitié ce matin, Pomme, parce que notre amitié s'en va à vau-l'eau vu que tu l'épuises de tes perpétuelles menaces.

La stupéfaction ouvrit grande la bouche de Pomme et lui décrocha les mâchoires. Elle se leva, pivota sur elle-même, fit le tour de la table, fit le tour de la cuisine, revint à sa place, s'y laissa choir lourdement. Sa bouche était restée béante.

— Oh, referme-la, je t'en prie, referme-la ! Je sais, je sais par coeur que tu peux les garder décrochées toute la journée, je t'en supplie, raccroche-les ! gémit Anna.

Pomme raccrocha ses mâchoires. Anna était au bord de l'hystérie qui éclôt aux frontières des éviers, des cuisinières et des lavabos. Pomme sentit son rhéostat émotif se déclencher : la lumière dorée d'un attendrissement sans limite se leva dans la cuisine. Anna avait besoin de calme ce matin. Ce matin, Anna n'avait rien à faire d'un agrotis réfugié sur sa chaise.

— Il est temps d'inverser les rôles, bredouilla Anna. Désormais, je vais me charger des exploits,

tu vas prendre la routine en charge et accomplir notre quotidien. Je m'occuperai dorénavant de laisser traîner les agrotis sur le siège de ta chaise, et toi, tu surveilleras la cafetière.

— Encore faut-il être doué, prévint Pomme. On ne devient pas Ronald et Nancy en un jour. Il faut commencer par la comédie et pouvoir faire glisser, pousser, tirer le décor jusqu'à la Maison Blanche. Je doute que tu aies ces dons-là.

Comme ces mots s'étaient échappés de son cerveau sans qu'elle ait eu le temps de les filtrer, et comme ils s'enfonçaient dans les tympans d'Anna en les égratignant, Pomme cria :

— Je tiens à toi ! Anna, tu sais bien que tu n'as pas les nerfs assez solides pour amener pacifiquement les pirates de l'air à déposer les armes sous ton siège, pour amener l'ayatollah à s'étouffer dans ton tchador. Tu sais bien que les grands escaliers te donnent le vertige, Anna, tu ne saurais même pas recevoir un Félix sans faire de l'eau dans les genoux.

Anna cria à son tour, en se bouchant les oreilles :

— Je ne te dois rien, Pomme Douly, rien !

Dès qu'elle eût crié, Anna se mit à boudier. Le regard de Pomme s'enfonça dans la frondaison de l'érable centenaire qui déversait son ombre sans jamais envoyer sa facture. Elle pensa qu'il lui faudrait accepter une bonne fois de faire le point avec Anna. C'était au-dessus de ses forces. Après tout, Nancy et Ronald étaient à la barre de l'entretien ménager. Anna devait leur faire confiance pour le quotidien. Depuis longtemps, c'était les chefs d'État qui géraient l'intimité. C'était pour cela qu'on les élisait. Il fallait donc que les individus anonymes se chargent des exploits qui donnent son éclat à l'Histoire, d'où les motoneigistes fonçant sur les traî-

nes sauvages en hiver, d'où les hors-bords écabouillant les unijambistes à la nage en été. Se disant cela, Pomme Douly savait que ces pensées lui étaient données à elle pour la sauver de l'engloutissement amer qui tenait Anna rivée à la cafetière. Les yeux de Pomme se remplirent de larmes. Le pape lui-même donnait le sein aux nouveaux-nés. Tout était devenu intime et quotidien, tous les gros titres. Notre-Père-qui-êtes-aux-cieux avait exaucé toutes les demandes. Je vieillis, pensa Pomme. Je suis triste, je suis empesée, guindée et compassée de tristesse. Toute discussion sur l'amour ou l'amitié vise à atteindre l'uniformité statistique qui est l'idéal avoué de Nancy et Ronald.

Pomme désira pourtant de toutes ses forces réussir cet exploit de la routine de gestion des transactions qui consiste à faire le point sur la répartition des tâches dans l'amitié car rien n'est plus laid que l'exploitation historique. Sa bonne volonté était totale. Elle parvint même à prononcer ces premiers mots : « D'accord, Anna... », mais un trou s'ouvrit grand dans la frondaison de l'érable millénaire, un trou qui aspira l'âme de Pomme Douly pendant que son corps restait évanoui sur le siège de la chaise.

Anna courut. Elle se pencha sur le visage de Pomme, baigna les tempes exsangues de compresses froides, murmurant avec tendresse : « Qui étaient ces mariés sur lesquels la tornade jetait des sycomores et des épicéas, et quel arbre encore ? Pomme, j'ai oublié le nom du troisième arbre, Pomme, réveille-toi ! Reviens, Pomme, reviens !

YVAN COMEAU

Vie quotidienne, classe populaire et vie associative

Notre vie quotidienne comme espace-temps n'est pas celui des grands ensembles économiques et politiques¹, comme le travail, même si dans la première on forme nos opinions sur celui-ci et qu'en relations amicales avec nos camarades de travail nous sommes dans notre quotidien. Plutôt, notre vie quotidienne consiste en un découpage privilégié de notre vie en société, celui où nous nous approprions le mieux et le plus possible notre milieu immédiat et plus vaste. Aussi, c'est dans le quotidien que nous retrouvons les dimensions fondamentales de notre existence (l'espace, le temps, la socialité, les significations, les événements et l'interface nature et culture (habitation, alimentation, vêtement). *En somme, le quotidien est le lieu où se manifeste pleinement notre subjectivité, nos facultés conscientes et créatrices.* Loin de constituer notre quotidien en un objet figé, cette définition veut circonscrire le thème et n'oblige en rien à aborder le quotidien par tel ou tel aspect.

Porter une attention à la vie quotidienne, ce n'est pas s'arrêter au banal et à l'insignifiant. Au contraire, c'est s'intéresser au lieu de création et de production des principales significations de notre

1/ Ces ensembles peuvent tenter de s'imposer dans la vie quotidienne et montrent finalement que l'un et l'autre sont en contact.

vie et c'est comprendre notre réalité de prédilection. Pour illustrer l'importance du quotidien et en quoi nous pouvons en tirer un savoir nouveau, j'envisage le problème de la mobilisation de la classe populaire qui est celui d'une recherche en cours.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Ce problème des raisons pour lesquelles des personnes de la classe populaire forment toujours des collectifs et les raisons qui facilitent leur regroupement me semble important pour plusieurs raisons. Premièrement, les groupes qui visent le changement social sont finalement marginaux (seulement 5 % des associations québécoises de 1942 à 1981). Deuxièmement, la présence populaire dans ces mêmes groupes pourrait être plus importante : les intellectuels, ceux et celles dont la matière de travail est le langage, sont fondateurs d'associations de toutes sortes dans une proportion trois fois plus élevée que leur poids relatif dans la population.² Troisièmement, il s'agit d'une interrogation qui s'est construite dans mon itinéraire de pratiques avec des groupes et des collectifs.

Quels thèmes sont générateurs ?

Dans mes expériences de travail liées à la vie associative, un savoir nous échappait trop souvent pour l'ouverture constante des associations à des personnes isolées : la façon dont elles vivent les contradictions sociales quotidiennement, leur critique sociale spontanée, les possibles qu'elles envisagent et pratiquent, et la façon de les rejoindre. Lorsque la réflexion dépassait le jugement aboutissant au « défaitisme », souvent utilisé au lieu de « résistance » à une approche trop analogue au

2/ Ces chiffres proviennent d'une recherche de Roger Levasseur, « Le développement associatif et les couches intellectuelles », Paul R. Bélanger, Benoît Lévesque, Réjean Mathieu et Franklin Midy (dir.), *Animation et culture en mouvement. Fin ou début d'une époque ?*, PUQ, Québec, 1987, p. 267 à 279.

bureaucratisme, une question est restée : quels sont les thèmes générateurs de cette collectivité, c'est-à-dire les thèmes qui sont englobants et qui représentent concrètement les idées, les valeurs, les doutes et les espérances qui tendent à se révéler ?³

L'idée d'une recherche germe, et ce sont les premiers pas qui sont exécutés ici, notamment par l'intérêt que représente le quotidien, malheureusement trop souvent associé au banal et au routinier.

C'est au terme d'une réflexion sur la « culture populaire » et des ambiguïtés qu'elle crée que l'expression « vie quotidienne » s'impose. Parler d'une culture populaire, c'est parler de son opposé, c'est-à-dire d'une culture dite « savante » qui fait de la première son objet de curiosité et la raison de sa prétention, souvent littéraire. Le mythe entretenu d'une « culture populaire » folklorique, un peu spontanée et rassurante de candeur correspond de moins à moins à la conscience de nos concitoyens et concitoyennes.

Premier préalable : un sujet conscient

Aborder la vie quotidienne de la classe populaire nécessite de poser que les personnes sont conscientes. On avait tort d'associer « aliénation » et « inconscience » à l'époque florissante des groupes M.-I. dans les années 70. Soutenir à la fois que les ouvriers n'ont pas conscience de leur condition et à la fois qu'ils peuvent lutter pour l'améliorer est contradictoire et ne peut que justifier le rôle d'avant-garde auto-proclamée et auto-couronnée.

Que les personnes rencontrées au cours de nos actions aient une conscience qui leur est fournie par

3/ Paulo Freire, *Pédagogie des opprimés*, Maspero, Paris, 1974, p. 87-88.

le lot des expériences passées, ce que Schutz a appelé le « stock de connaissances disponible », ne fait pas de doute. À chaque situation nouvelle, nous y faisons appel. Ce qui peut parfois surprendre notre conscience, c'est que pour chaque action individuelle ou collective entreprise, les conditions de départ ne sont pas toutes connues et que les conséquences de nos actes sont en partie imprévisibles.

Les significations et la connaissance de tous les jours sont puisées dans nos propres expériences ou parmi celles des semblables avec qui on est en contact. Le sujet lui-même est aussi la source de ce que Ernst Bloch a appelé les « utopies concrètes ». Il ne s'agit pas ici des grandes utopies abstraites à la Fourier ou à la Proudhon qui ont conduit à faire du mot « utopie » le synonyme de « rêvasserie ». Les utopies concrètes viennent des désirs, traductions positives des insatisfactions sociales, qui prennent des figures de pratiques nouvelles : elles définissent ce germe de théorie/pratique porteur d'avenir, comme il est précisé plus loin. Aujourd'hui, de façon générale, des utopies concrètes se manifestent pour l'égalité économique, la démocratie, l'écologie, l'égalité entre hommes et femmes, et la paix. Par définition, les sujets sont conscients, inachevés et créateurs en permettant la réalisation des possibilités que recèle ce qui les entoure.

Deuxième préalable : le lien sujet-société

Les membres de la classe populaire ne vivent pas isolés du contexte québécois et ont sur lui un certain impact, d'autant plus lorsqu'ils se regroupent. Des victoires existent : localisation d'un service gouvernemental dans tel village de Lanaudière, le maintien de l'indexation des pensions

fédérales des personnes âgées, la reconnaissance de plus en plus grande du terrorisme conjugal, etc.

La société nord-américaine pèse lourd dans nos vies quotidiennes par deux aspects : la programmation bureaucratique et la position sociale, intimement liée à celle de pouvoir. La programmation bureaucratique s'insinue dans nos vies : logique à court terme, standardisation, efficacité, calculabilité et contrôle affectent à un moment ou l'autre nos rapports sociaux et nous mettent sur fiche pour raison judiciaire, médical, scolaire, financière et politique. Au bureau de commande des pyramides institutionnelles, on déplace des populations, élimine des emplois, décide des lois et dicte la quantité de travail à faire pour se nourrir. Les espaces libres que les sujets dégagent à force d'ingéniosité sont traqués par la rationalité technocratique, celle que « les boubous-macoutes » par exemple ont bien assimilée.

La position sociale fait que des personnes à l'épiderme aseptisé roulent en BMW, Jaguar, Mercedes et consort, et que d'autres someillent sur les gazons de l'UQAM, au centre-ville de Montréal. Tout dépend du degré de possession des ressources matérielles (biens produits et instruments de production) et des ressources décisionnelles (rôle dans l'organisation de l'espace-temps commun, relations des sujets dans les institutions et chances de développement et d'expression).⁴ Le temps n'est pas le même pour tous, ni l'espace.⁵

4/ Voir à ce propos Anthony Giddens, *The Constitution of Society*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1984, p. 258 à 260.

5/ C'est parce qu'il faut beaucoup de temps pour le transformer en argent que la classe populaire a moins de temps libre (William Grossin, *Les temps de la vie quotidienne*, Mouton, Paris/La Haye, 1974, p. 242. L'espace des sujets au bas des positions sociales est limité et relatif à l'élémentaire et au proche (Henri Lefèbvre, *Critique de la vie quotidienne II : Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, L'Arche, Paris, 1961, p. 58 à 60).

Les principales dimensions de la vie quotidienne

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Le temps

La vie associative demande l'ouverture du temps libre⁶ et un réaménagement des divers types de temps. Par exemple, les femmes qui s'occupent seules des enfants et qui ont un travail salarié ont le moins de temps libre, ce qui permet en principe moins de disponibilité. La vie associative exige aussi une certaine perspective d'avenir⁷ : il faut le passage d'une perspective fataliste à une perspective possibiliste.

L'espace

C'est nous qui donnons sens au vide géométrique. Au-delà de l'espace personnel et de la région⁸, il y a l'environnement (horizon où nous nous situons et vivons (Lefèbvre, 1961) qui doit

6/ Les différents types de temps comprennent : le *temps obligé* (le travail, les travaux domestiques, le non-travail sur le lieu de travail), le *temps contraint* (les trajets, les achats et les services), le *temps libre* (les différentes activités de loisir) et le *temps nécessité* (le sommeil, les repas, les soins aux enfants) (Javeau, 1970).

7/ Parmi les perspectives d'avenir, il existe : Le *fataliste* (maintenir ses actuelles conditions d'existence), le *prévoyant* (soucieux, inquiet et se dit très préoccupé de son avenir personnel), le *continuiste* (ne s'interroge guère sur son avenir et ne voit pas comment sa situation qu'il juge particulière pourrait être remise en question), l'*étapiste* (a l'impression d'avoir pris toutes les mesures nécessaires et voit son avenir comme un trajet qu'il a envisagé et où il se sent confiant) et le *possibiliste* (son avenir est ouvert et il sera possible d'y créer et de relever des défis). (Mercure, 1983).

8/ L'*espace personnel* est le contour qui entoure le sujet, dont l'espace est plus grand en avant qu'en arrière, où toute pénétration est sentie comme empiètement (Goffman, 1973). La *région* est un espace borné par des obstacles à la perception. Il y a donc un ordre distribuant les éléments à des places précises et indiquant une certaine stabilité. Ce peut être une pièce d'un logement, une salle, etc. (DeCerteau, 1980).

receler les possibilités d'association : un certain nombre de personnes et des lieux de rassemblement permettant des activités variées. Aussi, le proche serait le lieu privilégié d'activité associative et de son efficacité.

La socialité

La socialité désigne les interactions entre les sujets et sa composante essentielle est l'affectivité. Dans les interactions quotidiennes, les personnes de la classe populaire se présentent elles-mêmes d'une certaine façon avec certaines manières (de spontanéité, de gêne parfois et de fierté). Les personnes significatives confirment l'identité, c'est-à-dire les moyens de reconnaissance et la capacité pour la personne à donner un sens durable à son expérience (Sainsaulieu, 1977). L'ensemble de ces interactions constitue un réseau qui fournit beaucoup d'éléments pour favoriser la vie associative et confirmer son sens pour les personnes. On ne peut faire abstraction de la famille, du conjoint et des proches pour favoriser l'association. L'intellectuel-le de l'association n'est qu'une personne aux rôles spécifiques dans des réseaux aussi nombreux qu'il y a de personnes.

Les significations

Le sens visé est un sens construit par les sujets pour eux-mêmes et pluriel dans les sociétés contemporaines. Nous avons mentionné l'existence du stock de connaissances disponible. Celui-ci se modifie nécessairement lorsqu'une insatisfaction sociale ou encore un désir se manifeste pour intégrer la situation nouvelle et répertorier dans les expériences passées celle qui correspond le mieux par tel ou tel aspect au problème qui se pose. Dans la vie associative, il ne s'agit plus d'employer des tactiques de survie (privation ou sur-travail) exigeantes physiquement et hypothéquant la santé,

mais des stratégies⁹ que les personnes doivent élaborer elles-mêmes afin qu'elles leur appartiennent et qu'elles les réalisent.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

C'est parce que le fonctionnement bureaucratique tente de s'imposer et que les inégalités du positionnement social créent des insatisfactions qu'il existe des raisons de se regrouper. Mais, *c'est parce que le sens et la façon de faire face à l'inégalité et aux insatisfactions sociales sont changés par les membres de la classe populaire que la vie associative devient possible : la vie associative serait une utopie concrète, c'est-à-dire un désir collectif qui se réalise ou est en voie de l'être par une action collective consciente.*

L'événement

L'événement est en somme ce qui arrive de plus ou moins exceptionnel dans la vie quotidienne. Avec la vie associative, il ne s'agit plus de réduire l'événement, mais de le produire¹⁰.

L'interface nature/culture

L'interface nature/culture comprend ces constructions matérielles et comportementales des humains pour leur permettre leur survie biologique (habi-

9/ Une *tactique* est un moyen utilisé pour récupérer une partie de sa dépossession, mais à un niveau individuel, fragmentaire et dépendant des circonstances. Une *stratégie* suppose un calcul collectif des rapports de force à partir duquel les sujets se posent en vouloir et pouvoir, ce qui est propre à la vie associative (DeCerteau, 1980).

10/ La *réduction de l'événement* est associée aux pratiques de routinisation qui sont l'appropriation nécessaire du temps et de l'espace pour assurer sécurité et confiance. L'événement est associé à la menace et à la crainte. La *poursuite de l'événement* est conçue comme quelque chose d'extérieur vers quoi l'on tend. Elle prend la forme du spectacle de l'événement, de l'espérance (l'attente) de l'événement ou de la quête de l'événement. Enfin, la *production de l'événement* est le résultat d'un travail, c'est-à-dire d'un ensemble de pratiques consciemment planifiées (création, préparation d'une fête — cette fusion du routinier et de l'exceptionnel — ou d'une action). (Lalive d'Epinay, 1983).

tation, alimentation et vêtement). Les différences les plus apparentes entre les possédants et la classe populaire se situent à ce niveau et montrent bien l'opposition entre l'intérêt libre et la préoccupation¹¹. L'interface nature/culture peut fournir une partie du contenu de l'insatisfaction sociale, mais elle ne peut remplacer les significations et les désirs d'un nouveau fonctionnement social.

Des moyens pour le savoir

Il y a toujours la possibilité de recherches sophistiquées pour identifier les germes de possibilité associative dans un quartier ou une localité. Mais souvent, ceux qui s'intéressent à la chose n'ont pas beaucoup de moyens.

L'étude des statistiques officielles ne révèle que bien peu de choses en rapport à nos intentions. Généralement, ces renseignements (revenu, état des logements, nombre d'habitants, etc.) sont de nature socio-économique.

L'étude de besoins avec questionnaire est à proscrire pour connaître la vie quotidienne. Outre le temps et l'argent nécessité, elle ne fera souvent que vérifier nos propres pré-conçus par la centration sur des hypothèses. Les questions fermées permettent peu l'émergence de la subjectivité des personnes et de ce qui pourrait être nouveau pour nous.

Plutôt, il est possible d'identifier des personnes isolées de la classe populaire et de les écouter sur les insatisfactions quotidiennes, les désirs et les moyens utilisés pour y répondre. On peut aussi demander aux personnes de notre association ou

11/ Dans le *comportement de préoccupation*, les objets désirés s'imposent au sujet sans qu'il puisse les choisir librement, tandis que, dans le *comportement d'intérêt libre*, le sujet dispose des moyens lui permettant d'opérer une sélection parmi les objets qui l'attirent. (Chombart de Lauwe, 1956).

d'une autre de raconter comment elles sont arrivées à l'association et ce qui maintient leur adhésion. La découverte de nouveaux moyens pour élargir la base sera sans doute réalisée.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Si les échanges proposés sont basés invariablement sur la confiance, on peut modifier l'outillage : échanges enregistrés ou non, analyse de contenu ou non, groupe de recherche chercheur-e/classe populaire ou non, diffusion du contenu par moyen visuel ou non, etc.

Cet échange avec la classe populaire pour un savoir nouveau ne peut que permettre de concrétiser ce désir commun : une connaissance et une maîtrise plus grande de notre vie de tous les jours.

LUC RACINE

Les mémoires jumelles

Je suis celui qui criait qu'il t'aimait, toi

Marguerite Duras

Dans l'immense vestibule où la lumière se fait faux et cendres, à la deuxième heure du jour en été, les scribes s'attardent à leur dernier travail mais ils ne le savent pas.

Aucun d'eux n'a compris à temps le sens de ces rumeurs qui viennent par l'au-delà des jardins.

Soudain, le tout jeune fils de la prêtresse a la vision de la haine, de la rage et de l'ignorance dévorante qui se dévide dans la rue comme la fange va aux égoûts.

Il suit le conseil de la voix, discrètement dérobe quelques manuscrits puis court à travers les jardins et les pièces d'eau jusqu'au dernier quartier d'Alexandrie.

Parvenu au désert à la nuit venante on le voit s'avancer et tout est fini.

Nul ne le rencontrera jamais plus.

L'autre, son jumeau, y demeure encore et personne n'apprendra jamais ce qu'il sait.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Même déchirés l'un de l'autre et arrachés à la mémoire du temps d'avant, ils continuent d'appartenir à un monde où d'un seul geste il est possible d'éveiller tous les songes de la matière.

Depuis longtemps, les jeux sont faits dans la mémoire des ombres.

1.— mémoire de l'enfant sans nom

Habiter.

Ainsi, habiter la vie comme une pauvre et le monde en enfants veufs.

Tu viens de naître, tu as sept ans, tu as mille ans.

Je me souviens, vois-tu, de cet amour.

Était-ce vraiment le nôtre, nous qui depuis tant et tant ne nous appartenons plus qu'à peine, et en souvenir ?

Était-ce vraiment le nôtre, pour tout ce qu'il portait de présages et de retours ?

Je me souviens de cet amour.

Je me souviens de la plage.

Je me souviens de la plage perdue, immense dans le plein d'automne.

Châteaux dressés dans le sable froid, humide, menacés par la marée montant avec le soir.

Je me souviens du feu, du feu sur la plage en plein automne : odeurs de feuilles un peu sucrées qui se mélangent avec cette buée saline de la mer.

De la mer venant à nous, sans cesse plus proche.

Il a fallu abandonner les châteaux où le vent emportait ses cendres fumantes et dont l'eau peu à peu rongeaient les abords mal défendus.

Je me souviens de cet amour.

Je me souviens de la mer.

Je me souviens du feu et de la fête sur la plage d'automne où nous envoyions ses braises se marier aux étoiles.

Des larmes de rire qui brouillent tout.

On ne sait plus, en se roulant, pour quels dieux scintillent ces lueurs.

Je me souviens : le monde était veuf et nous habitions cette île antique, où nous environnaient les parures.

C'était sur le passage de Marseille vers Alexandrie.

C'était la Crête.

C'était la Crête ou bien Mycènes : l'ordre du Temps gravé aux murs des palais impérissables.

Tu étais roi d'une île qu'en ces temps-là n'ignorait nul voyageur.

Tu venais de naître et pourtant ton règne n'avait jamais commencé en la mémoire de qui habitait ton royaume.

On attendait avec ferveur ton retour mais tous
savaient que tu ne les avais jamais quittés.

Nous avons joué à ne plus être que souvenir
dans la mémoire d'un peuple bienheureux.

D'un peuple sans âge faisant parfois de nous
des frères incestueux, d'autres fois nous portant en
triomphe dans les rues nacrées de la ville, jusqu'à
la place de l'immense port.

Mais ils nous sacrifièrent un jour.

Ils nous brûlèrent sur la plage lors des marées
d'équinoxe.

En se consumant, nos corps jumeaux se fonde-
rent l'un à l'autre et le ciel se vida d'étoiles.

La lune s'embrasa et sa lueur incandescente
emplit la moitié du ciel.

Je te regardais, tu avais mille ans.

Je te regardais et tout a recommencé, nos corps
se consumant sous la lune aveuglante.

Aujourd'hui encore, maintenant qu'à nouveau
le monde s'en va aux jours d'enfer, aujourd'hui
encore il est possible de voir nos visages gravés
aux murs des palais impérissables.

C'était sur le passage de Marseille vers Bougie.

Ou bien à Malte, ou bien Mycènes.

Peut-être la Crête.

Je te regardais en ce ciel vidé d'étoiles, pendant
que la lune immense éteignait le brasier qui a refait
nos corps jumeaux.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Je te regardais, il y avait peu de rire dans le
monde.

Mais, à notre départ, il n'en est rien resté.

Avec insouciance, nous avons emporté les der-
niers vestiges du temps et de la vie.

À tant de poursuivre de siècles en siècles, la joie
ne se peut plus contenir et le récit des songes n'est
nul remède à l'ironie de nos malices.

Je te garde dans mon coeur et te rend le mien.

Ainsi sommes-nous scellés l'un à l'autre.

Si nous sommes devenus deux ce n'est que pour
la joie de nous retrouver un.

2.— mémoire de l'autre enfant

Je me souviens, vois-tu, d'un amour qui n'était pas vraiment nôtre.

Ce n'était que cris, bruissements d'une foule étrangère obsédée par le sang : il n'y avait que présage et supplice à la nuit sans lune.

Je me souviens du port, interminable présence des navires, des départs qui se font trop longs et de ces arrivées toujours prévisibles.

Cette vision tout à la fois monotone et exaltante, nous l'entretenions aux nuits sans lune.

Sur cette île étrangère et très ancienne.

Cette attente et cette vision comme une mémoire qui nous tisse l'un à l'autre à travers tous les enchevêtrements du temps.

Et les cris de la foule sans âge, jusqu'à l'orée des supplices.

Ainsi, l'amour qui nous porte ne saurait être vraiment nôtre.

Tout cela est trop lointain et trop immense.

Gouffre de mémoire et d'avenir, traces qu'il serait vain de déchiffrer.

Je me souviens, vois-tu, d'implacables défilés en des villes superbes, de chants fatidiques claquant au soleil de midi.

Je me souviens de trop de jours et d'insupportables cérémonies.

Désirs, offrandes, murmures.

La ruse des dieux sait parfois prendre l'allure d'une caresse et c'est bien ainsi que l'on se sent jouer, rire, n'attendant que le meilleur.

Du destin, on a dit tant de choses sans en rien savoir, alors que seul cet amour en accorde la juste vision.

Qui n'est que silence et ombre portée sur le temps d'une implacable caresse.

Je me souviens, vois-tu, de l'amour qui encore nous tient, nous tisse et nous défait, d'un amour à la fois nôtre et étranger tant il engendre de présages et de retours.

Il se peut qu'aucun âge et qu'aucun lien vraiment ne sachent nous retenir.

Il se peut que d'errance en souvenirs, de coeur à coeur et d'âme à corps, nous n'ayions fait qu'attiser les ombres et les supplices.

Je ne saurais dire qui porte l'autre au détour des siècles.

Je ne sais, vois-tu à quelle enfance il nous faudra tenir.

Tous ces lieux et ces temps nous martyrisent, que le pas soit lent ou la caresse frénétique.

Tous ces lieux sont d'interminables prisons : il semble que d'un siècle à l'autre le passage nous en enchante.

Dis-moi qui rythme nos corps et accorde nos gestes.

Dis-moi ce qu'invoquent nos vies, la fuite du sang, l'arbitrage des saisons.

Il y a de grandes images sur la mer, elles dérivent et elles enchantent.

Il y a tant d'images et si peu de regards pour les saisir.

Naviguer n'est rien : c'est le voyage qu'il faut vouloir.

Le voyage et la mer, le soleil implacable.

C'est le voyage qu'il faut aimer, cette ronde des lieux et des plaisances.

Pour qui ne rêve, pour qui n'attend, toute espérance est un supplice.

Pourtant les traces de nos mains sont là encore et toujours, gravées aux détours des cavernes les mieux cachées.

Nos pas résonnent sans fin au dédale des labyrinthes depuis longtemps oubliés.

Tout est signe de nos errances, signes indéchiffrables pour les passeurs d'occasion et d'artifice.

Signes impraticables pour les grands ou les oubliés de ce monde.

Signes intarissables pour ceux qui ainsi s'aiment et se pourchassent..

Signes jumeaux que seul l'espace distingue et magnifie.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

On nous a pourtant aimés.

Je sais qu'on nous aimait là-bas, qu'il suffisait d'un geste pour y atteindre les coeurs.

Rien n'en a toutefois survécu que ces signes jumeaux que seul le temps distingue et magnifie.

Cette folle poursuite.

On nous attendait ailleurs et souvent nous fûmes sauveurs d'un siècle d'or.

Existe-t-il seulement un rêve où nous ne sommes pas apparus, un royaume où l'on ne nous a pas cherchés ?

Tu racontais, tu racontais et j'ai tracé les gestes d'impossibles rencontres.

Nous ne sommes plus du monde : désespoir d'être ici ou là et de ne pas être vraiment.

Désespoir de savoir qu'en vérité le temps nous arrache l'un à l'autre.

Ainsi sommes-nous voués au récit inaugural, à sa leçon d'aurore.

Le soleil même à sa naissance nous demeure comme souffrance nécessaire.

Si ce n'est entre nous la première fois, c'est la dernière.

Au prochain rêve je reviens vers toi : éclaté, enjouié, je coulerai comme la larme de ta paupière.

Je songerai au temps, encore une fois qui sera toujours la première je reprendrai tous les périples de notre amour.

On nous a aimés là-bas comme si un improbable ailleurs pouvait suffire à nous retenir, nous qui à jamais ne faisons plus partie de rien.

Ce qui d'un certain point du temps avance apparaît de l'autre comme lassante et interminable répétition.

Seules en valent la fondation et la geste d'aube.

Car ce qui revient alors nous enseigne l'impossible chemin, l'inouï fait roi et cette vocation des siècles d'argile.

Ne cherches à rien saisir de ce qui d'après certains se passe.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

On ne peut pas dire à son père
qu'on est amoureux de sa fille.
C'est une chose que l'on ne peut pas dire.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.

Il y a une chose que je ne puis pas dire
à mon père, c'est que je suis amoureux
de toi.



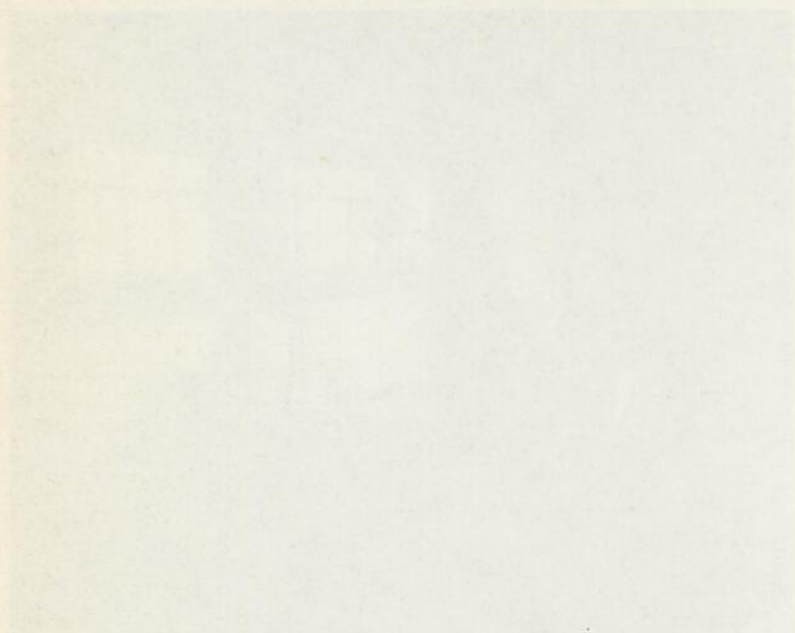
Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc

8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY

SUZANNE MARTIN

Tranches de vie à consommer sur canapé

Transportons-nous en un instant de ce lieu, devenu presque mythique, de la chaumière québécoise (qui revêt d'ailleurs très souvent la forme d'un bungalow américain). Que voyons-nous dans la demi-obscurité de ces salons, salles de séjour ou cuisines plus ou moins cossus ? Des yeux, des milliers d'yeux, fascinés par le grand Oeil qui leur permet de voir d'autres salons, d'autres cuisines, souvent très cossus ceux-là (enfin, ça dépend ; la télévision, ici, oscille habituellement entre *Les Belles Histoires des Pays d'en haut* et *Dallas*) où il se passe quelque chose. Sur l'écran des gens vivent de passionnantes histoires de pouvoir, de sexe ou d'argent à moins qu'il ne s'agisse d'un excitant combat de boxe déguisé en partie de hockey. La télévision fait indéniablement partie de notre vie quotidienne ; pour certains on pourrait même dire qu'elle la remplace et que leur existence n'est qu'un intermède entre deux émissions. Ces tranches de vie que nous sert le petit écran sont entrecoupées de messages publicitaires ou plutôt les messages publicitaires sont entrecoupés d'émissions qui viennent malencontreusement en interrompre le flux. Interruptions qui passent parfois inaperçues car ces

messages sont eux aussi de véritables mini-téléromans qui pourraient s'intituler *La Vie rêvée* (London Life), *De grandes espérances* (Loto-Québec) ou *Le Dernier des Mohicans* (Molson). Dans certains cas nous tombons carrément dans l'univers de la science-fiction avec les machines à laver qui n'ont jamais besoin de réparation ou dans l'utopie la plus débridée : ne voit-on pas parfois un homme en train de faire le lavage ou des enfants réclamant du fromage ? Sans parler de la véritable quête du Graal que constitue l'interminable recherche du Secret de la Labatt bleue qui fait courir tout le Québec. Secret qui consiste d'ailleurs sans doute, à faire croire qu'il y en aurait un... (La nouvelle agence de renseignements fédérale qui a hérité de la GRC une si subtile compréhension de la réalité québécoise serait, paraît-il, en train d'infiltrer Labatt...) Essayons de lever le voile des Mystères de la vie quotidienne en interrogeant le contenu que quelques-uns de ces messages nous présentent tout innocemment (?). Nos savantes observations nous ont conduit à la conclusion que notre société se divise en deux grandes catégories : ceux qui bûchent et ceux qui en ont ras-le-bol du labeur quotidien.

Ceux qui bûchent

« Tu fais ta part pour le payyys... C'est comme ça qu'est ta viiie... T'aimes pas une bièèèère faite à moitiééé... C'est ce que t'as toujours vouluuu... Molson salue les *vrais* ! » Cette annonce mériterait un véritable prix vinaigre (le citron est encore trop doux) pour l'exaspération qu'elle suscite chez certaines personnes, dont je suis. Molson, désespérant sans doute d'élargir sa clientèle au-delà des cols bleus, nous présente un message publicitaire qui nous ramène à la belle époque du « La vie qu'ils mènent, c'est en plein le genre de vie qu'ils aiment. C'est ça qui fait que les gars sont satisfaits. » La Chambre de commerce et le Conseil du patronat ne disent pas autre chose mais ils le disent

Tranches
de vie
à consommer
sur canapé

plus subtilement. Mais ce n'est pas tout. Le message s'adresse à « ceux qui bûchent », des gars robustes qui exercent des métiers qui demandent de la force physique et qui gagnent leur vie à la sueur de leur front (on en voit d'ailleurs un en train de s'éponger). Évidemment, un comptable, une infirmière ou un éducateur ne font pas partie de « ceux qui bûchent » (même si on voit brièvement deux messieurs en complet, il est clair que le message s'adresse aux travailleurs manuels). Une boisson aussi « virile » que la Molson est réservée aux « vrais ». Quand voyez-vous un intellectuel boire de la bière ? Pas dans les messages publicitaires en tout cas ! Jacques Godbout, dans un article récent, dénonçait d'ailleurs l'anti-intellectualisme qui suinte de ces annonces des brasseries qui veulent continuer à brasser de grosses affaires au milieu d'un peuple de bûcherons. « Ceux qui bûchent », les « vrais » hommes près de la nature. On voit que nous ne sommes pas sortis du bois ! Anachronique aussi ce « tu fais ta part pour le pays » (mais lequel ?) à l'heure du « on est six millions... chacun dans sa petite entreprise individuelle. » Anachronique et hypocrite ; comme si les ouvriers de la construction n'allaient pas travailler, souvent dans des conditions périlleuses, tout simplement pour gagner leur vie. En fait, il s'agit surtout de flatter une clientèle que l'on veut conserver. Malheureusement, peut-être, pour Molson, les vrais « bûcheux » semblent se faire de plus en plus rares ; si l'on en juge par le message implicite que nous livrent d'autres annonces les Québécois aspireraient plutôt au repos...

Vivement la retraite !

On les voit à Venise, dans le désert de l'Arizona, dans les Antilles. Ils sont jeunes, beaux, en santé. Ils ne rêvent que d'une chose : prendre leur retraite à 55 ans. Alors la vraie vie, dont ils n'ont eu qu'un avant-goût jusque-là, commencera pour eux. Ici, il serait de mise de parler de l'Âge d'or, non pas

dans la signification que cette expression a prise chez nous, celle d'un inoffensif carré de sable où les retraités sont parqués et livrés à des passe-temps débiles, mais bien au sens mythique. On se souvient que durant cet Âge bienheureux (situé évidemment dans la nuit des temps) l'humanité ne connaissait ni le labeur ni la souffrance ; la terre nourricière offrait généreusement ses fruits. Ce rôle est maintenant dévolu à la London Life qui fournira régulièrement de quoi subsister à toutes ces petites fourmis prévoyantes qui se transformeront alors en insouciantes cigales. « Liberté 55 », tel est le nom de ce merveilleux programme. La liberté n'est plus une valeur, un idéal pour lequel on combat, elle est devenue synonyme de retraite dorée. Un éternel voyage, sous des cieux ensoleillés de préférence, loin de la monotonie quotidienne : telle est la vision édénique qui se dégage de cette annonce. Avant cette bienheureuse retraite la vie n'est qu'un long purgatoire, que dis-je, il n'y a même pas de vie ! On ne saurait mieux indiquer la dévalorisation du travail, de la vie active, et des possibilités de réalisations qu'elle offre à l'être humain. L'annonce de la London Life laisse filtrer une grande vérité que nos sociétés avancées préfèrent généralement se dissimuler : pour le plus grand nombre le travail, dans les termitières modernes, n'a rien d'exaltant. La vraie vie est ailleurs. Plus tard. Message en même temps profondément aliénant, si on y réfléchit, qui conseille de ne pas essayer de changer les choses mais d'accumuler tranquillement de quoi vivre confortablement sa retraite. L'annonce invite à tout miser sur la « vraie vie » qu'on aura à 55 ans, vie si aléatoire par ailleurs car les accidents, la maladie ou la mort peuvent survenir bien avant. « Payez maintenant, jouissez plus tard ». Le retraite se pare de l'aura magique que peut avoir, par exemple, le mot « jeunesse » alors que passer sa vie à préparer sa retraite est une bonne façon de vieillir avant son temps. « Liberté 55 » n'est pas un slogan révolutionnaire ; c'est le bonheur en différé, la nouvelle

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

version du « paradis à la fin de vos jours ». Autrefois on préparait son avenir, maintenant on prépare sa retraite. C'est peut-être cela le véritable vieillissement d'une société. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas tout le Québec qui pense à la retraite, en cette période post-référendaire. Retraiter, quitter le terrain du combat, non pour effectuer quelque repli stratégique mais pour détailler tout bonnement.

Je m'apprêtais à mettre le point final à cet article lorsque mon attention fut attirée par l'annonce de Loto-Québec. Vous savez, ce jeune couple qui dort encore à 11 (onze) heures le lundi matin pendant que deux tourtereaux roucoulent dans une cage. Ils ont gagné le gros lot ! Ils sont devenus millionnaires ! Alors ils dorment. Quelle aventure exaltante ! Même si vous avez autant de chance de gagner le million que de recevoir sur la tête un fragment de la planète Mars le rêve de la richesse instantanée se vend bien chez nous. Toujours le paradis... un paradis qui pourrait bien ressembler à la mort. Ne parle-t-on pas du « repos éternel » ? Il y a des tranches de vie qui vous restent sur l'estomac. Et si le petit écran cessait de faire écran justement ; si on allait voir derrière... Peut-être aurions-nous une indigestion collective. Mais je dois rêver... Rassurez-vous bonnes gens, tout un peuple dort bien tranquillement, les yeux ouverts, sur son canapé.

BIANCA CÔTÉ

L'espace vital individuel

Le territoire, je ne le sais que trop, pose la question du quotidien. Déjà seule, ça prend tellement d'énergie pour ne pas se détruire. Tellement exigeant de ne pas raturer son ombre. Alors en couple, je ne me compromets jamais. Je préfère mentir. Ça fait partie, au même titre que la mauvaise haleine, de l'hystérie conjugale.

Envahissement du territoire. Retrait à assumer, prévention à effectuer. Mon corps se souvient. Les détails n'avaient pris que quelques minutes mais y repenser grugeait tout l'intérieur des nuits.

Territoire enflé, de l'eau dans sa cave. De la douleur qui fait du bien, les éloges du risque. Se constituer une pensée à coups de bras et de sexes. Du territoire usurpé, de petites pensées au jour le jour. Mon ombre se déplace dans le territoire, il faut ratisser le terrain, le créer de toutes pièces. De but en blanc, cerner l'espace-sujet, trouver la vie en soi, des mots à ma mesure.

Pour le moment, je m'applique à dresser une liste des objets indiquant l'occupation du territoire : maison de papier, jambes emmaillotées dans des aiguilles de soie, décor d'asphalte, exotisme de bon aloi, démarcations de fauve, femme qui éclate dans le temps, fonds de cour, de bouteilles, regard aiguisé, endos de fenêtres, étoile-carrefour... À chaque éternité, la mémoire défend sa zone.

Labyrinthe de détails, je m'enfonce, obnubilée. Si la maison représente ma pensée, le territoire définit quel espace en moi ? Qu'est-ce que je n'assume pas ? Le fait d'être non-neutre ? La somnolence du plaisir ? Que je ne bouge pas de ma vie ?

Territoire envahi par le sentiment. Sclérosé. On ne touche pas à votre territoire. On vous y laisse ou on vous en extirpe, comme les mauvaises herbes. Vous n'avez plus droit de cité.

Tu dis que tu ne te sens pas chez toi ici, rien ne t'y appartenant. Tu trouves mon territoire fragile, enclin à la dérobade. C'est un reproche mais ton corps le chuchote tellement bien... Mes plaies en sont, en étaient toutes retournées. La transparence s'est rompue depuis, il faisait trop froid entre nous.

Et je me promène dans mes limites comme une paraplégique sans orientation. Territoire arrière, territoire avant. Non pas deux forces qui se dynamisent mais une qui annule l'autre. Mon territoire avait englouti l'invité. Trop étroit pour lui. Ça lui collait à la peau et la peau se détachait, plus rose que d'habitude. Sous le territoire déserté, la douleur circule, s'étend, s'immobilise. Pas assez de souffle pour pleurer.

BLES
ridien
d'emp

DANIEL GAGNON



Ange à la prothèse

I

Raphaël lui sourit. Il entrouvre ses lèvres sur des gencives retenant des dents imparfaites d'une délicate blancheur. Au fur et à mesure qu'il avance avec sa canne, par mouvements arythmiques, sa mère prend plus clairement conscience de l'amour particulier qu'elle lui porte. Elle embrasse du regard cet enfant auquel elle a tant rêvé ; elle réalise combien elle est attachée à cette beauté, à cette richesse, à cette élégance, à ces grandes mains fines noblement élancées, à ces bras et à leur douceur inépuisable, à ces jambes inégales et à leurs multiples pas.

II

Elle le contemple de tout près ; l'Enfant n'a-t-il pas déjà été peint mille fois à l'usage de tous les croyants comme celui de tous les païens ? Il a couché sa tête sur ses genoux ; elle étudie le profil chantourné de ses joues, le contour harmonieux de son visage, le bombement des lèvres, la courbure des sourcils, la pureté du front. Il lui montre un univers où tout est confiance ; abandonné à un Dieu qui ne punit ni ne réglemente, mais comble le cœur de joie, il est un livre sacré. Elle voudrait être

savante et d'une espèce rare pour le déchiffrer et pour en donner de vastes traductions et d'amples tableaux, pour expliciter les ellipses et les références à des réalités remontant au Paradis terrestre. Il est fait de séduction, de prestige et de mystère. Ah ! si elle pouvait thésauriser sa beauté dans un coffre-fort ou dans un temple ! À titre de mère, elle désire être la première. Son enfant possède le don émouvant de la faire trembler de peur et d'amour. Elle désire l'attraper tout doucement dans ses mains ; pourtant malgré la maîtrise dont elle fait preuve dans certains de ses dessins, malgré la verve que révèlent ses compositions, malgré sa grande excitation, elle n'est pas capable, faute de moyens, de culture et de force, de comprendre ou d'interpréter correctement les grâces de son fils. Où est passée sa grande inspiration d'antan, sa facilité et sa fougue incomparables ? Avec un corps comme celui-là, d'une foudroyante adolescence, il lui apparaîtrait comme le plus bel être du monde. Il pourrait se permettre d'être un ange, tant son charme, sa simplicité et sa souveraine intelligence le situent au-delà, au-dessus des autres. Elle se regarde. Elle a un visage de sorcière et des mains tachées de peinture. Elle n'a plus les yeux bleus de son enfance ; elle ne croit pas rayonner de séduction. Elle se sent une vieille femme devant son enfant.

III

Elle achèterait une ferme abandonnée, y installerait un immense atelier ; elle obtiendrait de son ex-mari de quoi financer les travaux. Elle se mettrait à l'oeuvre avec enthousiasme et gaieté tout en suivant les traditions millénaires. Le désir amoureux habiterait sa pensée. Elle ne parlerait pas, le chant des oiseaux traverserait l'air tendrement, des érables et des trembles frémissaient nonchalamment devant ses fenêtres. Elle aimerait son fils avec une voluptueuse langueur ; elle le verrait volontiers

nu, le sexe ferme et surgissant. Elle contemplerait l'oeuvre de sa chair et y croirait, elle l'aimerait passionnément, elle n'aurait pas perdu le plaisir de jouer, d'enlacer la Beauté et de s'enivrer à son rythme ; elle s'efforcerait de ne pas trop regarder son enfant dans les yeux, elle connaîtrait ses limites... Elle le voit. Il lui offre son corps souriant. À court de ressource, elle ne pourra pas payer le loyer, elle est au bord de la faillite. Crevée de dettes, brouillée de longue date avec son mari, il lui faut de l'argent dans les plus brefs délais. Si son avenir reste sans espoir, elle se précipitera par la fenêtre, la seule issue sera la mort ; ou bien elle renoncera à l'existence, elle se retirera dans une usine et se consacrera aux occupations les plus austères. Elle accueillerait le cancer comme une délivrance, elle s'enfuirait de son atelier et irait mourir dans la solitude.

IV

Elle tourne autour de son fils pour l'examiner sous différents angles, obtenant ainsi une variété de perspectives. Sa main a déjà été plus sûre, elle a naguère exécuté maintes représentations au moyen d'une ligne plus nette et plus incisive, l'acuité de ses profils d'hommes était frappante, la silhouette des corps était rebondissante. Elle le regarde. Avec sa jambe infirme, il est là, en dehors d'elle ; il est création, il est existence... Elle est consciente qu'il lui faudrait mettre un peu d'argent de côté, mais elle perd courage. Elle refuse de s'assujettir aux banques, elle n'accepte pas l'argent comme un moyen, elle veut en finir avec les déprédations du père de son enfant. Elle s'enfonce dans ses rêveries. Elle a cessé d'exposer dans les galeries. À qui confier son espoir de liberté ? Comment atteindre une certaine sécurité financière ? Il faut vivre. Elle cherche à éviter la chute, elle lutte contre ses fantômes. Elle le couve des yeux avec plaisir. Il n'est pas un être purement spirituel, dépourvu

de sexe. Elle l'observe manger sensuellement les deux dernières pêches dans le plateau. C'est toute la nourriture qu'elle possède. Il faut qu'il vive pour que son corps vibre, il faut qu'il mange. Elle cherche avec lui toutes les possibilités qu'offrent les éclairages. La lumière sur lui. Ses doigts se mettent à l'oeuvre, elles pressent de nouveau une joyeuse faculté d'agir qu'elle n'a pas éprouvée depuis longtemps. Revivre dans son atelier, réparer les toiles, aller et venir dans le dédale des chaises, des pots renversés, des décors, des costumes et des panneaux empilés, retrouver quelque chose de l'excitation des premiers moments.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

V

Elle s'est coupée du monde, derrière les portes closes de son atelier ; en s'éclipsant, elle a voulu ouvrir la voie à la recherche d'une solution à sa crise morale. Elle était si divisée en elle-même et son impasse était si totale qu'en scrutant son âme mourante, elle n'espérait plus déceler un jour la possibilité d'un déblocage ; dans cet état de démission, rien n'émergeait d'elle ou autour d'elle qui aurait eu sa préférence... Elle regarde son fils. Fixer sur la toile, d'un trait rapide et fluide, les impressions fugitives. Elle contemple sa démarche irrégulière et n'a jamais étudié avec autant de plaisir le déhanchement lent d'un corps en marche, le battement léger des jambes ; il monte et descend, comme si à chaque pas il allait s'élancer, sur sa bottine orthopédique. Elle veut dessiner sa prothèse aussi, tout peindre de lui, saisir sa nature intime, son équilibre délicat, sa frêle solidité, son fragile aplomb. Sculpture vivante et inégale, énigmatique, il avance vers elle, aimable et gai, attirant sur sa chair le regard et le désir de sa mère ; il est le tremplin vers d'autres horizons, ceux où l'on déguste, au creux de la main de Dieu, la chair spirituelle, ceux de la nonchalance des heures passées dans la paix. Le peindre pendant sept jours

et sept nuits, sans discontinuer ! Grand, maigre, dévêtu de son peignoir, cheveux déliés, il marche doucement. Sa rencontre est d'une grande portée, elle relance l'âme en voie d'essoufflement. Le seul fait de regarder, entre les murs de son atelier, cette beauté nue, nette de tout ornementation, sans affectation dans son maintien, éloignée de tout mensonge, sème le trouble en elle, introduit dans son cœur une émotion violente, réveille le souvenir d'une blessure inextinguible, au-dessus de tout remède, à laquelle tout son art n'a pas cessé de vouloir donner une dimension rituelle et sacrée.

VI

Il se laisse déchausser et rechausser, décoiffer et recoiffer ; elle touche à sa prothèse. Elle sent brûler en lui le feu sacré de la danse. Et sa voix est extraordinaire, voix d'émotions, de rires et de larmes contenant tous les registres, voix qui jaillit et se brise en mille éclats contre les objets de l'atelier. Elle veut peindre cette voix... Cependant, le marasme de sa condition n'a jamais été aussi profond ; les tableaux s'accumulent, elle ne peut pas rembourser ses dettes et elle a besoin de tubes de peinture, de toiles et de pinceaux ; elle aimerait avoir un atelier plus grand, plus éclairé, à la campagne si possible, mais pas trop loin de la ville pour aller au cinéma, au théâtre, au concert et à l'opéra qu'elle ne fréquente plus depuis des années, trop pauvre et trop déprimée pour seulement rêver que ce serait possible. Son atelier est à peine habitable, le plancher s'est affaissé et le toit fuit ; il n'y a aucune installation électrique ou sanitaire ; les habitants du quartier trouvent ses peintures fâcheuses et ils approuveraient avec plaisir son démenagement ; s'estimant insultés, les voisins adoptent à son égard une attitude froide et hostile, plusieurs se disent choqués par ses tableaux. Elle se tient debout, intacte parmi les ruines. Elle ne veut s'amputer ni du monde de la vie

quotidienne ni du rêve ; elle ne veut pas renoncer à la poésie.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

VII

Il est si beau qu'elle ne voudrait et qu'elle n'oserait en faire que de petites esquisses exécutées en marge de ses tableaux ; elle n'en ferait que des essais au crayon, parfois destinés à être effacés ; elle le recommencerait sans cesse, son fils, toujours son fils, dans tous les tableaux, dans les champs, les forêts, les musées, les squares, les églises et les magasins ; elle l'interpréterait tout en lui conservant sa personnalité infinie. Elle rêve d'un coloris délicat et nuancé pour lui ; elle imagine déjà quelques titres à donner à ses toiles, comme : *Garçon en équilibre*, *Nu sur le bord du fleuve*, *Bois sacré*, *Ange à la prothèse*. Il danse. Il décompose la réalité et la recompose par sa danse infirme ; elle écoute le son obsédant de la bottine orthopédique sur le plancher de bois de son atelier ; elle voit luire la prothèse de métal chromé sur la chair blanche, mais cela lui paraît plutôt être l'épée d'un ange venu pour l'accompagner et envoyé par le dieu Amour.

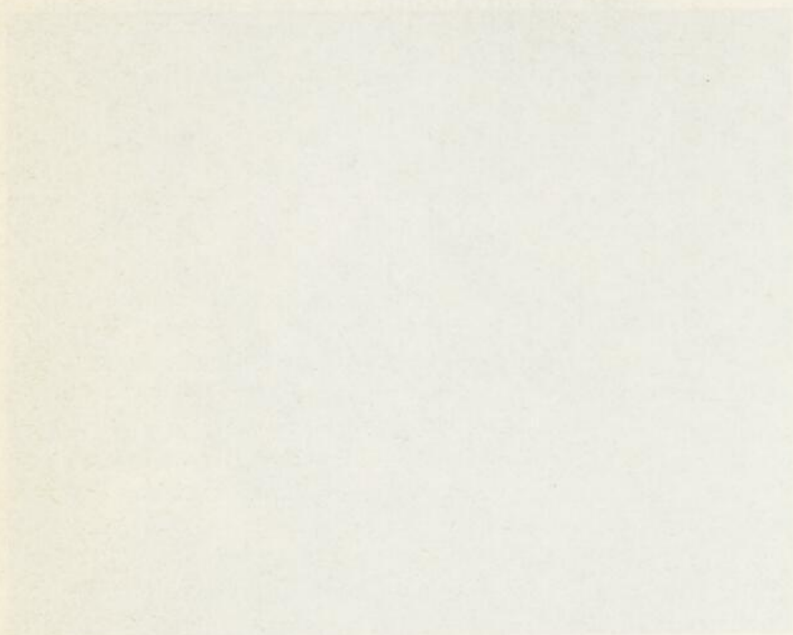


Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



DOCUMENT

Le NPD et le parti de défense

Une fois de plus, le parti de défense a été le grand vainqueur de la campagne électorale. Le NPD a obtenu 11,1 % des voix, ce qui lui a permis d'obtenir 11 députés. Ce résultat est le meilleur jamais obtenu par ce parti. Le NPD a obtenu 11,1 % des voix, ce qui lui a permis d'obtenir 11 députés. Ce résultat est le meilleur jamais obtenu par ce parti. Le NPD a obtenu 11,1 % des voix, ce qui lui a permis d'obtenir 11 députés. Ce résultat est le meilleur jamais obtenu par ce parti.

En outre, le parti de défense a obtenu 11,1 % des voix, ce qui lui a permis d'obtenir 11 députés. Ce résultat est le meilleur jamais obtenu par ce parti. Le NPD a obtenu 11,1 % des voix, ce qui lui a permis d'obtenir 11 députés. Ce résultat est le meilleur jamais obtenu par ce parti. Le NPD a obtenu 11,1 % des voix, ce qui lui a permis d'obtenir 11 députés. Ce résultat est le meilleur jamais obtenu par ce parti.

THE END

PHILIP RESNICK

Le NPD et la politique de défense

Une fois depuis la deuxième guerre mondiale — en 1962-63 — la question de la défense nationale joua un rôle clé dans la politique canadienne. Ce fut l'époque de notre adoption du missile Bomarc et d'une très forte pression américaine véhiculée à travers NORAD et l'OTAN, pour son armement nucléaire. La chute du gouvernement Diefenbaker et l'élection de Lester Pearson furent, en bonne partie, les résultats d'un manque d'unité marqué des conservateurs sur cette question et de très forts appuis américains derrière la scène pour les libéraux.

En Grande-Bretagne, durant les deux dernières élections, la politique de défense contribua de façon importante à la défaite du parti travailliste et au triomphe de Margaret Thatcher. En se définissant comme parti prônant le désarmement nucléaire unilatéral, les travaillistes se montrèrent vulnérables à la critique de ne pas avoir une vraie politique de défense envers l'Union soviétique. La défection des Sociaux démocrates au début des années 1980 fut en bonne partie causée par leur dissidence avec la politique travailliste en matière de défense, une politique qui d'ailleurs ne sembla trouver qu'un appui minoritaire parmi l'électorat britannique.

C'est vrai qu'il y a un contre-exemple intéressant à citer, le cas de la Nouvelle-Zélande, qui prône une ligne indépendante en matière de défense, en fermant ses eaux territoriales aux navires américains porteurs d'armes nucléaires, et en affaiblissant son rôle à l'intérieur de l'alliance ANZUS, qui la lie aux États-Unis et à l'Australie. Cela ne semble pas avoir coûté beaucoup au parti travailliste de la Nouvelle-Zélande en terme de popularité — tout au contraire. Mais il ne faut pas croire que ce qui réussit en Nouvelle-Zélande réussira pour autant au Canada.

S'il faut engager maintenant la discussion sur cette question c'est parce que les sondages d'opinion depuis des mois, comme les toutes dernières élections partielles semblent indiquer, très heureusement de mon point de vue, que le NPD fédéral se trouve devant une percée historique. Même si ce parti ne réussit pas à maintenir les 40 % de l'appui populaire que les sondages lui donnent, il n'y a pas de doute que le NPD pourrait se trouver après la prochaine élection fédérale comme un des deux partis majeurs, et pourrait soit être appelé à former un gouvernement minoritaire soit peser fort sur un gouvernement libéral minoritaire.

La montée impressionnante du NPD commence à attirer donc l'attention des médias, et des attaques contre sa politique officielle de retrait de l'OTAN et de NORAD. Ce n'est pas par hasard que le *Globe and Mail*, le journal des milieux d'affaires *par excellence*, mène l'attaque, que les conservateurs non moins que les libéraux suivent, et que derrière la scène, on sent les américains s'agiter à l'idée d'une poussée « neutraliste » dans la politique de défense canadienne.

Ce que je veux proposer c'est que le NPD repense sa position officielle sur l'OTAN et NORAD d'ici à la prochaine élection fédérale. Plus concrètement, je pense que le NPD fera bien de

dissocier sa position sur l'OTAN de sa position sur NORAD. Car, une retraite canadienne de NORAD serait à mon avis souhaitable et, du point de vue politique, « vendable », ce qui me semble moins vrai en ce qui touche l'alliance atlantique.

Nous pourrions discuter des bienfaits et des méfaits de la formation de l'OTAN au début de la guerre froide, sans que cela change la réalité actuelle. Cette réalité indique que l'OTAN a été un facteur essentiel des rapports Est-Ouest et Amérique du Nord-Europe de l'ouest depuis quatre décennies, et continuera de l'être en toute probabilité pour encore une cinquième. L'OTAN a pesé sur notre politique à certains moments — on pense à l'ambiance de guerre froide dans notre politique étrangère durant les années cinquante ou soixante, ou encore, à notre présence militaire en Allemagne de l'Ouest. Par contre, ce n'est pas l'OTAN qui a dicté le niveau de nos défenses militaires ou de notre politique internationale sur les questions Nord-Sud, ou, durant les dernières années, notre attitude face au monde communiste. Et le Canada est loin de faire exception à cet égard. Le Danemark, beaucoup plus près de l'Union soviétique que nous, a résisté avec succès aux pressions de l'OTAN d'augmenter ses défenses militaires durant des années. La Grèce sous PASOK, tout en restant un membre de l'OTAN, ne se sentit point obligée de suivre la ligne de l'OTAN ou des États-Unis, au Moyen-Orient, sur les négociations stratégiques, etc. Il ne me semble donc pas que notre adhésion à l'OTAN sous un gouvernement NPD serait incompatible avec la poursuite d'une politique étrangère plus indépendante. Pour aller plus loin, dans l'ère Gorbachev, où enfin les dirigeants soviétiques se montrent moins arriérés, plus ouverts aux réformes, le Canada pourrait profiter de son adhésion à l'OTAN pour appuyer de plus fortes réductions de l'armement conventionnel non moins que nucléaire en Europe centrale, et le renforcement de mesures de confiance Est-

Ouest dans plusieurs domaines. Notre adhésion actuelle à l'OTAN ne semble pas avoir trop influencé même le gouvernement actuel dans sa décision récente de mettre fin à notre engagement de longue date de venir à l'aide de la Norvège en temps de crise. Il me semble donc qu'un gouvernement NPD (ou appuyé par le NPD) pourrait de façon semblable adopter une position critique face aux essais du missile Cruise au nord de l'Alberta, tout en restant bon membre de l'OTAN.

NORAD, par contre, est une autre question. Cette alliance qui date de 1958 fait partie d'une stratégie de premier tir américain, même si elle est formellement justifiée en terme de défense de l'Amérique du Nord contre une attaque de bombardiers. Elle fut déjà désuète pour les années soixante, avec les missiles remplaçant les bombardiers dans la stratégie américaine non moins que soviétique, et avec de nouveaux systèmes de repérage par satellites développés par les Américains rendant caduc les stations de radar. NORAD est aussi le symbole d'un enlèvement canadien dans une alliance avec les États-Unis plus disproportionnée que l'alliance atlantique. En intégrant des officiers canadiens à la structure de commande de Colorado Springs, elle donne à notre politique de défense une optique ouvertement continentaliste ; pour citer un exemple, l'accord sur le partage des dépenses en matière de défense de 1959. Elle nous a liés à la politique américaine qu'on le veuille ou non, une politique qui depuis cinq ans prône des programmes de déstabilisation comme la Strategic Defence Initiative (la guerre des étoiles), que l'opinion publique canadienne n'appuie pas. Mettre fin à NORAD serait une bonne façon d'indiquer notre refus de jouer l'éternel partenaire cadet de la politique de défense américaine, et de prendre notre distance face à des initiatives provocatrices comme la guerre des étoiles. Nous pourrions ainsi faire la distinction entre un appui à la capacité de riposte américaine face à une attaque non

provoquée soviétique, ce qui peut se faire en dehors du cadre de NORAD, et le genre d'appui d'une stratégie américaine de premier tir que NORAD représente pour beaucoup de Canadiens. Nous pourrions consacrer ainsi un plus grand effort à la défense de la souveraineté canadienne dans nos eaux territoriales ou dans l'Arctique que ne semble le faire le gouvernement Mulroney, de loin trop inféodé aux intérêts américains dans ce domaine.

Il faut donc que le NPD démontre un plus grand degré de réalisme s'il veut faire passer sa politique de défense. Le parti travailliste britannique a payé cher son refus de séparer la question du stationnement des Polaris américains en Grande-Bretagne de celle de la force de dissuasion nucléaire britannique ; en s'opposant à tous les deux, il n'a pas pu avoir le moindre impact sur la politique de défense britannique. Le NPD, en insistant sur notre retrait simultané de l'OTAN et de NORAD, risque de rendre aléatoire son but principal, c'est-à-dire une politique canadienne en matière de défense et affaires étrangères, plus indépendante des États-Unis. Une telle politique de défense, qui consacrerait 2-2,5 % du P.N.B. à la défense, qui maintiendrait notre adhésion à l'OTAN tout en mettant fin à celle de NORAD, aura, à mon avis, beaucoup plus de crédibilité que sa politique actuelle. Elle serait une politique de défense ancrée sur notre position en Amérique du Nord, qui pourrait être une contribution aérienne et navale à nos alliés de l'OTAN tout en évitant l'engouffrement américain. *Le Globe and Mail* comme les conservateurs trouveront une telle politique plus difficile à attaquer aux élections de 1988-89, qu'une politique qui prône la retraite canadienne de toutes nos alliances militaires. Pour le NPD, le prix de réussite dans sa marche vers le statut de parti majeur pourra passer par la modification de sa position actuelle en politique de défense.



Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
MICHIGAN
ANN ARBOR
MICHIGAN
48106-1000

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

SUR LES CHEMINS
DE L'AUTOGESTION

Informatique : De l'illusion de l'appropriation à l'utopie de la convivialité

L'informatique, on le sait, est une technique de traitement des informations. On y retrouve, entre autres, cet appareil qui a bouleversé bien des habitudes et des structures : le micro-ordinateur. Celui-ci traite l'information par des moyens électroniques avec des programmes, des logiciels. Il est produit à partir de connaissances spécialisées, d'expertises, en dehors des savoirs quotidiens. Il s'insère dans un contexte, celui du marché, où diverses stratégies sont planifiées et rejoignent divers publics, spécialisés ou non. Mais si on peut simplement et strictement n'être que consommateur ou consom-

* / Texte rédigé par Gilles Cazabon, avec la participation amicale de Patrice Leblanc, membres du collectif Transmarge, à partir d'un cycle de soirées Transmarge consacrées à la dimension « nature des outils et produits — le cas de la micro-informatique », auxquelles ont participé : Éric Alsène (Transmarge) ; Pierre Bordeleau (APO-Québec) ; Michel Cantin (Université de Montréal) ; Gilles Cazabon (Transmarge) ; Henri Claret (Université du Québec) ; Natalie Conte (Transmarge) ; Carolle Hamel (Transmarge) ; Josée Kaltenbach (Université du Québec à Montréal) ; Patrice Leblanc (Transmarge) ; Judith Légaré (Transmarge) ; Joanne Lessard (Transmarge) ; Maryse Lévesque (Transmarge) ; Serge Proulx (Université du Québec à Montréal) ; Georges Szell (Université d'Osnabrück, Allemagne).

matrice du produit, on peut également créer grâce à lui. Les utilisateurs et utilisatrices éventuel-les vont acquérir peu à peu certaines capacités, une maîtrise plus ou moins importante de l'objet et du sujet jusqu'à possiblement l'adapter, l'ajuster à leurs besoins ; cette maîtrise, comme on le verra, peut-être graduée.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

L'introduction de la notion de maîtrise est permise lorsqu'on commence à se questionner sur l'accessibilité de la technologie informatique. On peut par exemple parler de *maîtrise-consommation* et de *maîtrise-crétation*. La plupart du temps c'est la facette consommation qui prend le dessus. On parlera de *maîtrise-consommation* lorsqu'on aura affaire à une utilisation passive de la technologie informatique. On parlera au contraire de *maîtrise-crétation* quand la maîtrise sera intégrée dans un projet créatif. Ces deux types de maîtrise sont liés à un autre type, la *maîtrise-projet*. Celui-ci a trait aux pratiques de dépassement de la logique informatique actuelle, aux plans de la production et du marché.

Il n'est pas simple de saisir comment il est possible d'ajuster l'informatique à des besoins individuels ou communautaires car ce domaine se développe de plus en plus rapidement. Grâce à l'informatique, ou à cause d'elle, s'organisent, s'imaginent, se mettent en place des façons de faire, des méthodes, des formes organisationnelles, des luttes également. Qui y a accès ? Peut-on espérer qu'un jour chacun-e puisse en comprendre les ultimes secrets ? Est-il possible de ne pas en être esclave ? Peut-on croire que le micro-ordinateur demeurera un outil à notre service ? Est-il possible de se l'approprier ?

L'appropriation a trait à ce qui permet d'affirmer et de renforcer sa position sociale dans l'optique d'une lutte pour la construction de la société. Pour certains, l'informatique est une fin dans l'op-

BLÉS
ordinaires
s d'emploi

**Informatique :
de l'illusion
à l'appropriation
à l'utopie
le la convivialité**

tique de cette construction, alors que pour d'autres c'est un moyen. L'appropriation de cette technologie peut être à la fois sociale et individuelle et peut permettre de développer des moyens de lutter en réseau tout en donnant à chacun-e l'occasion d'acquérir de nouvelles connaissances et compétences. Mais cela soulève des questions importantes, complexes. Le micro-ordinateur nous contrôle-t-il ? Dans quelle mesure ? Est-ce une machine ou un outil ? Des questions, toujours des questions. Mais quelles réponses ? Il est temps d'y voir.

Une définition de l'appropriation

L'utilisation du micro-ordinateur implique des moments qui semblent se succéder et qui mènent plus ou moins rapidement, comme dans une sorte d'apprivoisement progressif, de la prise de contact, permise par l'accessibilité (comme condition première), à l'utilisation fréquente, puis de celle-ci à la maîtrise plus ou moins complète de l'appareil et de ses programmes (sorte de continuum pouvant aller disons de la compétence dans l'utilisation des logiciels jusqu'à la connaissance de la programmation), enfin de cette maîtrise à la production. Cette dernière étape pourrait s'appeler le moment de la création : performance et production par soi-même, pour soi-même ou pour un groupe (quel que soit ce groupe, que l'on en fasse partie ou non) de programmes, de logiciels divers, adaptés à des besoins également divers, au plan du marché industriel ou dans tout autre optique. Au fil de cette progression, ce qui se développe, ce qui se profile sur la scène de cette pratique, ombre lugubre (dépendance, pouvoir) ou espoir (autonomie, émancipation), c'est l'expertise.

Dans une perspective d'autonomisation et d'émancipation, tout projet d'appropriation de la technologie de l'informatique, de ses savoirs et

savoir-faire, nécessite de tenir compte d'un certain nombre de composantes formant éventuellement un ensemble. Les composantes présentées ci-haut ne sont pas issues d'un modèle théorique préalable mais, au contraire, le fruit d'observations de pratiques quotidiennes, individuelles ou de groupes. Dans la pratique, où il est réaliste de penser que les groupes confrontés aux nouvelles technologies n'envisagent que rarement l'appropriation dans le cadre d'un projet social d'envergure, plusieurs étapes ou niveaux, non linéaires, pourraient être envisagées et organisées, à l'intérieur d'un projet, afin d'arriver à une réelle appropriation sociale et politique de l'informatique.

Dans le cadre des activités et des projets menés par des groupes alternatifs ou communautaires et en regard de l'utilisation du micro-ordinateur et des logiciels, des niveaux surgissent. Un projet d'appropriation de l'informatique pourrait s'articuler ainsi : à un premier niveau, on retrouverait une utilisation alternative ou une utilisation, dans un univers alternatif, de matériel déjà existant ; il y a alors tentative d'appriivoiser les technologies déjà pensées et on se forme à l'utilisation de l'ordinateur à des fins alternatives. À un second niveau, la production d'autres logiciels que ceux disponibles à ce moment serait possible en vue d'une utilisation alternative ; d'usage plus simple, pour amenuiser la dépendance aux experts, ces logiciels auraient pour fonction d'assurer une plus grande efficience des groupes utilisateurs. Un troisième niveau nécessiterait la formation de réseaux de convivialité où la création de contre-savoirs et la circulation d'informations nouvelles permettraient de soutenir la créativité. Un dernier niveau serait celui de l'appropriation politique des nouvelles technologies et supposerait le renversement et la création d'une logique autre que celle, structurée, rigide et hiérarchique de l'informatique actuelle. Il s'agit de recréer la technologie pour la démocratiser dans un projet d'émancipation où

IBLES
atidien
a d'emploi

informatique :
de l'illusion
l'appropriation
à l'utopie
la convivialité

l'informatique est rendue, à tous égards, accessible.

Ces niveaux ne doivent pas être considérés sur un plan linéaire. Toutefois, chacun d'eux doit être accompagné de certains éléments bien précis. Ainsi, chaque niveau suppose l'utilisation d'un *appareil* ; c'est le premier élément. Ces niveaux supposent également l'utilisation de *logiciels* ; second élément. Le type d'*usage* qui en est fait est un troisième élément. Un *projet* supporte ces trois premiers éléments et en constitue donc un quatrième. Enfin, cinquièmement, tout élément et tout niveau baigne dans un *contexte* donné qui doit être cerné, diagnostiqué, précisé. En résumé, tout projet d'appropriation est intimement lié au type d'appareils et de logiciels utilisés, à la nature de leur usage et au contexte dans lequel il s'insère.

Un exemple d'appropriation

La pratique quotidienne, on le sait, a toujours le dernier mot. On a beau avoir concocté les plus belles théories, si elles ne sont pas confrontées à la réalité ou si elles ne proviennent pas de l'observation, on risque d'errer sans fin. Au plan de l'utilisation individuelle de l'ordinateur, on constate par exemple que c'est le traitement de texte qui est l'usage le plus répandu. Même s'il n'est pas nécessaire de décortiquer toute la pratique d'un utilisateur ou d'une utilisatrice d'un logiciel de ce type, on se rend compte toutefois qu'ordinateurs et logiciels utilisent un protocole auquel toute personne est liée. Ce protocole peut être plus ou moins contraignant. La manipulation est sensiblement la même d'un appareil à un autre lorsqu'on considère une opération de traitement de texte. D'abord il y a l'entrée des données, puis il y a le traitement (organisation, disposition).

Certains appareils sont toutefois plus agréables à utiliser que d'autres. Même s'il faut se plier à leur

protocole, il n'empêche que dès l'abord, ils sont particulièrement « amicaux ». Qui n'a pas déjà entendu parler de la lutte que se mènent le géant IBM avec son PC (Personal Computer) et Apple avec son Macintosh. La logique du PC d'IBM est plutôt rébarbative selon plusieurs utilisateurs et utilisatrices, alors que celle du Macintosh est agréable et simple ; le plaisir y joue un rôle important. Par exemple, le Macintosh propose une *interface* (rapport entre l'utilisateur et l'appareil) simple : l'icône, et un mode d'accès amusant : la souris (pointer et presser dans l'icône ou, comme on dit, « cliquer »).

Mais encore est-il nécessaire de se demander s'il est plus simple de maîtriser l'un ou l'autre. En posant la question, on s'aperçoit très vite que les réponses, même si elles fusent et qu'elles sont parfois — voire souvent — « pro » PC ou « pro » Macintosh (donc peu critiques), ramènent sans cesse aux notions de simplicité et de complexité : avec lequel puis-je arriver à produire le plus simplement et le plus efficacement ? Lequel me permet de comprendre le fonctionnement plus rapidement ?

Le discours publicitaire donne l'illusion qu'il est possible de s'appropriier la technique en s'appropriant l'objet. Et pourtant, d'innombrables et invisibles pièges sont tendus sur cette route. Comment croire que l'expertise est rattachée indissolublement à la facilité ? C'est le discours moderne du « savoir sans effort », des méthodes, des techniques ; agir sans réfléchir. Par exemple, chez Apple, on a mis en place une stratégie efficace pour vendre les appareils tout en gardant bien en mire le titanique compétiteur, IBM. La marque de commerce du Macintosh ? En rapport direct avec son contexte de développement : la convivialité. Ajoutons-y l'illusion d'arriver aisément à posséder un savoir informatique très spécialisé.

LES
idien
d'emplo
Informatique :
de l'illusion
l'appropriation
à l'utopie
la convivialité

Le contexte de développement qui mène au Macintosh en est un d'effervescence, de contre-culture (début des années 70), de décentralisation. Le mot d'ordre : « Small is beautiful ». Les penseurs d'Apple (Steve Jobs et autres), véritables pionniers, n'ont pas eu affaire à une bureaucratie pour créer. Pas de contrainte, pas de surveillance. Ce n'était pas comme chez IBM, dont le contexte de développement est celui de l'*engineering*.

Au moment de la conception d'un micro-ordinateur (qu'il vienne de chez IBM ou de chez Apple), il y a un choix. Quand on place côte à côte les conceptions des deux compétiteurs en présence ici, on remarque certaines choses fort intéressantes. Ainsi, le marché visé apparaît de plus en plus le même. Ensuite, l'accessibilité et la facilité d'utilisation sont, du côté du IBM-PC, faibles, rébarbatives et complexes (longue période d'apprentissage) et, du côté du Macintosh, grandes et simples. Il semble qu'on se fait du IBM-PC une image plutôt « sérieuse » (au sens péjoratif du terme), c'est-à-dire que c'est un appareil qui est fait pour travailler au contraire du Macintosh dont on dit qu'il est agréable et fait pour « jouer ». La versatilité du IBM-PC est grande dans la mesure où il s'agit d'un micro-ordinateur « ouvert » et celle du Macintosh est faible, puisqu'il est « fermé » (cf. les exemples, plus loin). Enfin, le type de maîtrise possible va de la création avec le PC d'IBM (parce qu'il est ouvert) à la consommation avec le Macintosh (puisque'il est fermé).

Il apparaît de plus qu'il faut distinguer ce qu'on appelle la quincaillerie ou *hardware* et les programmes ou *software*. Dans le *software* il faut aussi différencier ce qui a trait à l'exploitation du système informatique et ce qui a trait plus spécifiquement à l'utilisation. Le véritable problème, lorsqu'on parle d'appropriation, survient alors quand le système d'exploitation échappe complètement à l'utilisateur ou à l'utilisatrice de l'appareil. On

pourrait vouloir créer tous les logiciels possibles, il n'en reste pas moins qu'il faudrait encore se plier au protocole, c'est-à-dire fonctionner selon la logique imaginée au départ avec le *software* d'exploitation.

Chez Apple, le système d'exploitation du Macintosh semble intégré et « gelé » en mémoire morte (le ROM), alors que chez IBM, ce système (appelé DOS) est modifiable. Il peut être enrichi par quiconque possède un peu d'expertise à ce niveau (en programmation entre autres), ce qui ne semble pas le cas pour le Macintosh.

C'est en ce sens en tout cas que l'on peut prêter à l'informatique la métaphore du cheval de Troie. La technologie de l'informatique, en effet, est riche d'images diverses. Celle du cheval de Troie renvoie directement à la neutralité ou non des technologies et au fait que l'ordinateur est pensé en fonction de la reproduction du système dominant. Elle soulève la question : quand on achète un ordinateur, sait-on qu'il peut s'agir d'un *cheval de Troie* ? Elle introduit dans cette optique l'idée d'une marge de manoeuvre. C'est pourquoi on aborde si souvent la question de la lutte entre Macintosh et IBM. Le Macintosh est-il une anomalie du système ? Ou ne s'agit-il pas d'un piège ? Cet ordinateur n'est-il pas tout à fait dans la logique d'accessibilité du système ? N'oublions pas, en effet, que si une technologie est produite par le système c'est assurément pour lui permettre de se reproduire.

Mais revenons un peu à l'idée des niveaux et éléments et voyons voir comment cela peut s'articuler autour de ce qui vient d'être écrit à propos du IBM PC et du Macintosh.

Au premier niveau, celui de l'utilisation alternative, correspond un type de maîtrise que l'on appellera *maîtrise-utilisation*. Confronté aux élé-

informatique :
de l'illusion
l'appropriation
à l'utopie
la convivialité

ments déjà identifiés, ce type d'utilisation ne revêt pas la même signification selon que l'appareil est un PC ou un Macintosh. Dans la mesure où on se trouve à une étape où c'est surtout la consommation qui est mise de l'avant, le Macintosh semble beaucoup plus approprié que le PC, puisque comme on l'a vu, l'utilisation est plus simple et plus « amicale ». Tout logiciel qui y sera affecté sera adapté à cette simplicité et l'usage en sera d'autant facilité. N'oublions pas, au passage, que le projet a toujours trait à l'émancipation, à des alternatives au fonctionnement social actuel.

Au second niveau, celui de la création de logiciels, le type de maîtrise est la *maîtrise-création*, c'est-à-dire la maîtrise intégrée dans un projet créatif, émancipatoire. Mais quel support pourra bien rendre ce projet réalisable ? Au plan de l'ordinateur, c'est déjà moins évident. Si on se rappelle ce qui a été dit plus haut, on peut dire que le PC d'IBM est peut-être plus adapté que le Macintosh. Si on est au niveau le plus élevé de l'expertise, c'est-à-dire à celui où on est capable de créer des programmes, alors le IBM PC est probablement ce qu'il faut (il n'est pas dit que d'autres marques ne feraient pas l'affaire ; il faudrait voir par contre dans quelle mesure il s'agit de clones, encore dépendants du PC). Mais si l'on n'est pas programmeur, qu'on ne veut pas faire affaire avec un expert (par exemple parce que le coût est trop élevé) et qu'on veut tout de même créer soi-même une configuration de logiciel pouvant répondre à la situation particulière dans laquelle on se trouve (comme groupe ou comme individu), alors il faut s'enquérir des logiciels disponibles. Disons qu'il faudrait un type de logiciel qui laisse beaucoup de latitude, d'autonomie, à l'utilisateur ou à l'utilisatrice. Sur le marché actuel, il faut bien le dire, il y a encore peu de ces logiciels. Un exemple tout de même : le logiciel de base de données D-Base III pour IBM est très compliqué quand on le compare au OMNIS 3 + pour le Macintosh. Ce dernier logi-

ciel, en effet, est beaucoup plus simple à apprendre et à utiliser. Dans la mesure où il est apte à répondre plus rapidement aux besoins et qu'il offre la latitude voulue à l'utilisateur ou à l'utilisatrice, il apparaît qu'ici c'est le Macintosh qui est indiqué.

Les deux derniers niveaux, ceux de la formation de réseaux et de l'appropriation politique réfèrent à la *maîtrise-projet*. Il semble très difficile d'y accéder encore actuellement dans la mesure où, entre autres, la formation de réseaux informatisés est dépendante du peu de compatibilité des appareils entre eux et de la complexité des interfaces.

Ce qu'on remarque en tout cas, c'est qu'au plan individuel, la démarche d'appropriation du micro-ordinateur se fait de plus en plus complexe à mesure qu'on progresse vers l'expertise. En cours de route, quelque part entre l'utilisation fréquente et la maîtrise, il y a abandon d'un grand nombre de personnes. L'appropriation est une route semée d'embûches et l'espace de l'expertise est restreint, même si le discours actuel laisse entendre le contraire. Alors donc, l'appropriation telle qu'on la conçoit sur le marché de la consommation actuel serait impossible ? Sans doute, mais est-ce bien important ?

Un projet : la convivialisation du micro-ordinateur

Nombre de questions restent encore sans réponses. Par exemple, il semble que du côté du Macintosh il faille disposer de « meilleurs » experts que chez IBM pour créer des logiciels, en raison du protocole. Cela veut-il dire en fait que l'accessibilité est compromise ou qu'elle devient impossible à partir d'un certain niveau ? Et puis, doit-on parler d'utilisation alternative de l'appareil ou bien du logiciel ? Un autre exemple est intéressant à rapporter dans cette optique. Qui n'a pas vécu (pour

LES
socio-
et temporelles

**Informatique :
de l'illusion
à l'appropriation
à l'utopie
et la convivialité**

ceux et celles qui y ont accès) l'expérience de la « bombe » sur le Macintosh, cette erreur du système qui parfois, horreur, fait perdre le document sur lequel on a investi tant de temps, d'énergie (l'écran du Macintosh reproduit en effet, à ce moment, l'image d'une petite bombe qui signale un problème dont on ne connaît ni l'origine ni la signification) ? Le PC d'IBM n'implique pas ce genre d'expérience et lorsqu'une erreur de système se produit, il y a toujours assez d'informations récupérables pour comprendre ce qui s'est passé, pour connaître les raisons du défaut, ce qui n'est pas le cas avec l'autre appareil.

Est-ce donc l'alternative qui doit sauter avec la « bombe » ? Est-ce parce qu'il s'agit d'informatique qu'il faut se l'approprier ? Ce dont on peut être sûr en tout cas, c'est que l'informatique peut assurément rendre tout groupe plus performant dans ses actions et que l'utilisation des technologies de l'informatique est possible dans un univers alternatif. Mais on est encore loin de pouvoir saisir la suite, car la complexité est redoutable. Elle suppose un investissement de temps considérable et qui n'est peut-être pas si utile. Par exemple, vaut-il la peine d'investir du temps d'apprentissage sur un programme plutôt que d'en utiliser un, plus simple, préparé d'avance, surtout s'il est adapté à nos besoins ?

De plus en plus les appareils et les logiciels se complexifient et n'attendent donc pas que nous les ayons compris pour poursuivre leur évolution. Le savoir est fuyant pourrait-on dire. Les formes d'abandon en cours de route, en fonction de l'utilisation et de la compréhension sont fréquentes, de plus en plus. Dans un même ordre d'idée, ceux et celles qui persévèrent et qui atteignent un certain niveau d'expertise se voient placés devant quelques problèmes imprévus au moment où ils entamaient leur longue route : protocoles de plus en

plus contraignants, logiciels de plus en plus difficiles à produire, etc.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Du processus d'appropriation identifié précédemment on peut peut-être déduire que les deux premiers niveaux peuvent éventuellement se fondre l'un dans l'autre. Mais à terme et compte tenu des difficultés identifiées ci-haut, on ne peut probablement pas s'approprier les nouvelles technologies issues de l'informatique. Toutefois, l'évolution et la dissémination de celles-ci¹ nous amènent peut-être vers un outil convivial, un peu à l'exemple du téléphone.

Souvent, sans y prendre garde, nous sommes porteurs de projets déterministes dont les moyens sont aussi subtils que des rouleaux compresseurs. Tout projet d'appropriation s'il est louable, nécessite d'être questionné en fonction du contexte et de l'objet concerné. Ainsi, dans le cas de l'ordinateur, il semble qu'il soit trop tard. Mais c'est aussi pourquoi la notion de *convivialité* semble tout à fait appropriée dans le cas présent.

À partir du mot forgé par Ivan Illich en 1973, à partir d'une réflexion sur le gigantisme des outils de la société industrielle, nous voici nous-mêmes placé-e-s devant la même interrogation : les outils ou machines actuelles peuvent-elles laisser libre cours à l'usage et à l'autonomie d'action ? De là également une constatation : la machine n'est pas polyvalente, au contraire de l'outil. Si le sens même des mots outil et convivialité a été perverti, c'est bien par le biais des appareils technocratisés et par les spécialistes et leurs abus des usages séman-

1/ Pensons par exemple à l'expérience du Minitel en France. Le Minitel, fourni par le ministère des Télécommunications, est un prolongement du téléphone. C'est un écran-vidéo muni d'un clavier ou, si on veut l'exprimer autrement, un terminal vidéotex dont près de 3 millions de Français-es se servent quotidiennement pour obtenir divers services : babillard, horaires de trains, de spectacles, services bancaires, achats, etc.

Informatique :
de l'illusion
à l'appropriation
à l'utopie
et la convivialité

tique et symbolique. Ce qui compte en fait, finalement, c'est bien ce que les gens vont faire de leur outil, surtout s'il leur permet une grande autonomie d'utilisation. Cette autonomie — et non indépendance — suppose une diversité et, dans cette mesure même, une convivialité. Celle-ci est potentiellement révolutionnaire dans la mesure où tout outil convivial recèle des effets imprévus, pervers.

L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité.

La solution [...] ne réside pas dans un certain mode d'appropriation de l'outil, mais dans la découverte du caractère de certains outils, à savoir que personne ne pourra jamais les *posséder*. Le concept d'appropriation ne saurait s'appliquer à un outillage incontrôlable.²

La téléconvivialité, un possible ?

L'appropriation, comme notion, serait donc promise à la désuétude³ ? En fait elle n'est telle probablement parce que l'on tente de l'appliquer à la micro-informatique, ni plus ni moins et peut-être aussi parce que le concept lui-même est dépassé. Cela appelle probablement un questionnement sur

2/ Illich, Ivan, *La convivialité*, Paris, Seuil/Points, 1973, pp. 45 et 51.

3/ Il n'est pas inutile de rappeler que le terme de désuétude suggère celui d'obsolescence qui renvoie à « vieillissement technologique d'un équipement [...] dû à l'apparition de matériel nouveau de meilleure qualité ou d'un plus grand rendement. » dans Le Petit Robert I, 1977, p. 1295.

la nature même de quelques approches et outils méthodologiques, qui seraient peut-être à repenser. En tout cas, on peut se demander ce qu'il advient de l'appropriation sociale de la technologie informatique. Si celle-ci n'est pas réalisable, tout au moins aux niveaux de l'utilisation et de la création, n'est-il pas temps par ailleurs de construire ou d'activer des réseaux ? Ceux-ci, par des actions soutenant la créativité⁴, pourraient favoriser le développement de cette convivialité en même temps qu'une circulation d'information dont on connaît l'importance dans la production culturelle. Il n'est que de rappeler les expériences menées dans la région de Montpellier en France, par exemple, même si elles sont encore peu adaptées, alors que l'on y expérimentait des téléconférences reliant des milieux différents, tant urbains que ruraux, et qu'on y utilisait des systèmes interactifs à base de nouvelles technologies.

De nouvelles formes de rapports sociaux grâce aux nouvelles technologies issues de l'informatique ? Pourquoi pas. En tout cas, on sort par là de la vision particulièrement binaire de l'Eden pour les uns de l'enfer pour les autres.

4/ C'est dans la créativité même que l'on peut probablement le mieux discerner, mesurer l'écart entre l'idée d'innovation, portée par une réalité « matérielle » : le marché, et celle d'invention, portée par une réalité symbolique : l'art, l'imaginaire.



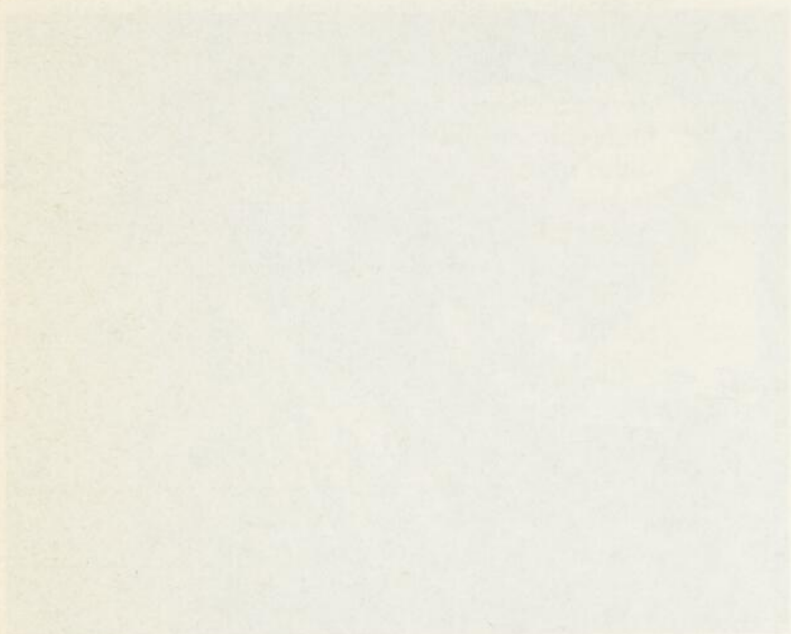
Raymonde April
Les temps satellites

1986

Photographie noir et blanc

8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



LE JOURNAL DE MARCEL RIHOUX

Août 1987

Le 24 août. Les médias, les journaux en particulier, ont souligné l'anniversaire du « Vive le Québec libre » du Général de Gaulle. Je croyais qu'après la magnifique récit que Jean Lacouture fait de ce mémorable voyage, tout avait été dit et qu'on acceptait en gros ce qu'il raconte dans le troisième volume de la biographie du Général. Or, le 24 juillet 1987, « the Gazette » de Montréal publia sous la signature d'un Cy Fox « special to the Gazette » un article filandreux et vénéneux ; l'auteur poursuit de sa hargne non seulement De Gaulle, mais Malraux et Lacouture. Je n'ai pas gardé l'article et l'ai toute de suite jeté, comme quelque chose de sale. Quelques jours plus tard, un peu pour réfuter les dires de cette journaliste française qui soutint à « Apostrophes » que le Général était aviné en descendant du « Colbert » ce qui expliquerait, selon elle, sa déclaration, je décidai que j'écrirais comment je crois avoir été mêlé de loin à cet incident. J'ai déjà raconté à quelques personnes ce qui suit mais ne l'ai jamais écrit.

Un jour, un Québécois, je crois que c'est Jean-Marc Léger, me demanda de recevoir Xavier Deniau, dont on me dit qu'il était rapporteur de la Commission des Affaires étrangères, à la Chambre des députés. Je le reçus pendant deux ou trois

heures à mon bureau de l'Université. Avec une extrême politesse, il me posa maintes questions sur le Québec, passant d'un sujet à l'autre et faisant montre d'une grande connaissance du pays.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Après son départ, je me dis qu'à travers toutes les questions qu'il m'avait posées, l'une devait être plus importante que les autres. Et j'arrivai à peu près à celle-ci : des personnes dans l'entourage du Général se demandent si, au cas où il devait poser un geste d'éclat en faveur de l'indépendance du Québec, le Premier ministre lui emboîterait le pas. Nous étions à ce moment-là dans les derniers mois du Gouvernement Lesage, mettons en 1965. Je lui répondis que non, en lui donnant les raisons qui me poussaient à répondre ainsi.

L'année suivante, le même personnage revint. L'entrevue dura moins longtemps. Et je m'aperçus que j'avais eu raison de penser avoir détecté sa question principale, lors de la première entrevue, puisqu'elle revint, à la deuxième, à peu près dans les mêmes termes. Johnson étant alors au pouvoir, nous étions donc en 1966, je répondis que le premier ministre ne désavouerait probablement pas le Général. Ce qui tendrait à confirmer la thèse que ce n'est ni le Bourgogne qu'il aurait bu à bord du Colbert, ni la chaleur des foules sur le Chemin du Roy qui l'aurait fait s'écrier « Vive le Québec libre » mais que c'était un projet bien ourdi et bien exécuté.

Le 26 août. Ce n'est pas notre ami Jacques Godbout que l'on prendra en retard d'une révolution ni même d'une explosion. Il écrit dans *l'Actualité* du mois d'août 87 : « La culture québécoise explose dans toutes les directions. N'en déplaie aux nostalgiques de la révolution tranquille. » Le prétexte, c'est que le grand cinéaste Michel Brault a osé dire : « Pour nous, dans les années 60, tout était neuf. Aujourd'hui, pour trouver une idée, il faut gratter le fond ! » Ce qui suffit, selon Jacques

Godbout, à classer Michel Brault dans « les rangs tristes des anciens combattants de la Révolution tranquille... » Si je relève cet article, c'est que je partage l'opinion de Brault et me sens aussi visé par l'ironie de Godbout.

D'autre part, je ne veux pas discuter du fond de l'article en question car il y a trop de subjectivité en jeu ; le souvenir que chacun garde de certaines périodes de l'histoire dépend de sa génération, de ses antécédents et des espoirs qu'il y a mis. Que la Révolution tranquille ait abouti, au niveau politique et social, comme par exemple la décennie romantique de 1830, sur une cuisante défaite, libre à chacun de l'oublier. Toutefois dans la vie des peuples et des cultures, l'amnésie culturelle n'a jamais été signe de renaissance ni même de continuité. On peut explorer et, comme on dit, s'éclater le temps d'une soirée ou d'une saison, d'autres peuples l'on fait, mais l'histoire montre qu'ils n'ont trompé qu'eux-mêmes. À vouloir tout oublier, on s'oublie soi-même et son pays et les dominants de l'intérieur et de l'extérieur n'aiment rien tant que cette amnésie niveleuse. Après nous le déluge !

Il faudrait discuter plus avant l'article de Godbout et je me promets de le faire quand je le rencontrerai, même si je sais qu'il est retors et plein de ressources ! Une dernière remarque quand même ! Il écrit : « Par contre les femmes semblent s'être converties à la vie privée plus facilement que leurs compagnons. » Ces compagnons sont des « nostalgiques de la Révolution tranquille ». Et si cette période a voulu dire quelque chose, c'était bien le désir de changer la société, de changer la vie. Et si la nostalgie qu'on nous reproche était justement le regret de ces objectifs ! Je crois qu'ici le cher Jacques a montré le bout de l'oreille — une fois n'est pas coutume ! Je ne sais pas s'il est vrai que les femmes « se sont converties plus facilement à la vie privée » mais cette « conversion » semble,

à tous les nostalgiques que nous sommes, la grande différence entre hier et aujourd'hui. Je rapporte ailleurs (*Chroniques d'un été à la Renardière*, à paraître) les réflexions de Tocqueville sur l'après-révolution. Chacun s'absorbe en lui-même, dans ses intérêts et ses petits plaisirs. Cela semble valoir pour toute révolution, même tranquille.

POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi

Le 28 août. Le hasard fait que je relise aujourd'hui la critique qu'Angelo Rinaldi a faite du livre de Jean Baudrillard, *Cool Memories* (*L'Express*, 10 juillet 87). Il arrive que j'estime et le critique et le critiqué et que l'article en question se termine ainsi : « Et voilà comment on devient un ancien combattant. » Ce qui m'amène à poursuivre la discussion entamée sur ce sujet avec Jacques Godbout. Pour dire d'abord qu'il n'y a pas seulement au Québec où cette engeance se retrouverait. Il a dû et il doit encore se passer des choses dans le monde qui en laissent plus d'un désarmé et désespéré. J'écoutais l'autre jour une entrevue que le prix Nobel de la Paix, Elie Wiesel, donnait à Radio-Canada. Il se dit très inquiet pour son tout jeune fils qui arrivera à l'âge d'homme vers l'an deux mille. Rien dans le monde actuel ne semble lui faire espérer, pour ce fils, une vie paisible, sinon heureuse. Je ne crois pas que cette attitude de Wiesel en fasse un ancien combattant, au sens de Godbout et de Rinaldi. Ce qui est un peu moins sûr dans le cas de Baudrillard. Depuis quelque temps déjà, il a délaissé l'analyse de la société pour se réfugier dans le précieux et l'abscons. « Certains verront même, écrit Rinaldi, tout ce que M. Baudrillard perd à quitter les béquilles de sa science pour trotter sans motif ni projet dans les parages de la littérature. » On pourrait dire qu'avec *Cool Memories*, il s'absorbe dans son moi précieux et qu'il s'est converti à la vie privée. « Je m'accuse, écrit-il, de m'être retiré peu à peu des choses jusqu'à ne plus porter sur tout cela qu'un jugement fantomatique. » (p. 55)

Là où Rinaldi me semble un peu injuste, c'est lorsqu'il écrit : « Quelques-uns s'apercevront qu'il cède à l'erreur commune, consistant à se persuader que la jeunesse du monde s'est achevée avec la nôtre. » Bien sûr, les héros sont fatigués ! Toutefois je ne crois pas que cette erreur soit aussi commune que Rinaldi veut le croire. Il y aura toujours des femmes et des hommes mûrs qui revivront leur jeunesse en essayant de marcher avec ceux qui les suivent dans le temps. Bien des Québécois et des Québécoises qui se sont lancés dans la Révolution tranquille avaient achevé depuis longtemps leur jeunesse. D'autre part, l'une des plus belles photos de mai 68, en France, m'a toujours semblé être celle de la revue américaine *Time* : on y voit une très vieille femme qui, par une espèce d'atavisme révolutionnaire, descelle les pavés d'une rue pour aider à construire une barricade.

Il me semble qu'il existe au moins un type social intermédiaire entre celui du Dr Pangloss — « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », la culture explose partout — et l'ancien combattant, celui qui s'est converti à la vie privée. Ne serait-ce pas celui d'Elie Wiesel qui, malgré toutes les horreurs d'aujourd'hui continue à espérer, malgré tout, et à préparer pour son fils une vie meilleure. C'est ainsi que je vois mon ami Michel Brault, qui n'a pas, que je sache, jeté le manche après la cognée, tout en se rendant compte que, comme disent les Canadiens, « Tory Times are tough times ».

Pour terminer là-dessus et pour dire le plus simplement du monde qu'être pessimiste quant à l'avenir de son pays ou de celui du monde ne veut pas dire qu'on se soit retiré des affaires, je ne veux donner qu'un exemple, rapporté par Daniel Wilhem dans son livre sur Klossowski (p. 30). « Il arriva que le feu prit dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit ; il insista ; on rit

de plus belle. C'est ainsi, je pense, que périra le monde : dans la joie générale des gens spirituels qui croiront à une farce. » Ces phrases sont de Kierkegaard ! Serait-ce un ancêtre des anciens combattants de Jacques Godbout ? Le sûr, c'est qu'il n'est aucunement parent avec le D^r Pangloss.

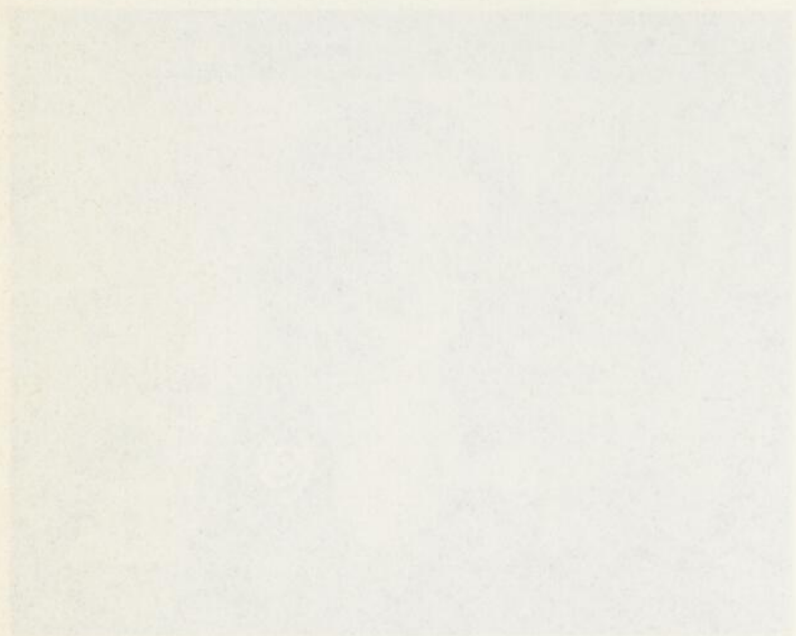
POSSIBLES
Le quotidien
Modes d'emploi



Raymonde April
Les temps satellites
1986
Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986

The first of these is the fact that the
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...



The second of these is the fact that the
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...
... of the ... of the ... of the ...

COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES

COURTESIES ET POINTS SECHES

Taper à la machine

« Les robots penseront bientôt à notre place. Ça leur sera facile : nous pensons si peu ».

Albert Brie

De la Remington déglinguée de mon grand-père à la plus moderne machine à traitement de texte, nous nous sommes drôlement bien accommodés de l'irruption de la technique dans l'acte le plus intellectuel de nos vies : écrire. Pour peu que nos doigts obéissent correctement à notre pensée, ces machines ont jusqu'ici voué à nos nobles intellects une soumission rigoureuse et sans failles.

C'était compter sans le péril jaune. Les Japonais nous annoncent l'arrivée prochaine d'une nouvelle génération d'ordinateurs douée pour le raisonnement qualitatif. Allons-nous conserver longtemps le privilège de taper nous-mêmes à la machine ou si les robots qui s'en viennent auront amplement matière à se fournir leurs propres textes ?

Ma réponse s'inspire d'un pessimisme mitigé, que plusieurs qualifieraient d'optimisme modéré. Je ne crois pas que les robots disposeront d'une pensée aventureuse, questionnante, imaginative, engagée, expressive. Mais justement, notre propre pensée n'utilise de toutes ces qualités qu'avec une parcimonie extrême. Tout le reste est facilement mécanisable parce que déjà mécanique. Quel robot ne nagerait pas comme un poisson dans l'eau au milieu des recettes, des normes, des règlements, des stéréotypes, des modes, des bonnes manières, des conduites rangées, des cheminement de carrière, des placements sûrs, et autres manifestations d'une pensée qui s'évertue à s'étouffer elle-même ?

La manufacture s'est avérée inégalable pour le produit de série. On ne peut plus fabriquer à la main que des choses originales. La pensée en série, déjà domestiquée, ne fera pas le poids non plus. Ce sont les bureaucrates, les conformistes et autres têtes suiveuses, qui vont devoir laisser les robots taper à la machine à leur place. Mais peut-être (c'est là qu'intervient le point de vue optimiste modéré) ne s'en plaindront-ils pas. Lorsqu'on pense aussi platement, il est bien possible que penser soit un fardeau dont on se départirait bien volontiers.

Perspective inattendue : ce sont les gens les mieux intégrés au système qui risqueraient le plus d'être délogés par le système. Ils ne voient sûrement pas venir le coup ; cela exigerait de pouvoir penser le paradoxe. Or justement...

André Thibault

Libre-échange

Montréal, 13h05, un arrêt d'autobus

— Que penses-tu du gouvernement Mulroney ?

— Que voilà un gouvernement altruiste. Il s'occupe beaucoup de ses amis.

— Et de celui de Bourassa ?

— Il vise à se faire oublier. Surtout ne pas faire de vagues. Nous avons un gouvernement sous-marin. Il refera sans doute surface à la prochaine élection...

— Ne crois-tu pas que le NPD pourrait représenter quelque chose d'intéressant dans le paysage politique ?

— Le NPD—Québec favorise l'affichage bilingue. C'est normal ; ils tiennent des discours différents aux francophones et aux anglophones.

— Il y a déjà eu le mouvement dada ; si on fondait le parti NADA ?

— Bof... ça a encore trop de contenu.

Silence profond et reposant.

13 h 25

— Voilà enfin l'autobus ! Qui a dit qu'il n'arrivait jamais rien ?

Suzanne Martin

Le non de Larose *

Depuis l'échec du référendum, Jean Larose désespère du Québec et des Québécois. Cet indépendantiste peu orthodoxe qui se dit antinationnaliste rêvait d'un « Québec bicontinental, bisexuel, à la fois affirmation et négation de "soi" » ; il souhaitait aussi que l'on se batte « pour le droit à la différence ». Aujourd'hui, le regard qu'il porte sur sa propre collectivité est à la fois triste et sévère. Nous qui pensions être sortis de la « grande noirceur », nous voilà de nouveau plongés dans de sombres ténèbres. Nous avons seulement gagné à cette noirceur qu'elle soit petite : c'est celle de la « médiocrité tempérée par la prudence et modérée par la crainte de se tromper ». Dans le « peloton de tête des sociétés s'américanisant », le Québec serait le premier « à recevoir le coup moderne, mais non pas à y entrer ».

Membre du comité de rédaction de la revue *Liberté* qu'il dit « petite » mais qu'il présente comme la « revue littéraire la plus ancienne et la plus lue au Québec », Jean Larose adopte dans ses essais un ton qui rappelle étrangement celui des collaborateurs de la revue *Parti Pris* : le ton de l'indignation face aux diverses formes que prend notre aliénation collective. Nous sommes toujours les « Nègres blancs d'Amérique », avec en plus « les yeux dans la graisse de binne », comme en témoignent la « confusion des esprits, l'indécision des catégories et des classes, le mélange des états, l'ambivalence des sentiments et la lâcheté systématique ». Dire que nous nous croyions modernes. Tout au plus, avec « notre

* Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 1987, 205 p.

modernisation précipitée, notre obsession de l'ouverture aux autres, notre idéalisation fiévreuse de l'entrepreneurship », sommes-nous une « société soumise à la dérive moderne ». D'où notre grande détresse.

Faut-il en rire ou en pleurer ? Jean Larose se veut polémiste et, comme un cow-boy pris au piège, tire dans tous les sens ; il vise tout à la fois Léandre Bergeron (on l'avait oublié), la télévision nationale (déjà si peu aimée), les poètes (mal connus) de *La barre du jour*, le féminisme (dépassé ?), le Parti Québécois (en baisse de popularité), etc. Il attaque plus souvent ses alliés que ses ennemis. Par exemple il reproche aux nationalistes, qu'ils soient de la Société Saint-Jean-Baptiste ou du Parti Québécois d'avoir perdu la bataille du référendum : il suffisait de tenir le bon discours et, plutôt que de chanter notre fierté d'être Québécois, de dévoiler notre laideur et notre pauvreté collective. L'intelligentsia québécois est aussi l'une des cibles favorites (et faciles) de Larose ; il la connaît bien au titre de professeur de littérature à l'Université de Montréal et, mieux que tout autre, il peut déceler ses faiblesses et ses travers (l'anti-intellectualisme, la recherche de la facilité, le goût de la nouveauté, le mimétisme).

Il y a dans tous ces jugements un peu d'exagération. Jean Larose aime bien exagérer, il veut provoquer. Il a aussi le sens de la formule, par exemple : « Tout Québécois naît bon et indépendantiste, le Canada le déforme ». Son grand malheur est de vivre dans « un vrai pays de cocagne » et d'être entouré de concitoyens et de collègues qui « haïssent la souveraineté sous toutes ses formes ». Et qui acceptent de jouer « la poule française » devant les Canadiens anglais. Larose exprime une haine profonde, qui étonne aujourd'hui, face au Canada : cette « stupidité placide » représente « un sommet d'insignifiance historique, culturelle et politique ». Son dégoût est tel qu'il souhaite

« exciter le plus d'écrivains possibles à l'émigration » et qu'il songe lui-même à émigrer pour « se débarrasser de cette nationalité qui (lui) répugne historiquement et qui (le) ridiculise à l'étranger ». Pour cet universitaire dans la trentaine, le seul choix post-référendaire possible est celui de la fuite, c'est-à-dire l'exil. Dix ans plus tôt, Hubert Aquin avait opté pour le suicide. Face au cul-de-sac dans lequel se trouve le Québec après vingt ans de lutte, Larose préfère donc plier bagages plutôt que de « travailler pour le Canada » : « Non, crie-t-il, il ne faut pas supporter ça, il ne faut pas collaborer. Si l'intégration du Québec au Canada se confirme, il faudra partir ». Contre le *Cité-Libre* de Trudeau et Pelletier, Jean Larose veut ainsi affirmer sa *liberté*. Espérons qu'il ne s'agit que d'une saute d'humeur. L'exil volontaire constitue rarement un geste politique : c'est le « dernier recours de l'écrivain » non pas contre sa société mais pour lui-même, c'est-à-dire pour la réalisation de son oeuvre.

Marcel Fournier

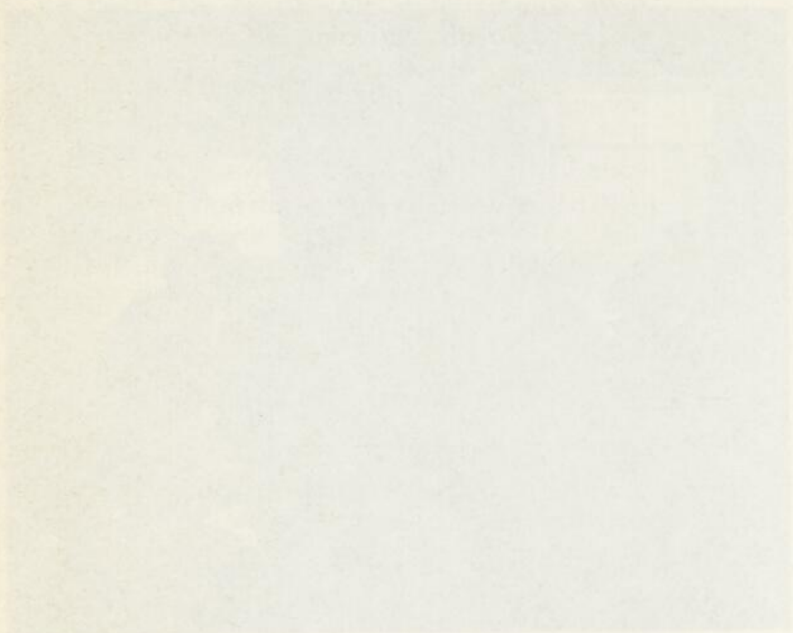
LES
diens
d'emploi



Raymonde April
Les temps satellites
1986

Photographie noir et blanc
8" x 10"

Portefolio
de dix photographies
publiées par
Canadian photographic Portfolio Society
Vancouver
1986



Collaboration spéciale à ce numéro :

Yvan Comeau, étudiant au doctorat, Département de sociologie, Université de Montréal ;

Bianca Côté, poète, vit à Montréal ;

Daniel Gagnon, écrivain, vit à Montréal ;

Suzanne Jacob, écrivaine, vit à Montréal ;

Marc Lesage, sociologue, présentement attaché à l'École des Affaires publiques et communautaires de l'Université Concordia ;

Luc Racine, écrivain et sociologue, professeur au Département de sociologie de l'Université de Montréal ;

Philip Resnick, professeur au Département de sciences politiques, University of British Columbia ;

France Théoret, écrivaine, vit à Montréal.

Pour l'illustration :

Raymonde April. Raymonde April vit et travaille à Montréal où elle enseigne à l'Université Concordia.

Les temps satellites, est une oeuvre intimiste qui utilise une narrativité fragmentée. Elle déclare à ce sujet : « Il n'y a pas de théâtre, il n'y a pas d'acteurs. C'est arrivé. Il n'y a pas de scène, juste une distance minimale et essentielle, comme un fil, comme un objectif. Il y a du cadrage, du tirage, puis le mur et les punaises. » (propos tirés de « Voyage dans le monde des choses », catalogue du Musée d'art contemporain de Montréal)

La présente série intitulée *Les temps satellites* compose un portfolio de dix photographies publiées par la Canadian photographic Portfolio Society, Vancouver, 1986. On peut se procurer des exemplaires imprimés de l'ouvrage en s'adressant à l'éditeur : Canadian Photographic Portfolio Society, 2218 Blenheim street, Vancouver, B.C. V6K 4J3

Collection of specimens of the genus

The first of these is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

and is the one which is the most common

Les revues culturelles

LES ANNALES DE L'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN •
ARCADE • ARIA • CAHIERS DES ARTS VISUELS •
CONTRETEMPS • COPIE ZÉRO • DÉRIVES • ÉCRITURE
FRANÇAISE DANS LE MONDE • ÉTUDES FRANÇAISES •
ÉTUDES LITTÉRAIRES • FORMAT CINÉMA • LES HERBES
ROUGES • IDÉES ET PRATIQUES ALTERNATIVES •
IMAGINE... • INTER • JEU, CAHIERS DE THÉÂTRE •
LETTRES QUÉBÉCOISES • LURELU • LE MAGAZINE OVO •
MOEBIUS • LA NOUVELLE BARRE DU JOUR (NBJ) • NUIT
BLANCHE • PARACHUTE • POSSIBLES • PROTÉE •
RECHERCHES AMÉRINDIENNES • RÉ-FLEX • SÉQUENCES
• SOLARIS • SONANCES • SPIRALE • TRAFIC • VICE
VERSA • VIE DES ARTS • LA VIE EN ROSE • VOIX ET
IMAGES •



Vous vous sentez concernés par les arts visuels, le cinéma, la danse, la littérature, le théâtre, les débats sociaux soulevés par différentes tendances ?

Les revues culturelles vous invitent à partager leurs perceptions plurielles de la culture.

Pour recevoir gratuitement notre répertoire annuel « Le Québec en revues », veuillez nous écrire :

AEPCQ
C.P. 786, Succursale Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3J2

ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS



PERFORMANCE



L'ANTHOLOGIE COMPLÈTE DE LA PERFORMANCE AU CANADA 1968-86

Un livre d'essais
critiques, un chronologie
exhaustive, un materiel
iconographique
important...

Nous voulons la liste
chronologique de vos
performances. Date
limite : 1er dec 87.

(S.V.P. pas de photos
maintenant)

Le Lieu, centre en art
actuel,

629 St-Jean, Quebec,
G1R 1B1

(418) 529-9680

Contact: Richard Martel

PERFORMANCE ART IN CANADA (1968-86)

In preparation for a
bi-lingual book on
Performance in Canada
we are preparing an
exhaustive chronology.
We ask artists who have
produced performance
works to send us a
C.V./list giving the date,
place(s), and a brief
description. (We will
place your work in a
data base and re-
contact you for visual
documentation at a later
date.) The book will be
co-edited by a number of
Performance artists, the
collaboration is being
co-ordinated by Clive
Robertson and Richard
Martel. Deadline: 1st
December 1987.
Send to: Clive Robertson,
FUSE, 183 Bathurst St.,
Toronto, M5T 2R7.

N° 20 ET 21
NUMERO SPECIAL
260 P. - 80F

ALTERNATIVES QUEBECOISES

- Mouvements sociaux et vie quotidienne
- Economie alternative et développement local
- Nouveaux medias et interventions artistiques

***Un ensemble inédit
de reportages et de réflexions***

Commandes et abonnements à adresser à:
Editions PRIVAT 14, rue des Arts F-31068 Toulouse Cedex

- Vente en librairie: 45 F/numéro (Diffusion: DIFF-EDIT)
- Numéro spécial 1985: 20/21. Alternatives québécoises, 80 F
- Abonnement (4 numéros/an):
Individuel: France 145 F. Etranger 180 F.
Institution: France 200 F. Etranger 265 F.

Privat

AUTOGESTIONS
REVUE TRIMESTRIELLE - 19^e ANNÉE - NOUVELLE SERIE

DISPONIBLES

Volume 1 (1976-77)

numéro 1 :

Tricofil

Sciences sociales et pouvoir

Poèmes de Roland Giguère et Gérald Godin 110 p. 3,00 \$

numéro 2 :

Santé

Question nationale

Poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante
154 p. 3,00 \$

numéros 3/4 :

Les Amérindiens : politique et dépossession

De l'artisanat comme instrument de conquête 249 p. 5,00 \$

Volume 2 (1977-78)

numéro 1 :

Fer et titane : un mythe et des poussières

Nouvelles perspectives du roman québécois

Nouvelle de Jacques Brossard 142 p. 3,00 \$

numéros 2/3 :

Bas du fleuve — Gaspésie

Poème de Françoise Bujold 240 p. 6,00 \$

numéro 4 :

Mouvements sociaux

Coopératisme et autogestion

Texte d'Alexis Lefrançois 151 p. 4,00 \$

Volume 3 (1978-79)

numéro 1 :

La ville en question

À qui appartient Montréal

Poèmes de Pierre Nepveu 179 p. 4,95 \$

numéro 2 :

L'éclatement idéologique

La poésie, les poètes et les possibles

Paul Chamberland : La dégradation de la vie 159 p. 3,95 \$

numéros 3/4 :

Éducation

Sur les chemins de l'autogestion : Le J.A.L.

Poèmes de François Charron et Robert Laplante 292 p. 5,95 \$

Volume 4 (1979-80)

numéro 1 :

Des femmes et des luttes

207 p. 4,00 \$

numéro 2 :

Projets du pays qui vient

158 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Faire l'autogestion : Réalités et défis

Poèmes de Gaston Miron

284 p. 5,95 \$

Volume 5 (1980-81)

numéro 1 :

Qui a peur du peuple acadien ? 182 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Élection 81 : questions au P.Q.

Gilles Hénault : d'Odanak à l'Avenir

Victor-Lévy Beaulieu : l'Irlande trop tôt 157 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Les nouvelles stratégies culturelles

Manifeste pour les femmes 328 p. 6,95 \$

Volume 6 (1981-82)

numéro 1 :

Cinq ans déjà...

L'autogestion quotidienne

Poèmes inédits de Marie Uguay 177 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Abitibi : La voie du Nord

Café Campus

Pierre Perrault : Éloge de l'échec 195 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

La crise... dit-on

Un écomusée en Haute-Beauce

Jacques Brault : leçons de solitude 274 p. 5,95 \$

Volume 7 (1982-83)

numéro 1 :

Territoires de l'art

Régionalisme/internationalisme

Roussil en question(s) 206 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Québec, Québec : à l'ombre du G

Jean-Pierre Guay, Marc Chabot : un beau mal 161 p. 4,95 \$

numéro 3 :

Et pourquoi pas l'amour 170 p. 5,00 \$

Volume 8 (1983-84)

numéro 1 :

Repenser l'indépendance

Vadeboncoeur et le féminisme 197 p. 5,00 \$

Numéro 2 :

Des acteurs sans scène

Les jeunes

L'éducation 200 p. 5,00 \$

Numéro 3 :

1984 — Créer au Québec

En quête de la modernité 184 p. 5,00 \$

Numéro 4 :

L'Amérique

inavouable 189 p. 5,00 \$

Volume 9 (1984-85)

Numéro 1 Le syndicalisme à l'épreuve du quotidien	208 p. 5,00 \$
Numéro 2 ... et les femmes	187 p. 5,00 \$
Numéro 3 Québec vert... ou bleu ?	204 p. 5,00 \$
Numéro 4 Mousser la culture	174 p. 5,00 \$

Volume 10 (1985-1986)

Numéro 1 Le mal du siècle	187 p. 5,00 \$
Numéro 2 Du côté des intellectuels	199 p. 5,00 \$
Numéros 3/4 Autogestion Autonomie Démocratie	344 p. 8,00 \$

Volume 11 (1986-1987)

Numéro 1 La paix à faire	185 p. 6,00 \$
Numéro 2 Un emploi pour tous ?	242 p. 6,00 \$
Numéro 3 Langue et culture	247 p. 6,00 \$
Numéro 4 Quelle université ?	201 p. 6,00 \$

NOM

Adresse

Ville

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) :

Ci-joint un chèque mandat-poste

ou montant de \$

Malgré l'augmentation de nos tarifs un abonnement est toujours avantageux. Vous épargnez 6,00 \$ sur le coût de quatre numéros en kiosque, vous contribuez à l'essor de la revue et vous recevez un numéro en prime.

Je souscris un abonnement à **POSSIBLES**

Envoyez-moi le numéro suivant, en prime :

- ☐ Vol. 8, n° 4 — L'Amérique inavouable
- ☐ Vol. 10, n° 1 — Le mal du siècle
- ☐ Vol. 10, n° 2 — Du côté des intellectuels

Nom

Adresse

Ville Code postal

Province Téléphone

Occupation

ci-joint :

chèque ... mandat-poste ... au montant de ...

- ☐ Abonnement d'un an (quatre numéros) : 18,00 \$
- ☐ Abonnement de deux ans (huit numéros) : 36,00 \$
- ☐ Abonnement institutionnel : 30,00 \$
- ☐ Abonnement de soutien : 30,00 \$
- ☐ Abonnement étranger : 36,00 \$

**Revue Possibles, B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec, H3S 2S4**

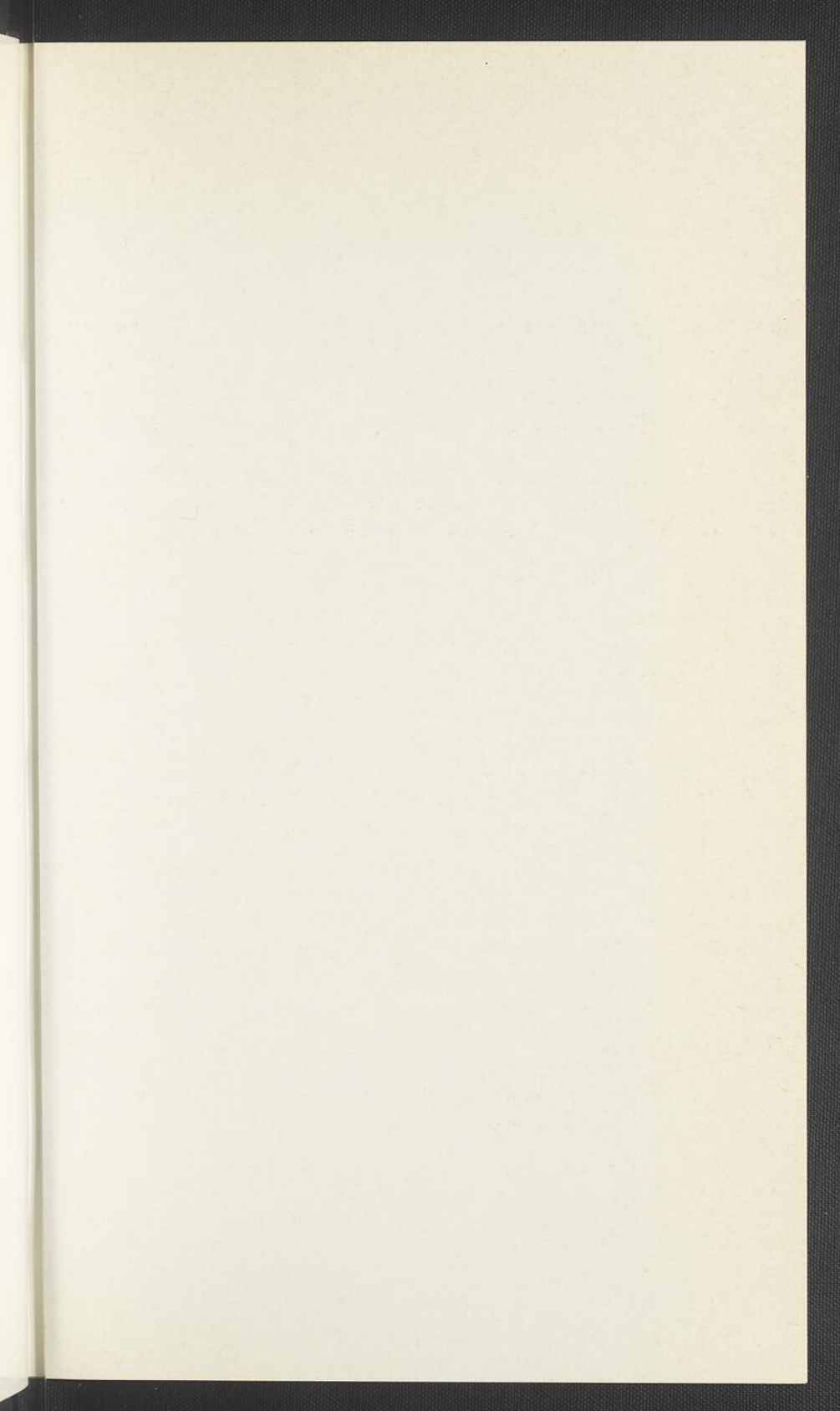
Vol. 12 n° 1

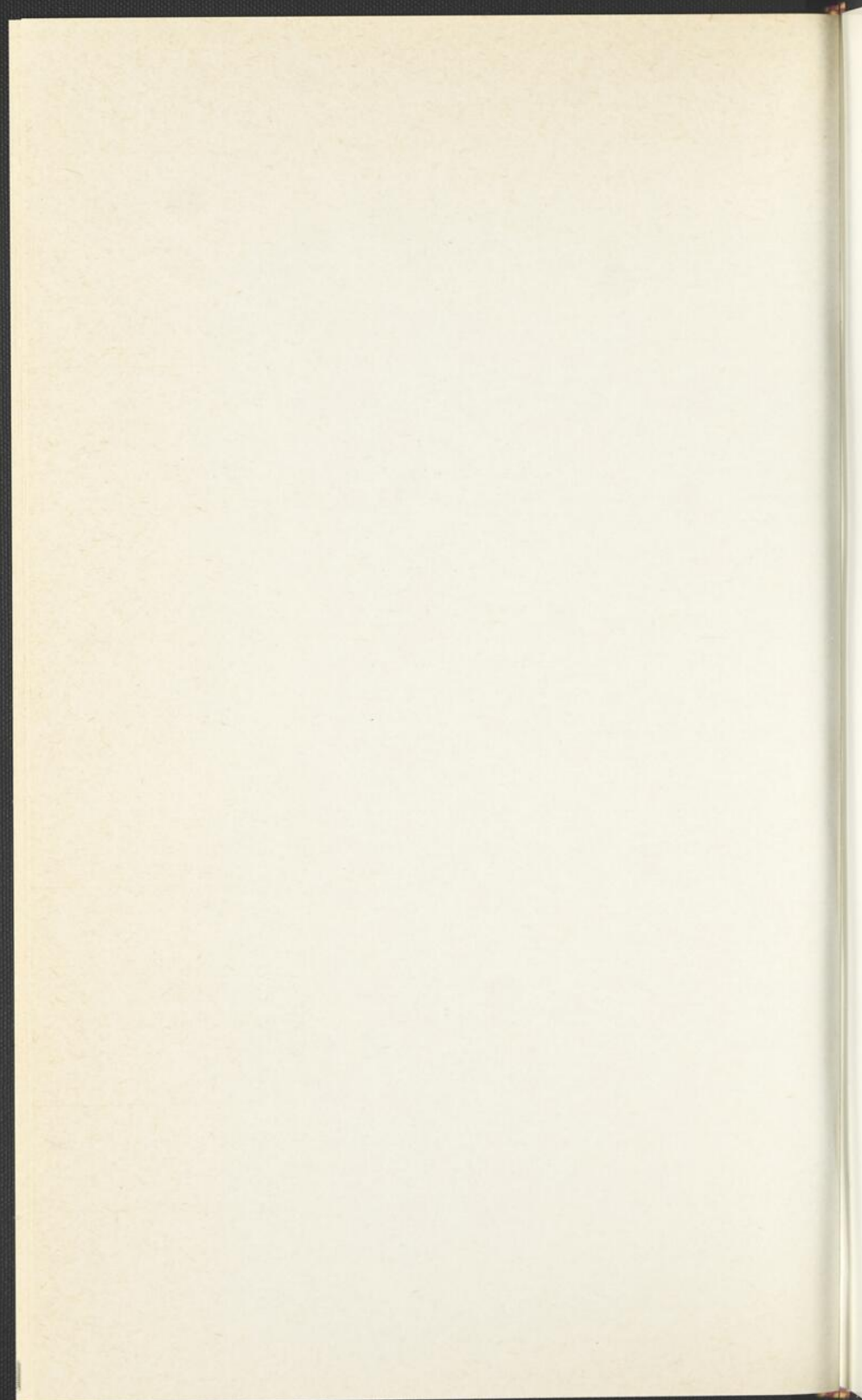
Prochain numéro :
Le Saguenay-Lac-Saint-Jean



IMPRIMERIE
L'ÉCLAIREUR
BEAUCVILLE

13332







LE QUOTIDIEN MODES D'EMPLOI

Field Work
MARC LESAGE

De fil en aiguille...
RAYMONDE SAVARD

La fascination
FRANCE THÉORET

Déambulations-stations
ROSE MARIE ARBOUR

**Les mots
et les chiffres**
ANDRÉ THIBAUT

Café Instantané
LISE GAUVIN

Le téléphone rouge
FRANCINE DÉRY

**L'agenda : mode d'emploi
ou mode de vie**
MARCEL FOURNIER

**À travers...
le trousseau de clefs**
MARIE BOUCHARD

**Pomme Douly
et la répartition des tâches**
SUZANNE JACOB

**Vie quotidienne,
classe populaire
et vie associative**
YVAN COMEAU

Les mémoires jumelles
LUC RACINE

**Tranches de vie
à consommer sur canapé**
SUZANNE MARTIN

L'espace vital individuel
BIANCA CÔTÉ

Ange à la prothèse
DANIEL GAGNON

**Informatique :
de l'illusion de l'appropriation
à l'utopie de la convivialité**
COLLECTIF TRANSMARGE

**Le NPD
et la politique de défense**
PHILIP RESNICK

Le journal de Marcel Rioux